



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Bodleian Library
Given in memory of
Kenneth Sisam

(New Zealand Rhodes Scholar, 1910)
whose book this was



2003 (1)

A M^r Paudouet
Gage d'une velle et bien vire auillie
De De Paudouet

VOYAGE DE DÉCOUVERTES

AUX

TERRES AUSTRALES.

On trouve chez le même libraire la partie *Nautique et Géographique* du Voyage aux Terres australes, par M. Louis de Freycinet; 1 vol. in-4°, et atlas gr. in-fol.

PARIS, IMPRIMERIE DE LEBEL,
Imp. du Roi, rue d'Erfurth, n° 1.





François PÉRON.

Né à Cérilly, département de l'Allier, le 22 août 1775.

Mort le 10 décembre 1820.

VOYAGE EN CALIFORNIE

TOURISTES ILLUSTRÉES.

PAR M. J. B. DE LA GOUTTE, NÉ,

DE LA VILLE DE LA GOUTTE, NÉ, DE LA VILLE DE LA GOUTTE, NÉ,

DE LA VILLE DE LA GOUTTE, NÉ,

DE LA VILLE DE LA GOUTTE, NÉ,

DE LA VILLE DE LA GOUTTE, NÉ,

DE LA VILLE DE LA GOUTTE, NÉ,

DE LA VILLE DE LA GOUTTE, NÉ,

DE LA VILLE DE LA GOUTTE, NÉ,

DE LA VILLE DE LA GOUTTE, NÉ,

DE LA VILLE DE LA GOUTTE, NÉ,

DE LA VILLE DE LA GOUTTE, NÉ,

DE LA VILLE DE LA GOUTTE, NÉ,

DE LA VILLE DE LA GOUTTE, NÉ,

DE LA VILLE DE LA GOUTTE, NÉ,

DE LA VILLE DE LA GOUTTE, NÉ,

DE LA VILLE DE LA GOUTTE, NÉ,



VOYAGE DE DÉCOUVERTES
AUX
TERRES AUSTRALES,

FAIT PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT,

Sur les corvettes *le Géographe*, *le Naturaliste*, et la goëlette *le Casuarina*,
pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804 ;

Historique.

RÉDIGÉ PAR PÉRON,
ET CONTINUÉ PAR M. LOUIS DE FREYCINET.

SECONDE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

PAR M. LOUIS DE FREYCINET,

Capitaine de vaisseau, chevalier de S.-Louis et de la Légion-d'Honneur, correspondant
de l'Académie royale des sciences de l'Institut de France, et membre de plusieurs
autres sociétés savantes; commandant du *Casuarina* pendant l'expédition.

Ouvrage enrichi d'un superbe atlas composé de 68 planches,
dont 27 coloriées.

TOME PREMIER.

PARIS,
ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1824.



PRÉFACE.

LA publication de la première édition du voyage de Baudin aux Terres australes a été accompagnée de circonstances si singulières, que je crois devoir à la justice autant qu'à la vérité, de dire un mot à ce sujet.

On expliqueroit avec peine comment, pendant le voyage, il a pu se former sur cette expédition une opinion si défavorable, qu'avant même notre retour le parti étoit pris de ne donner aucune publicité à nos travaux. L'accueil que nous reçûmes en arrivant en France se ressentit d'une aussi injuste et aussi affligeante prévention.

Cependant le zèle, l'ardeur, le langage



persuasif de Péron, et surtout le brillant rapport de l'Institut sur cet important voyage, ramenèrent l'opinion un instant égarée. La publication fut ordonnée; et trois ans après notre retour le premier volume de l'*Histoire* fut livré au public : le succès ne fut pas douteux.

L'impression du deuxième volume fut immédiatement commencée; mais des circonstances imprévues et le défaut de fonds, que dut entraîner l'état habituel de guerre dans lequel nous vivions, vinrent bientôt tout entraver. Ce fut en vain que Péron se livra à des sollicitations et à des démarches multipliées; une fatalité malheureuse l'empêcha toujours de réussir. Déjà dangereusement malade, il mourut au désespoir, six ans et demi après son retour en France, et sans avoir pu, je ne dirai pas publier cette masse énorme de travaux que les commissaires de l'Institut avoient signalée à l'Europe savante, mais sans pouvoir même mettre au jour le dernier volume d'une expédition à laquelle il avoit pris une

si grande part. Ce ne fut que neuf ans après, environ, que je pus enfin obtenir moi-même du ministre l'autorisation et les facilités nécessaires à l'achèvement de ce second volume. Il parut en 1816, non assurément tel que Péron l'avoit conçu, mais tel qu'il me fut possible de le finir avec les matériaux dont je pouvois disposer.

Ces retards ont été expliqués d'une manière étrange. Mais pour montrer jusqu'où l'aveuglement et la prévention peuvent conduire les hommes, et justifier en même temps l'esprit qui m'a dirigé dans cette nouvelle édition, je dois reprendre les choses de plus haut.

A l'époque où l'expédition françoise partit pour se rendre aux Terres australes, la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande étoit encore inconnue. Nous en commençâmes l'exploration *en allant de l'est à l'ouest*, tandis que, presque en même temps, le capitaine anglois Flinders faisoit cette exploration *en allant de l'ouest à l'est*. Les deux expédi-

tions se rencontrèrent sur la route, mais n'en firent pas moins l'une et l'autre la totalité du travail dont elles étoient chargées.

L'expédition françoise revint en Europe en mars 1804; celle des Anglois, ayant été retenue long-temps à l'Ile-de-France ¹, ne put y arriver qu'en octobre 1810 ².

Péron ne pouvoit donc pas dans le premier volume de sa relation employer les noms que le capitaine Flinders avoit imposés aux terres qu'il avoit découvertes avant nous; et dans le second volume il étoit impossible que je suivisse moi-même une nomenclature différente de celle déjà adoptée. Cette conduite est simple et naturelle. Cependant des personnes, d'ailleurs instruites et d'un caractère respectable, mais fortement égarées par la passion, ont vu dans cette façon d'agir ma-

¹ Le capitaine Flinders fut retenu prisonnier à l'Ile-de-France, pendant six ans et demi environ.

² Flinders arriva en Angleterre exactement dix-sept jours avant la mort de Péron.

tière aux plus graves comme aux plus inconcevables inculpations.

Péron avoit eu pour but, disoit-on, de ravir à Flinders son droit de *première découverte*; on pensoit que l'auteur, dont, au reste, le caractère de candeur ne pouvoit être revoqué en doute, avoit travaillé sous le poids d'une autorité influente, et n'avoit été que l'instrument de la plus blâmable spoliation. Allant ensuite plus loin, on supposoit que Flinders n'avoit été retenu prisonnier pendant six ans et demi à l'Ile-de-France que pour laisser aux rédacteurs françois le loisir de consulter ses cartes, parce qu'après tant de suppositions erronées il ne coûtoit guère plus de dire qu'une copie des cartes de Flinders avoit été envoyée en France pendant sa captivité. De là à l'accusation du plus horrible plagiat on n'a vu qu'un pas, et l'on n'a pas hésité à le faire. On a même trouvé une preuve de ce crime prétendu dans la similitude des cartes françoises et angloises. Des yeux moins prévenus, une plus saine cri-

tique, eussent dû s'apercevoir d'abord que cette similitude dont on parle n'est point tellement complète que quelquefois des différences assez grandes ne se fassent remarquer; ensuite il étoit difficile que les cartes d'une même côte faites par des observateurs différens n'eussent pas quelque ressemblance, à moins qu'on ne veuille supposer pourtant que l'un des dessins ait été fait à plaisir; dans ce cas sans doute on eût pu trouver un promontoire, sur l'une des cartes, là où, sur l'autre, il y auroit eu un golfe.

On croyoit enfin expliquer le retard de la publication du deuxième volume et des cartes du voyage de Baudin par l'obligation où les auteurs de cet ouvrage auroient été de copier et de s'approprier les cartes de Flinders. Il me semble que l'accusation portée à ce point est véritablement réduite à l'absurde; car, indépendamment de la preuve morale que le caractère des auteurs doit offrir, comment pourroit-on concevoir qu'il eût fallu neuf années pour copier un petit nombre de cartes,

alors que sept ou huit mois eussent pu suffire à un pareil travail.

Mais c'est assez repousser des accusations odieuses et envenimées, fondées sur des idées chimériques, avec absence de toute espèce de preuve. Le temps, qui calme les passions humaines et permet toujours à la vérité de reprendre ses droits, fera justice d'accusations conçues avec légèreté et soutenues avec inconvenance. Péron et Flinders ¹ sont morts; l'un et l'autre ont des titres certains à notre estime, à notre admiration; ils vivront, ainsi que leurs travaux, dans la mémoire des hommes, et les nuages que je cherche à dissiper auront disparu sans retour. Pour moi, sans aigreur comme sans haine, mais fort de la pureté de ma conscience, j'attendrai avec tranquillité et confiance le jugement d'un public impartial.

Déjà dans le second volume de la première

¹ Flinders est mort en Angleterre le 19 juillet 1814, deux mois et un jour après la publication de son voyage.

édition de cet ouvrage j'ai examiné et répondu aux plaintes plus modérées, quoique en général aussi injustes, de Flinders; je n'allongerai point cette préface en reproduisant ici ces détails peu intéressans pour le lecteur; je me bornerai à répéter le jugement que j'ai osé porter moi-même ¹, et qui fixe la portion de gloire qui appartient à chacun des navigateurs qui ont pris part à la découverte de la côte sud-ouest du continent austral.

« 1° M. Flinders a *découvert le premier*
» la portion de la côte du sud-ouest de la
» Nouvelle-Hollande qui s'étend depuis l'ex-
» trémité orientale de la terre de Nuyts
» jusque par la longitude 138° 58' à l'est
» de Greenwich (136° 37' 45" à l'est de
» Paris).

« 2° M. Baudin a *découvert le premier* la
» portion de cette même côte du sud-ouest
» comprise entre la longitude susdite de 136°
» 37' 45" E. P., et la longitude 140° 15' E. G.

¹ Préface du second volume de la première édition du *Voyage aux Terres australes*.

» (137° 54' 45" E. P.); c'est-à-dire depuis le
» cap Monge jusqu'au cap Lannes, ou cap
» Buffon ¹ de Flinders, inclusivement.

» M. Grant a *découvert le premier* la
» portion de cette même côte qui s'étend de-
» puis le ●p Lannes jusqu'au port Western.

» 4° Le travail du capitaine Flinders de-
» puis la terre de Nuyts jusqu'au cap Lan-
» nes, limite occidentale de l'exploration du
» capitaine Grant, ayant été fait sans avoir
» eu connoissance des opérations du capi-
» taine Baudin, est *en entier un travail de*
» *découvertes.*

» 5° Le travail du capitaine Baudin depuis
» le port Western jusqu'à la terre de Nuyts
» ayant été fait sans avoir connoissance des
» opérations des capitaines Flinders et Grant,
» est *en entier un travail de découvertes.*

» 6° Les noms donnés par le capitaine
» Flinders aux divers points de la côte du
» sud-ouest, dont il a fait la première décou-

¹ Flinders a fait une fausse application de ces noms fran-
çois sur sa carte.

» verte, *doivent être conservés de préfé-*
» *rence* à tous les autres ; mais les noms que
» Baudin a donnés dans le même espace à
» des parties que Flinders n'avoit pas nom-
» mées *doivent être également conservés* ¹.

» 7° Les noms donnés par le capitaine
» Baudin aux divers points de la côte du sud-
» ouest dont il a fait la première découverte,
» *doivent être conservés de préférence* à
» tous les autres ¹ ; mais les noms que Flin-
» ders a donnés dans le même espace à des
» parties que Baudin n'avoit pas nommées
» *doivent être également conservés*.

» 8° Les noms donnés par le capitaine
» Grant aux divers points de la côte du sud-
» ouest dont il a fait la première découverte,
» *doivent être conservés de préférence* à
» tous les autres ; mais les noms que Baudin
» a donnés dans le même espace à des parties
» que le capitaine Grant n'avoit pas nom-
» mées *doivent être également conservés*. »

¹ Sauf toutefois la restriction dont j'ai parlé dans la note de la page précédente.

Telles sont les règles qui m'ont servi de guide pour la rectification des noms employés dans la première édition de cet ouvrage. On remarquera sans doute qu'en rendant ainsi à chaque navigateur ce qui lui appartient strictement pour la nomenclature des terres qu'il a vues *le premier*, il a été naturel que quelques-uns des noms employés par Péron fussent effacés et remplacés par des noms anglois. Cet exemple, d'une justice sévère, a-t-il été suivi dans tous les temps et dans toutes les circonstances chez ceux qui paroissent le plus jaloux de leurs prérogatives?

Après avoir parlé des modifications que j'ai dû apporter à la nomenclature géographique de ce voyage, il me reste à indiquer les changemens d'un autre genre qui ont été faits au texte et à l'atlas.

Vingt-cinq planches inédites, gravées pour faire partie d'un ouvrage sur les peuples sauvages visités pendant l'expédition, mais que la mort prématurée de Péron n'a pas permis de composer, se rattachoient naturellement

à l'atlas déjà publié, et elles y ont été réunies; quelques autres, d'un très-médiocre intérêt, qui se ~~trouvoient~~ dans la première édition, ont ~~été supprimées~~ pour ne pas rendre l'ouvrage d'un prix trop élevé. La carte générale de la Nouvelle-Hollande a été gravée de nouveau sur un format plus commode; et à l'égard de la carte de la côte sud-ouest de ce continent, on l'a supprimée, parce que d'une part nous ne pouvions pas disposer de la planche, qui appartient à la marine, et qu'ensuite nous avons trouvé que la carte générale de la Nouvelle-Hollande pouvoit suffire pour suivre la relation dans cette partie.

J'ai revu le texte avec soin; j'y ai corrigé quelques inexactitudes provenant, pour la plupart, de ce que Péron ayant écrit avant que les cartes eussent été finies, il a dû se méprendre quelquefois sur ce qui est relatif à la géographie. Plusieurs incorrections échappées à la rapidité de la plume de l'auteur, et dont il avoit reconnu lui-même la plus grande partie, ont également été rectifiées; j'ai dû

supprimer aussi divers renvois à des ouvrages projetés, mais qui, ne devant malheureusement pas voir le jour, ne pouvoient plus être cités dans cette relation.

Plusieurs notes et des morceaux inédits de Péron sur les peuples de l'île Timor m'ont permis de faire un chapitre intéressant et nouveau ¹ sur *les mœurs et les usages des habitans* de cette contrée; la forme et la rédaction de ce chapitre sont la seule chose qui m'appartienne. Cette innovation au reste m'a obligé à quelques permutations d'articles qui, disséminés précédemment dans l'ouvrage, devoient être maintenant réunis dans le chapitre dont il s'agit.

Le chapitre de notre *second séjour à Timor* a été augmenté d'une notice, due également à Péron, sur l'histoire naturelle et les productions de l'île; enfin j'ai classé dans un ordre qui m'a paru plus convenable quelques-uns des mémoires répandus dans le texte.

¹ C'est le 32^e de l'ouvrage.

Tels sont les améliorations et les changemens qui ont été faits à cette seconde édition. J'ai cru, par mes soins à publier tout ce que Péron avoit laissé de relatif à l'histoire de ce voyage, rendre un dernier et public hommage à la mémoire d'un ami dont le souvenir me sera toujours douloureux et cher. Que ne dépend-il également de moi d'élever à son génie un monument plus digne de lui et plus remarquable ! Mais ici je dois me borner à faire des vœux pour l'exécution d'un travail que les savans désirent, et qui feroit connoître à l'Europe la brûlante activité et le vaste savoir du naturaliste infortuné dont les sciences déplorent si justement la perte !

LOUIS DE FREYCINET.

Paris, juin 1824.

NOMS

DES OFFICIERS, ASPIRANS, SAVANS ET ARTISTES

QUI FAISAIENT PARTIE DE L'EXPÉDITION DE DÉCOUVERTES AUX TERRES AUSTRALES.

Nota. On a fait précéder d'un * les noms des personnes qui, par raison de santé ou par d'autres motifs, ne sont pas allées jusqu'aux Terres australes, et sont restées à l'Île-de-France dès le commencement de la campagne, et d'une † ceux des personnes qui, ayant fait tout le voyage, sont revenues en Europe.

I. — A BORD DE LA CORVETTE LE GÉOGRAPHE,

Partie du Havre le 19 octobre 1800, rentrée à Lorient le 25 mars 1804.

État-major.

NICOLAS BAUDIN, capitaine de vaisseau, commandant de l'expédition; mort à l'Île-de-France le 16 septembre 1803.

LE BAS DE SAINT-CROIX, capitaine de frégate; débarqué malade sur l'île Timor le 2 novembre 1801.

* PIERRE-GUILLAUME GICQUEL, lieutenant de vaisseau; laissé malade à l'Île-de-France le 25 avril 1801.

* FRANÇOIS-ANDRÉ BAUDIN, lieutenant de vaisseau; laissé malade à l'Île-de-France le 25 avril 1801.

† HENRI DESAULS DE FREYCINET, enseigne de vaisseau; fait lieutenant de vaisseau provisoire à Timor le 20 octobre 1801; confirmé dans ce grade le 5 mars 1803.

* JEAN-ANTOINE CAPMARTIN, enseigne de vaisseau; laissé malade à l'Île-de-France le 25 avril 1801. ●

† FRANÇOIS-MICHEL RONSARD, ingénieur-constructeur de la marine; a rempli les fonctions d'enseigne de vaisseau depuis le 29 septembre 1801, et celles de lieutenant depuis le 20 octobre 1802.

Officiers de santé.

† L'HARIDON DE CRÉMÉE, chirurgien-major.

† HUBERT-JULES TAILLEFER, second chirurgien; passé à bord du *Naturaliste*, au port Jackson, le 3 novembre 1802.

Aspirans de la marine.

† BONNEFOI DE MONTBAZIN, aspirant de 1^{re} classe; fait enseigne de vaisseau provisoire à Timor le 20 octobre 1801; confirmé dans ce grade le 24 avril 1802.

* PEUREUX DE MÉLAY, aspirant de 1^{re} classe; laissé malade à l'Île-de-France le 25 avril 1801.

* PIERRE-ANTOINE MORIN, aspirant de 1^{re} classe; laissé malade à l'Île-de-France le 25 avril 1801.

† DÉSIRÉ BERTON, aspirant de 1^{re} classe; passé à bord du *Naturaliste*, à Timor, le 29 octobre 1801.

† HYACINTHE DE BOUGAINVILLE, aspirant de 2^e classe; fait aspirant de 1^{re} classe provisoire à Timor le 20 octobre 1801; passé à bord du *Naturaliste*, au port Jackson, le 3 novembre 1802.

† CHARLES BAUDIN (des Ardennes), aspirant de 2^e classe.

* JACQUES-PHILIPPE MONTGERRY, aspirant de 2^e classe; laissé malade à l'Île-de-France le 25 avril 1801.

† JEAN-MARIE MAUROUARD, aide-timonnier; fait aspirant de 1^{re} classe provisoire à Timor le 28 octobre 1801; passé à bord du *Naturaliste*, au port Jackson, le 3 novembre 1802.

Savans et artistes.

* FRÉDÉRIC BISSY, astronome; laissé malade à l'Île-de-France le 25 avril 1801.

† CHARLES-PIERRE BOULLANGER, ingénieur hydrographe; est passé à deux reprises sur la goëlette *le Casuarina*; savoir: 1^o du 7 au 27 décembre 1802, 2^o du 10 janvier au 18 février 1803.

NOMS DES OFFICIERS, etc.

XXI

LESCHENAULT DE LA TOUR, botaniste; passé sur *le Naturaliste*, à Timor, le 7 octobre 1801; embarqué sur *le Géographe*, au port Jackson, le 3 novembre 1802; laissé malade à Timor le 2 juin 1803.

RENÉ MAUGÉ, zoologiste; mort à l'île Maria le 21 février 1802.

† FRANÇOIS PÉRON, zoologiste.

STANISLAS LEVILLAIN, zoologiste; passé à bord du *Naturaliste*, à l'Île-de-France, le 22 avril 1801; mort en mer le 29 décembre 1801.

LOUIS DUPUCH, minéralogiste; passé sur *le Naturaliste*, au port Jackson, le 3 novembre 1802; le 3 février 1803, débarqué malade à l'Île-de-France, où il est mort peu de jours après.

† CHARLES-ALEXANDRE LESUEUR, peintre d'histoire naturelle.

† NICOLAS-MARTIN PETIT, peintre de genre.

* JACQUES MILBERT, peintre de paysage; laissé malade à l'Île-de-France le 25 avril 1801.

* LOUIS LEBRUN, dessinateur-architecte; laissé malade à l'Île-de-France le 25 avril 1801.

ANSELME RIÉDLÉ, jardinier en chef; mort à Timor le 21 octobre 1801.

ANTOINE SAUTIER, garçon jardinier; mort en mer le 15 novembre 1801.

ANTOINE GUICHENOT, garçon jardinier.

II. — A BORD DE LA CORVETTE *LE NATURALISTE*,

Partie du Havre le 19 octobre 1800, rentrée dans le même port le 7 juin 1803.

État-major.

† EMMANUEL HAMÉLIN, capitaine de frégate; commandant la corvette.

* BERTRAND BONIE, lieutenant de vaisseau; laissé malade à l'Île-de-France le 25 avril 1801.

† PIERRE MILLIUS, lieutenant de vaisseau; fait capitaine de frégate provisoire à Timor le 20 octobre 1801; laissé malade au port Jack-

son le 18 mai 1802; après la mort du commandant BAUDIN, à l'Île-de-France, embarqué sur le *Géographe* pour en prendre le commandement, le 28 septembre 1803.

† LOUIS DESAULNES DE FREYCINET, enseigne de vaisseau; fait lieutenant de vaisseau provisoire à Timor le 20 octobre 1801; confirmé dans ce grade le 5 mars 1803; nommé au commandement de la goëlette le *Casuarina*, au port Jackson, le 23 septembre 1802; lors du désarmement de ce bâtiment à l'Île-de-France, passé sur le *Géographe*, le 29 août 1803.

† JACQUES DE SAINT-CRICQ, enseigne de vaisseau; fait lieutenant de vaisseau provisoire à Timor le 20 octobre 1801.

† FRANÇOIS HEIRISSON, enseigne de vaisseau.

FURCY PICQUET, enseigne de vaisseau; passé à bord du *Géographe* à l'Île-de-France le 22 avril 1801; débarqué sur l'Île Timor le 26 août 1801.

Officiers de santé.

† JÉRÔME BELLEFIN, chirurgien-major.

† FRANÇOIS COLLAS, pharmacien; passé sur le *Géographe*, au port Jackson, le 3 novembre 1802.

Aspirans de la marine.

† JOSEPH RANSONNET, aspirant de 1^{re} classe; fait enseigne de vaisseau provisoire à Timor le 20 octobre 1801; confirmé dans ce grade le 26 octobre 1803; passé à bord du *Géographe* à Timor le 29 octobre 1801; passé à bord du *Casuarina* à Timor le 10 mai 1803; et rembarqué sur le *Géographe* à l'Île-de-France le 29 août 1803.

† CHARLES MOREAU, aspirant de 1^{re} classe; fait enseigne de vaisseau provisoire à Timor le 20 octobre 1801.

* JULIEN BILLARD, aspirant de 1^{re} classe; laissé malade à l'Île-de-France le 25 avril 1801.

† ÉTIENNE GIRAUD, aspirant de 1^{re} classe.

† VICTOR COUTURE, aspirant de 1^{re} classe.

NOMS DES OFFICIERS, etc.

XXIII

† MANGIN DUVALDAILLY, aspirant de 2^e classe.*

* ANDRÉ BOTTARD, aspirant de 2^e classe; laissé malade à l'Île-de-France le 25 avril 1801.

* ÉTIENNE ISABELLE, aspirant de 2^e classe; laissé malade à l'Île-de-France le 25 avril 1801.

† JOSEPH BRUE, aspirant de 1^{re} classe; embarqué à l'Île-de-France le 21 avril 1801; passé sur le *Géographe* à Timor le 29 octobre 1801; rembarqué sur le *Naturaliste* au port Jackson le 3 novembre 1802.

† BRÉVÉDENT DU BOCAGE, aide-timonnier; fait aspirant de 2^e classe provisoire à Timor le 20 octobre 1801, et enseigne de vaisseau le 26 octobre 1803; embarqué sur le *Casuarina* au port Jackson le 23 septembre 1802; passé sur le *Géographe* à Timor le 10 mai 1803.

AMAND DE GOUHIER, pilotin; fait aspirant de 2^e classe provisoire à Timor le 20 octobre 1801; mort en mer le 26 mai 1803.

Savans et artistes.

PIERRE-FRANÇOIS BERNIER, astronome; passé sur le *Géographe* à l'Île-de-France le 22 avril 1801; mort en mer le 6 juin 1803.

PIERRE FAURE, ingénieur-géographe; passé sur le *Géographe* au port Jackson le 3 novembre 1802; débarqué à l'Île-de-France le 15 décembre 1803.

* ANDRÉ MICHAUX, botaniste; débarqué à l'Île-de-France le 20 avril 1801.

* JACQUES DELISSE, botaniste; laissé malade à l'Île-de-France le 25 avril 1801.

* BORY DE SAINT-VINCENT, zoologiste; laissé malade à l'Île-de-France le 25 avril 1801.

* DÉSIRÉ DUMONT, zoologiste; laissé malade à l'Île-de-France le 25 avril 1801.

† CHARLES BAILLY, minéralogiste; passé à bord du *Géographe* au port Jackson le 3 novembre 1802.

XXIV NOMS DES OFFICIERS, etc.

* MICHEL GARNIER, peintre de genre; laissé malade à l'Île-de-France le 25 avril 1801.

* FRANÇOIS CAGNET, garçon jardinier; débarqué à l'Île-de-France le 20 avril 1801.

* MERLOT, garçon jardinier; débarqué à l'Île-de-France le 20 avril 1801.

III. — A BORD DE LA GOËLETTE *LE CASUARINA*,

Armée au port Jackson le 23 septembre 1802, désarmée à l'Île-de-France le 29 août 1803.

État-major.

† LOUIS DESAULS DE FREYCINET, lieutenant de vaisseau; commandant la goëlette.

† BRÉVEDENT DU BOGAGE, aspirant de 2^e classe, faisant fonctions d'enseigne de vaisseau; passé à bord du *Géographe* à Timor le 10 mai 1803.

† JOSEPH RANSONNET, enseigne de vaisseau; embarqué à Timor en remplacement de M. BRÉVEDENT le 10 mai 1803.

Ainsi, sur 61 personnes dont se composoit l'état-major de l'expédition, 29 seulement sont revenues en France après avoir fait tout le voyage; et parmi les 32 qui sont restées en route 7 sont mortes, 20 sont débarquées pour cause de maladie, et 5 enfin ont quitté l'expédition par d'autres motifs.



RAPPORT
FAIT AU GOUVERNEMENT
PAR
L'INSTITUT DE FRANCE,
SUR LE VOYAGE DE DÉCOUVERTES
AUX TERRES AUSTRALES.

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL DE LA CLASSE DES SCIENCES
PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

Séance du lundi 9 juin 1806.

LA classe se rappellera sans doute que dès l'arrivée du deuxième navire de cette expédition (*le Naturaliste*), il lui fut fait un rapport préliminaire sur les richesses qu'elle rapportoit au muséum d'histoire naturelle.

Il lui en sera fait d'autres en temps et lieu sur les découvertes dont elle aura enrichi la géographie, la botanique et la minéralogie.

Mais, comme les objets de zoologie et d'an-

I.

I

thpologie sont dès à présent non-seulement classés et mis en ordre, mais encore dessinés, et que toutes les observations sont rédigées et prêtes à être rendues publiques, MM. Péron et Lesueur ont désiré que la classe prît connoissance de l'état de leurs travaux, et elle nous a chargés d'être ses organes pour cet examen.

Des cinq zoologistes nommés par le gouvernement, deux restèrent à l'Ile-de-France. Deux autres, atteints mortellement à Timor, périrent au commencement de la seconde campagne, avant, pour ainsi dire, d'avoir atteint les rivages qu'ils devoient explorer. Resté seul de tous ses collègues, M. Péron redoubla de zèle et de dévouement. M. Lesueur réunit ses efforts à ceux de son ami, et tous les deux ensemble préparèrent cette riche collection zoologique dont on vous a déjà parlé, mais dont chaque jour dévoile mieux l'étendue et l'importance. Plus de cent mille échantillons d'animaux d'espèces grandes et petites la composent : elle a déjà fourni plusieurs genres importants; il en reste bien davantage encore à faire connoître, et le nombre des espèces nouvelles, d'après le rapport des professeurs du Muséum, s'élève à plus de deux mille cinq cents. Si l'on se rappelle maintenant que

le deuxième voyage de Cook, le plus brillant en ce genre qui eût été fait jusqu'à ce jour, n'en a cependant pas fourni plus de deux cent cinquante, et que tous les voyages réunis de Carteret, de Wallis, de Furneaux, de Méares, de Vancouver lui-même, n'en ont pas tous ensemble produit un nombre aussi grand; si l'on observe qu'il en est de même de toutes les expéditions françaises, il en résulte que MM. Péron et Lesueur auront eux seuls plus fait connoître d'animaux nouveaux, que tous les naturalistes voyageurs de ces derniers temps.

Quelque remarquables que soient ces collections par le nombre des objets qu'elles comprennent, elles ne le sont pas moins par la manière dont elles ont été dirigées dans leur formation. En effet, les naturalistes voyageurs s'étoient souvent bornés à observer telle ou telle classe d'animaux, sans s'occuper de celles qui se trouvoient plus étrangères à leurs goûts particuliers, à leurs recherches personnelles : MM. Péron et Lesueur ont eu le sage esprit de s'occuper, avec un soin égal, de toutes les classes d'animaux, et sous ce rapport de généralité, nous ne connoissons aucun travail qui puisse être comparable au leur.

Une fausse méthode de description introduite dans la science en a beaucoup retardé les progrès. Les voyageurs, et surtout quelques-uns de ceux de l'école de Linneus, l'avoient consacrée comme plus expéditive et plus facile. Se bornant à présenter dans une phrase spécifique plus ou moins courte, tels ou tels caractères, suivant la méthode adoptée par eux, sans tenir aucun compte de ceux qui dans cette méthode étoient actuellement inutiles pour la distinction de l'espèce nouvelle d'avec celles déjà connues, ils n'obtenoient que des descriptions *relatives*, suffisantes à peine aux besoins de la science à l'époque de leur découverte, et qui devenoient inutiles à mesure que de nouveaux objets exigeoient de nouveaux termes de comparaison. M. Péron a su se défendre de cette erreur : ses descriptions, rédigées sur un plan général et constant, embrassent tous les détails de l'organisation extérieure de l'animal, établissent tous ses caractères d'une manière *absolue*, et survivront par conséquent à toutes les révolutions des méthodes et des systèmes.

Si le mode de description adopté par M. Péron a de grands avantages, la manière dont il a dirigé ses collections n'en a pas moins. Peu sa-

tisfait de l'intérêt qu'elles pouvoient tirer du nombre des objets et de leur nouveauté, ce naturaliste a su leur donner encore tout celui des localités et des circonstances physiques. Ce ne sont pas des masses plus ou moins nombreuses qu'il rapporte avec lui; c'est une longue série d'animaux de toute espèce, recueillis avec ordre, avec méthode; sur un espace immense de terres et de mers, et qui tous, présentés par familles, enchaînés par de nombreuses observations topographiques aux rivages sur lesquels ils furent recueillis, aux flots qui les nourrirent, viennent se présenter avec ce précieux ensemble de grands caractères qui doivent servir de base aux zoographies générales ou particulières.

Les mœurs des animaux, leurs habitudes, les noms qu'ils reçoivent des naturels, les usages divers auxquels ceux-ci les font servir, les méthodes de chasse ou de pêche qu'ils emploient pour se les procurer, ont également fixé l'attention du voyageur dont nous parlons. C'est ainsi qu'après avoir décrit un grand nombre d'espèces nouvelles d'holothuries, il nous présente les animaux de ce genre si méprisé sur les plages de l'Europe, devenus dans l'Inde l'objet intéressant d'un commerce avantageux. Des flottes nom-

breuses de vaisseaux indiens occupent annuellement plusieurs milliers d'hommes à la préparation ou plutôt à la dessiccation de ces animaux. On en fait des cargaisons complètes; et des plages brûlantes du nord de la Nouvelle-Hollande, on les transporte à grands frais jusqu'à la Chine, où ils sont recherchés par la vieillesse, qui croit par leur moyen donner une vigueur nouvelle à des organes flétris.

Ailleurs, en décrivant ces troupes nombreuses et variées de phoques et de cétacées qui peuplent l'océan austral, M. Péron nous montre un peuple infatigable, attiré de l'autre extrémité du globe à la poursuite de ces animaux, dont il échange les peaux, les huiles et l'adipocire contre les soieries, les porcelaines, et surtout contre le thé de la Chine.

Cependant une description, quelque complète qu'elle puisse être, ne sauroit jamais donner une assez juste idée de ces formes singulières, qui n'ont pas de terme précis de comparaison dans des objets antérieurement connus. Des figures correctes peuvent suppléer seules à l'imperfection du discours. Ici, le travail dont nous avons à rendre compte se présente avec un nouvel intérêt : quinze cents dessins ou peintures, exécutés par M. Lesueur avec un soin extrême, reproduisent

autant de principaux objets recueillis par ses soins et par ceux de son ami. Tous ces dessins, exécutés sur les animaux vivans, offrent la suite la plus complète et la plus précieuse que nous ayons encore obtenue des diverses entreprises de ce genre.

Ce seroit pourtant en vain que le naturaliste et l'artiste auroient réuni leurs efforts pour arriver à la perfection la plus grande possible. Il est toujours des rapports que l'état de la science, le défaut de temps et plusieurs autres causes les auront forcés l'un et l'autre à négliger ou même à passer tout-à-fait sous silence. D'ailleurs le doute, pour être repoussé lorsqu'il s'agit de ces êtres extraordinaires qui semblent se refuser à nos idées antérieures, a besoin d'être combattu par l'inspection immédiate de ces objets eux-mêmes. Il était donc indispensable de les reproduire en nature.

Nos voyageurs, à cet égard, auront donné à leurs successeurs un bien bel exemple. Tout ce qu'il était physiquement possible de conserver, ils l'ont rapporté, soit dans l'alcool, soit empaillé avec soin, soit desséché, soit dans l'eau surchargée de muriate de soude. En un mot, ils n'ont négligé aucun des moyens connus pour multiplier

leurs collections et pour les rendre aussi belles que possible. Lorsque les animaux se refusoient, par leurs dimensions, aux moyens de transport ordinaires, comme les grands phoques, les grands squales, etc., ils en ont rapporté ou les peaux, ou les mâchoires, ou les dents, ou simplement les poils. Lorsqu'ils ont pu préparer des squelettes, ils n'ont pas négligé de s'en occuper, et celui du crocodile des Moluques, fruit de beaucoup de peines et de dangers, prouve jusqu'où leur zèle s'est étendu à cet égard.

L'acquisition des animaux vivans ne leur a coûté ni moins de sacrifices ni moins de peines. Une partie de ceux qui nous sont parvenus avoient été acquis par M. Péron à ses propres frais, et nous devons regretter que les tentatives qu'il a faites pour procurer à l'Europe le fameux poisson d'eau douce connu sous le nom de *Gouramy*, n'aient pas eu plus de succès que celles du bailli de Suffren pour le même objet.

Maintenant, nous osons le demander, quel travail plus intéressant et plus complet que celui dans lequel se trouvent compris tant d'animaux importans et nouveaux, que celui dans lequel toutes les circonstances de la température, des lieux, des saisons, des mœurs, des habitudes, des

alimens, ont été scrupuleusement observées et recueillies; dans lequel toutes les descriptions ont été faites sur les animaux vivans, d'après une méthode uniforme et absolue; dans lequel tous les objets essentiels ont été dessinés ou peints vivans avec la plus grande exactitude et dans tous leurs détails; dans lequel tous ces mêmes objets ont été conservés avec tant de soin, qu'il en est peu dont l'examen immédiat ne puisse servir de terme de comparaison et de vérification, soit pour la description, soit pour le dessin et la peinture? Un tel travail, nous ne craignons pas de le déclarer, est infiniment supérieur à tous ceux de même nature exécutés jusqu'à ce jour dans les expéditions de ce genre, soit nationales, soit étrangères.

Il reçoit un nouveau prix du dépôt général que MM. Péron et Lesueur ont fait au muséum d'histoire naturelle, non-seulement de tous les objets recueillis par leurs soins; mais encore de tous ceux qui leur avoient été personnellement donnés par différens étrangers, de tous ceux même qu'à leurs propres frais ils avoient pu se procurer partout où ils abordèrent, et pour l'achat desquels ils furent obligés souvent de contracter des dettes onéreuses. Plus que tous leurs

prédécesseurs, MM. Péron et Lesueur ont rapporté des collections riches et nombreuses, et cependant ils n'ont rien voulu réserver pour eux-mêmes; procédé d'autant plus généreux, qu'ils n'avoient point de modèle en ce genre parmi leurs prédécesseurs.

Jusqu'à présent nous n'avons parlé que des travaux zoologiques de M. Péron, parce qu'étant l'objet spécial de sa mission, il a dû, par devoir et par honneur, en faire l'objet principal de ses recherches; et nous venons de voir combien en effet, sous ce rapport, toutes les espérances du gouvernement et des amis des sciences ont été remplies, on peut même dire surpassées, par ses soins et par ceux de son ami M. Lesueur.

Ces premières recherches, quelque actives, quelque soutenues qu'elles aient été, n'ont cependant pas absorbé tous les instans du voyageur laborieux dont nous parlons. Déjà plusieurs travaux intéressans sur la température de la mer; sur les pétrifications des terres Australes, sur le tablier des femmes hottentotes, sur la force des peuples sauvages, sur les phoques des mers australes, sur les pêches des Anglois dans ces régions, vous ont été successivement soumis et ont été consacrés par vos suffrages.

A la société de l'École de médecine de Paris M. Péron a pareillement présenté des mémoires intéressans sur la dyssenterie des pays chauds, sur l'usage du bétel, sur les applications utiles de la météorologie à l'hygiène navale, travaux qui, consacrés pareillement par les suffrages de cette société, ont procuré à leur auteur l'honneur d'y être admis.

Indépendamment de ces travaux déjà publiés ou communiqués, M. Péron possède encore dans ses nombreux manuscrits des matériaux importans sur divers objets : telles sont ses expériences sur la phosphorescence de la mer, ses observations météorologiques répétées quatre fois en vingt-quatre heures, aux époques les plus opposées de la nuit et du jour, et poursuivies ainsi sur une grande partie de la circonférence du globe. Mais de tout ce qui lui reste de plus important à faire connoître, c'est sans contredit la relation elle-même du voyage auquel il étoit attaché, dont la rédaction lui a été confiée par le ministre de la marine, et qui se trouve presque entièrement terminée. Nous allons présenter à la classe le plan général de cette rédaction, et sans doute elle se convaincra facilement que peu de voyages de ce genre auront offert plus

d'intérêt et d'ensemble que celui dont il s'agit maintenant.

Rendre un compte rapide des principaux événemens de cette longue et pénible navigation, décrire successivement la terre de Diémen et toute cette longue écharpe de côtes qui forment le sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, les terres de Nuyts, de Leuwin, d'Édels, d'Endracht et de Witt; insister sur la constitution physique de ces plages, presque partout stériles, dépourvues presque partout d'eau douce; rattacher leurs productions diverses à cette constitution elle-même; réunir toutes les observations publiées jusqu'à ce jour sur la Nouvelle-Hollande, pour en présenter l'histoire générale suivant l'état actuel de nos connoissances sur ce grand continent : tel est le plan du travail de M. Péron. La même méthode se reproduit dans l'histoire de Timor, grande île de cent lieues de longueur, qui, faute d'observations, s'est présentée jusqu'à ce jour avec si peu d'intérêt dans les ouvrages des géographes et des naturalistes, et qui paroît également digne de l'attention des uns et des autres.

Dans chacune des régions dont nous venons de parler vivent des peuples divers. M. Péron

n'a rien négligé pour compléter leur histoire. Leur constitution physique, leurs mœurs, leurs usages, leurs ornemens, leurs jeux, leurs danses, leurs exercices sauvages et guerriers, leurs armes, leurs combats, leurs chasses, leurs pêches, leurs maladies les plus ordinaires, leurs habitations, leurs vêtemens, leur navigation, ont été l'objet de ses recherches à toutes les époques du voyage; il a recueilli d'intéressans vocabulaires de leur langue, et des Anglois, distingués par leurs connoissances, se sont fait un plaisir de seconder ses recherches en ce genre pour les peuples de la Nouvelle-Hollande.

Au milieu des régions qu'il a parcourues, M. Péron a retrouvé partout les rivaux de sa patrie : partout ils ont formé des établissemens du plus grand intérêt, et sur lesquels nous n'avions encore en Europe que des notices insuffisantes et presque toujours fausses. M. Péron s'est appliqué d'une manière particulière à bien connoître tous les détails de ce vaste système de colonisation des terres Australes, qui se développe à la fois sur un grand continent, sur d'innombrables archipels, et sur un océan immense. Vous avez pu voir, par la seule partie de son mémoire sur les phoques, combien ses recherches

sur cet objet sont importantes, et avec quelle sagacité l'auteur a su les développer. L'ensemble de son travail à cet égard paroît devoir être, sous tous les rapports, du plus grand intérêt pour le philosophe et pour l'homme d'État. Jamais peut-être un sujet plus intéressant et plus curieux ne s'offrit à la méditation de l'un et de l'autre, que cette même colonie de Botany-Bay, si long-temps méprisée en Europe. Jamais peut-être on n'eut d'exemple plus éclatant de la toute-puissance des lois et des institutions sur le caractère des individus et des peuples. Transformer les brigands les plus redoutables, les voleurs les plus éhontés de l'Angleterre en citoyens honnêtes et paisibles, en cultivateurs laborieux; opérer la même révolution dans les plus viles prostituées, les forcer, par des moyens infaillibles, à devenir des épouses honnêtes et d'excellentes mères de famille; s'emparer de la population naissante, la préserver, par les soins les plus assidus, de la contagion de ses parens, et préparer ainsi une génération plus vertueuse que celle qui la fit naître d'abord: tel est le spectacle touchant que présentent les nouvelles colonies anglaises. Ajoutez-y ces nombreux végétaux, ces animaux utiles, ces arts bienfaisans naturalisés

sur ces rivages lointains, naguère si sauvages, si stériles, si déserts; et qui pourra s'empêcher de sourire à cette révolution heureuse dont tout homme sensé semble devoir hâter par ses vœux le progrès et le développement?... Mais l'homme d'État, dans la constitution elle-même de ce nouvel empire, dans la nature des régions dont il se compose, dans tous les détails de son organisation, ne distingue que trop le but réel du fondateur : il n'y découvre que trop le germe redoutable des révolutions qu'il doit amener. M. Péron, sous ce rapport encore, n'a rien négligé pour bien faire connoître ces singuliers établissemens, repoussés jusqu'aux limites du globe, et qui doivent surtout à cet éloignement le voile mystérieux qui les couvre encore.

Tandis que M. Péron réunissoit ainsi tous les élémens de l'histoire des pays et des peuples qu'il visitoit, son fidèle ami M. Lesueur ne restoit pas inactif. Vous avez pu voir, par ceux de ses travaux dont nous avons parlé ci-dessus, qu'il s'est associé, presque partout, à ceux de M. Péron. L'histoire de l'homme ne lui doit pas moins. Tous les détails de l'existence de ces peuples nous ont été peints ou dessinés par lui avec l'exactitude la plus scrupuleuse; tous leurs

instrumens de musique, de guerre, de chasse, de pêche ou de ménage; toutes les particularités de leurs vêtemens, de leurs ornemens, de leurs habitations, de leurs tombeaux; en un mot, tout ce que leur industrie naissante a pu produire jusqu'à ce jour, se trouve réuni dans les travaux de cet artiste habile autant qu'infatigable. Les principaux sites des côtes parcourues par l'expédition, différentes vues de la ville de Sydney, capitale des établissemens anglais aux terres Australes, le plan de cette ville, etc., donnent à l'atlas du voyage rédigé par son ami un nouveau caractère d'importance. Cet atlas lui-même reçoit le plus grand prix des nombreux dessins d'hommes exécutés sur chacun des peuples de la terre de Diémen, de la Nouvelle-Hollande, de Timor, de Mosambique, ainsi que sur les Hottentots et les Houzevaanaas ou Boschismans, confondus jusqu'à ce jour avec les Hottentots proprement dits. Cette dernière partie de l'atlas est le fruit du travail de cet artiste malheureux, M. Petit, qui, peu de mois après son retour en Europe, a péri lui-même des suites du scorbut, dont trois fois il avoit été frappé durant cette longue navigation.

Tels sont les travaux aussi nombreux qu'in-

téressans dont vous nous avez chargés de vous rendre compte. Ils reçoivent un nouveau prix des circonstances malheureuses au milieu desquelles ils ont été faits. Malgré les ordres du gouvernement et sa prévoyance, les privations de tout genre, vous le savez, ont pesé sur tous les individus attachés à cette grande entreprise. Les maladies ont ravagé les deux équipages. Des vingt-trois personnes présentées par vous au premier Consul, pour s'occuper des diverses recherches scientifiques, trois seulement ont revu leur patrie après avoir fait tout le voyage. Les uns, découragés de bonne heure, ont débarqué; les autres sont restés malades en différens lieux, et le reste est mort. Au milieu de tant de désastres, M. Péron et son ami ne se sont pas laissé abattre. A toutes les époques du voyage, ils ont manifesté le dévouement le plus honorable.....

Tant de travaux et des succès aussi éclatans n'ont cependant obtenu jusqu'à ce jour d'autre récompense que l'estime publique et la considération particulière dont vous venez de donner à leur principal auteur une preuve si éclatante, en le nommant, presque à l'unanimité, l'un de vos correspondans..... Nous pensons donc,

1^o Que la Classe doit témoigner, d'une ma-

18 RAPPORT DE L'INSTITUT.

nière authentique, combien elle est satisfaite du zèle que M. Péron a mis à remplir les fonctions dont il avoit été chargé par le gouvernement, sur la recommandation de l'Institut;

2° Qu'elle doit déclarer au gouvernement qu'il est digne des récompenses accordées jusqu'à ce jour aux naturalistes voyageurs, et que les ouvrages qu'il prépare doivent concourir d'une manière éclatante au progrès des sciences naturelles *.

Fait au palais des Sciences et des Arts, le 9 juin 1806.

Signé à la minute,

LAPLACE, BOUGAINVILLE, FLEURIEU, LACÉPÈDE;

CUVIER, *rapporteur.*

La Classe approuve le rapport, et en adopte les conclusions.

Certifié conforme à l'original :

Le secrétaire perpétuel,

G. CUVIER.

* C'est par suite de ce rapport que l'impression et la publication de ce voyage, aux frais du gouvernement, furent ordonnées.

ÉLOGE HISTORIQUE DE FRANÇOIS PÉRON,

PAR M. J. P. F. DELEUZE.

LORSQU'APRÈS une vieillesse honorée, disparaissent du milieu de nous des hommes qui ont étendu la sphère des connoissances, notre douleur est tempérée par l'admiration : nous sommes accoutumés à les respecter comme nos maîtres, à les associer à ceux dont le nom vit depuis des siècles dans des ouvrages classiques. Si leurs premiers pas ont été pénibles ; s'ils ont eu des sacrifices à faire, des obstacles à vaincre, ils ont atteint le but, et pendant leurs dernières années ils ont joui paisiblement de leurs succès. La nature a été juste à leur égard, et la mort ne fait que mettre le sceau à leur gloire. Le sort de ces hommes illustres paroît digne d'envie : ce sont des lauriers et non des cyprès que nous plaçons sur leur tombeau ; et si nous faisons leur éloge, nous cédon's au besoin d'exprimer notre recon-

naissance, sans prétendre ajouter à leur célébrité.

D'autres pensées, d'autres sentimens s'emparent de notre âme, lorsqu'un jeune homme que son génie destinoit aux grandes choses est moissonné au milieu de sa carrière, au moment qu'il venoit de mettre en ordre des matériaux péniblement amassés, et qu'il commençoit à publier le résultat de ses recherches et de ses méditations. En regrettant la perte que font les sciences, nous plaignons la destinée de celui qui s'étoit dévoué pour elles : nous regardons comme un devoir d'honorer sa mémoire et d'attacher son nom aux découvertes qu'il a faites, en recueillant les fragmens qu'il n'a pas eu le temps de publier.

Ces réflexions nous sont suggérées par la mort prématurée du naturaliste dont nous venons vous entretenir. Ses travaux suffisent sans doute pour lui assurer un rang distingué dans les sciences : ils étonnent, si l'on considère les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé ; mais ils ne sont rien en comparaison de ceux qu'il avoit préparés ; et les collections qu'il a faites, les notes qu'il a rassemblées, faciliteront les moyens d'étendre une partie de l'histoire naturelle négligée jusqu'à nos jours. En traçant le tableau de sa vie, nous aurons l'occasion de montrer ce que peuvent

l'activité de l'esprit et la force du caractère dans un homme qui, sans secours et sans guide, se passionne pour les sciences, et n'a d'autre but que l'utilité qui doit résulter de leur progrès.

François Péron, correspondant de l'Institut de France, membre de la Société de médecine, de la Société philomatique et de plusieurs autres sociétés savantes, naquit à Cérilly, département de l'Allier, le 22 août 1775.

Son intelligence s'annonça dès ses premières années par une extrême curiosité et par un vif désir de s'instruire. A peine lui eut-on appris à épeler, qu'il prit pour la lecture une passion telle, que, pour la satisfaire, il avoit recours à toutes les ruses que les autres enfans emploient pour se livrer au jeu. La mort de son père l'ayant laissé sans fortune, ses parens étoient d'avis de lui faire apprendre un métier lucratif. Désolé qu'on voulût l'arracher à ses goûts, il obtint de sa mère qu'elle le plaçât au collège de Cérilly. Le principal de ce collège¹, enchanté des dispositions de son élève, s'attacha à lui, et donna des soins particuliers à son instruction. Lorsqu'il eut

¹ M. Baron. Nous avons souvent entendu Péron rappeler avec attendrissement les obligations qu'il avoit à ce respectable vieillard.

fini sa rhétorique, on lui conseilla d'embrasser l'état ecclésiastique, et le curé de la ville consentit à le prendre dans sa maison pour lui enseigner la philosophie et la théologie.

Jusqu'alors Péron, uniquement occupé de l'étude des auteurs classiques, avoit été étranger aux événemens qui se passoient dans le monde. Il les apprit avec étonnement; et séduit par les principes de liberté qui servoient de prétexte à la révolution, enflammé de patriotisme, exalté par les traits qu'il avoit lus dans l'histoire ancienne, il voulut entrer dans la carrière militaire. Il quitta donc son instituteur, pour lequel il a toujours conservé de la reconnoissance, et il se rendit à Moulins, où il s'enrôla dans le bataillon de l'Allier à la fin de l'année 1792.

Ce bataillon fut envoyé à l'armée du Rhin, et de là à Landau, qui étoit alors assiégé, et dont la garnison fit des prodiges de valeur. Après la levée du siège, il rejoignit l'armée qui combattit les Prussiens à Wissembourg, et qui éprouva ensuite un échec à Kaiserslautern. A cette affaire Péron ayant été blessé, il fut fait prisonnier, et on le conduisit d'abord à Wesel, puis à la citadelle de Magdebourg.

Cette captivité ne fut point inutile à son in-

struction. Il avoit toujours donné à la lecture le temps que n'exigeoit pas son service ; ici, n'ayant plus d'occupation , il employa l'argent qu'il avoit heureusement conservé, à se procurer des livres ; il inspira de l'intérêt à plusieurs personnes qui lui en prêtèrent, et il se livra sans distraction à l'étude des historiens et des voyageurs, ne se détournant de son travail que lorsqu'il y étoit forcé par le besoin du sommeil. A la fin de 1794, ayant été échangé, il se rendit à Thionville, où il eut un congé de réforme, motivé sur ce que, à la suite de ses blessures, il avoit perdu l'œil droit. Au mois d'août 1795, il revint dans sa ville natale : il étoit alors âgé de vingt ans.

Après avoir donné quelques mois à la tendresse de sa mère et de ses sœurs, il désira prendre un état dans lequel il pût réussir par son application, et il sollicita du ministre de l'intérieur une place d'élève à l'école de médecine. Cette place lui ayant été accordée, il se rendit à Paris, où, pendant trois ans, il suivit non-seulement les cours de l'école, mais encore ceux de zoologie et d'anatomie comparée du Muséum. Comme l'étude des mathématiques élémentaires, celle de plusieurs langues, celle des meilleurs ouvrages de philosophie, et surtout ses propres méditations,

lui avoient fait acquérir l'esprit de méthode, il saisit et classa les objets avec une facilité surprenante; et ses progrès étonnèrent ses disciples. Il alloit enfin être reçu docteur, et nous le compterions peut-être aujourd'hui parmi les médecins les plus distingués, si une circonstance singulière ne l'eût fait renoncer à son projet.

Péron avoit une imagination vive, une âme ardente, une extrême sensibilité. Ces qualités sont les compagnes du génie; elles portent à surmonter les difficultés, mais elles sont aussi le germe des grandes passions. Dans la jeunesse, il en est une dont on n'est garanti ni par l'amour de l'étude, ni par le désir de la gloire : il n'y échappa point, et elle prit chez lui toute l'énergie de son caractère. Elle s'associoit avec le projet qu'il avoit de se fixer à Paris, d'y acquérir par ses travaux de la réputation et de la fortune; c'étoit même un aiguillon de plus. Les biens auxquels on aspire augmentent de prix lorsqu'on a l'espoir de les faire partager à un être sur qui l'on a réuni ses affections. Des obstacles, que son inexpérience l'avoit empêché de prévoir, vinrent détruire les espérances auxquelles il se livroit. La personne à laquelle il étoit attaché lui fut refusée, parce qu'il n'étoit point assez riche : alors, réduit au déses-

poir, il fut dégoûté d'un pays où tout lui rappeloit des souvenirs cruels, où tous les genres de bonheur lui paroisoient désormais inaccessibles.

Une passion violente n'a de remède que dans une passion de nature différente. L'âme, épuisée par un premier sentiment, ne peut trouver de distraction que dans des objets entièrement étrangers à ceux dont elle était d'abord remplie.

La carrière militaire auroit convenu à Péron. Avec des talens, de l'intrépidité, une volonté forte, on peut se flatter d'y parvenir à tout; mais la privation d'un œil lui interdisoit d'y rentrer. Les sciences pouvoient encore enflammer son ambition; mais comment les cultiver tranquillement dans des lieux dont l'aspect réveillait les sentimens de son cœur? Il lui falloit des distractions fortes, des dangers et une succession d'événemens qui, l'occupant sans cesse, l'arrachassent insensiblement aux pensées qui le domnoient: il résolut de voyager.

Le gouvernement françois avoit ordonné une expédition pour les Terres australes. Deux vaisseaux, *le Géographe* et *le Naturaliste*, commandés par le capitaine Baudin, étoient déjà préparés dans le port du Havre, et n'attendoient, pour partir, que les dernières instructions du mi-

nistre. Péron demande à y être employé; mais le nombre des savans étant complet, il ne peut d'abord se faire accueillir. Il s'adresse à M. de Jussieu, l'un des commissaires chargés du choix des naturalistes, et le prie de solliciter pour lui. « Qu'on m'embarque, dit-il, vous verrez ce que je ferai. » Et pour justifier cette présomption, il développe son plan, ses vues, ses moyens, avec une chaleur qui prouvoit évidemment qu'il se sentoit capable de tenir plus qu'il ne promettoit. M. de Jussieu, qui n'a pu l'écouter sans étonnement et sans émotion, lui conseille de faire un mémoire dans lequel il exposera ses motifs. Il va ensuite rendre compte à ses collègues, de la conversation qu'il avoit eue avec Péron; et, de concert avec M. de Lacépède, il les détermine à ne pas repousser un jeune homme qui joignoit une ardeur extraordinaire à une étendue de connoissances bien rare à son âge. Quelques jours après, Péron lit à l'Institut un mémoire sur l'utilité de joindre aux autres savans de l'expédition un médecin naturaliste, spécialement chargé de faire des recherches sur l'anthropologie ou histoire de l'homme¹; il réunit tous les suffrages, et l'on

¹ *Observations sur l'anthropologie*, par François Péron. Paris, an 8, de l'imprimerie de Stoupe.

obtient du ministre sa nomination à une place de zoologiste. Il s'arrache à des affections qui, pour être pénibles, n'en sont pas moins chères, et il va dans un autre hémisphère chercher un genre de gloire qui puisse le dédommager du bonheur paisible auquel il aspirait.

Le peu de jours qui lui restent, il les emploie à obtenir de M. de Lacépède, de M. Cuvier et de M. Dégérando, des instructions qui puissent le diriger dans ses recherches : il se destine principalement à la zoologie, comme à la partie de l'histoire naturelle qui offre le champ le plus vaste et le plus neuf. Il se procure quelques livres et quelques instrumens; il va à Cérilly embrasser ses sœurs et recevoir la bénédiction de sa mère, et il se rend au Havre.

Le 19 octobre 1800, les deux corvettes mettent à la voile : il est sur *le Géographe* : il se lie avec la plupart de ceux que l'amour des sciences a déterminés à courir les mêmes hasards, et surtout avec M. Lesueur, qui devient son collaborateur et son ami.

Les personnes avec qui Péron fut plus particulièrement lié, sont MM. Henri Freycinet, Louis Freycinet, Ransonnet et Montbazin, officiers de marine; Boulanger, géographe;

Quoique plusieurs campagnes de guerre eussent habitué Péron à toutes les privations, il se trouva sur le vaisseau dans un état de gêne qu'il n'avoit pas encore éprouvé. Arrivé le dernier, il n'eut pas un petit coin où il pût se retirer; mais, au milieu du bruit et de l'agitation, il savoit se recueillir, et il ne perdoit pas un moment. Du jour même de son arrivée à bord, il commença des observations météorologiques qu'il répétoit constamment de six en six heures, et qui ne furent jamais interrompues pendant la durée de son voyage. Peu de temps après, il fit sur la température de l'océan ces belles expériences qui démontrent que les eaux sont plus froides dans le fond qu'à la surface, et qu'elles le sont d'autant plus qu'on descend à une plus grande profondeur. Résultat qui, réuni à ceux que Forster et Irving avoient obtenus sous d'autres latitudes, conduit à des conséquences importantes pour la physique générale.

En approchant de l'équateur, un spectacle étonnant vint exciter l'admiration de l'équipage. Le ciel étoit couvert de nuages qui redoublaient

Leschenault, botaniste; Bernier, astronome, et Depuch, minéralogiste. Les deux derniers sont morts avant leur retour.

l'obscurité de la nuit, lorsqu'on découvre à l'horizon comme une écharpe de phosphore qui s'étend sur les eaux : bientôt l'océan paroît embrasé, et des jets de lumière s'élançant de sa surface. Nos voyageurs avoient vu souvent la mer phosphorescente, mais ils ne l'avoient point encore vue présenter l'aspect du ciel pendant une aurore boréale : on avance, et l'on reconnoît que cette lumière extraordinaire est due à une multitude innombrable d'animaux qui ressemblent à des charbons ardents. On pêche plusieurs de ces animaux : Péron les examine ; il les voit prendre successivement toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et briller de l'éclat le plus vif, jusqu'à ce que l'irritabilité dont ils sont doués s'étant affoiblie, ces couleurs deviennent moins éclatantes et finissent par disparaître entièrement.

L'impression que ce phénomène fit sur Péron, et les singularités que lui présenta l'organisation de ce zoophyte, le déterminèrent à étudier plus particulièrement les animaux de cette classe : et, pendant tout le voyage, lui et son ami Lesueur furent tour à tour penchés sur le côté du vaisseau pour recueillir les espèces qu'ils pouvoient apercevoir.

Les objets nouveaux en histoire naturelle ne

sauroient être bien connus que par le secours des figures, et c'est pourquoi l'art de dessiner est si utile aux naturalistes. Péron s'étoit peu exercé en ce genre, mais son ami Lesueur, très-bon observateur lui-même, peignoit sous ses yeux ces animaux gélatineux dont les formes et les couleurs s'altèrent lorsqu'on les retire de l'eau. Les deux amis mettoient leurs travaux en commun : l'un dessinoit ce que l'autre décrivait : ils s'entendoient sur tout comme s'ils n'avoient eu qu'une même âme, et jamais l'un d'eux n'a cherché à se faire valoir aux dépens de l'autre.

Après une traversée de cinq mois, on arriva à l'Ile-de-France. C'étoit là qu'on devoit prendre ce dont on avoit besoin pour aller aux terres Australes. Plusieurs des naturalistes, voyant qu'ils n'auroient point les secours auxquels ils s'étoient attendus, et mécontents des traitemens qu'ils avoient éprouvés, restèrent dans la colonie. Péron crut devoir tenir aux engagements qu'il avoit pris. Nous ne le suivrons pas dans les détails de son voyage. Mais nous croyons devoir nous arrêter un moment dans les lieux qui furent le principal théâtre de ses observations.

En partant de l'Ile-de-France on se dirigea vers la pointe la plus occidentale de la Nou-

velle-Hollande, et l'on mouilla dans une baie qui, du nom du vaisseau qui y entroit le premier, reçut le nom de *Baie du Géographe*. On remonta ensuite la côte occidentale, où l'on fit plusieurs relâches, et l'on se rendit à Timor.

C'est principalement au séjour que Péron fit dans cette île, si peu connue des naturalistes, qu'on doit son travail sur les mollusques et les zoophytes. La mer est peu profonde sur cette côte; la chaleur excessive du soleil y multiplie à l'infini ces animaux singuliers et les peint des plus vives couleurs. Péron passoit la plupart des journées sur le rivage; il s'enfonçoit dans l'eau au milieu des récifs, toujours au péril de sa santé et même de sa vie, et il ne rentrait que le soir, chargé d'une nombreuse collection qu'il examinait, et dont son ami dessinait les individus les plus remarquables. Ni le malheur de plusieurs naturalistes, ni les dangers dont il étoit menacé lui-même, ne purent ralentir son zèle. Le soin qu'il mettoit à recueillir les innombrables productions de la nature ne l'empêchoit pas de trouver du temps pour se livrer à des observations d'un autre genre. Il alla passer plusieurs jours dans l'intérieur des terres pour étudier les naturels du pays. Quoiqu'il

n'entendît pas la langue malaise, il avoit dans le geste une telle expression, et tant de sagacité à saisir ce qu'on vouloit lui dire, qu'il parvenoit à se faire entendre des naturels, et qu'il eut encore le même avantage avec les sauvages de la Nouvelle-Hollande, et avec ceux de la terre de Diémen.

Frappé de voir que le séjour de Timor avoit été funeste à ses compagnons, presque tous malades, tandis que les habitans échappoient à l'influence du climat, il rechercha la cause de cette différence, et il la trouva dans l'usage que ceux-ci font du bétel.

En quittant Timor, on alla, sans approcher des côtes, jusqu'au cap sud de la terre de Diémen. Après avoir reconnu la partie orientale de cette terre, on entra dans le détroit de Bass, et l'on suivit la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande. Nous ne retracerons point le tableau de ce qu'on eut à souffrir : il nous suffira de dire que lorsqu'on vint au port Jackson, l'état de détresse et de maladie de l'équipage étoit tel, qu'il n'y avoit plus que quatre hommes capables de service, et qu'on eût infailliblement péri si on eût été forcé de tenir la mer quelques jours de plus.

En arrivant au port Jackson, Péron se trouve au milieu d'une société civilisée : il y reçoit des marques de bienveillance et de considération ; mais au lieu de se reposer de ses fatigues, il étend l'objet de ses travaux. En continuant ses recherches de physique et d'histoire naturelle, il étudie le régime civil et politique de cette colonie, où des lois à la fois sages et sévères et la nécessité du travail ont changé des brigands chassés de leur patrie, en utiles cultivateurs ; où, ce qui est plus étonnant encore, des femmes jadis perdues de débauches ont oublié leur ancien avilissement et sont devenues de laborieuses mères de famille.

Après le départ du port Jackson, d'où le vaisseau *le Naturaliste* fut renvoyé en France, une navigation non moins périlleuse restoit à exécuter : il falloit examiner les îles situées à l'entrée occidentale du détroit de Bass, suivre de nouveau les côtes de la Nouvelle-Hollande et en faire le tour pour entrer dans le golfe de Carpentarie. Les dangers se multiplioient à chaque instant sur ces côtes inconnues et hérissées de récifs. Ils étoient plus grands encore pour les naturalistes, qui saisissoient toutes les occasions de s'enfoncer dans l'intérieur des terres. Péron

déploya un courage et une activité inconcevables. Il alloit chercher les sauvages sans s'effrayer de leur perfidie et de leur féroce; il recueilloit un grand nombre d'animaux de toutes classes; il ne négligeoit rien pour examiner leurs habitudes, pour reconnoître ceux qui offrent une ressource aux navigateurs sur cette terre stérile, ceux qui sont susceptibles d'être rendus domestiques et naturalisés en Europe, ceux enfin qui peuvent devenir un objet de commerce par leur fourrure ou par l'huile dont leur chair est remplie. Des cinq zoologistes nommés par le gouvernement, deux étant restés à l'Île-de-France et les deux autres étant morts au commencement de la seconde campagne, il se trouvoit seul chargé de cet immense travail, et il suffisoit à tout.

Uniquement occupé du but qu'il se proposoit, il ne comptoit pour rien les privations. Peu de temps après le départ de Timor, le capitaine lui ayant refusé des liqueurs spiritueuses absolument nécessaires pour conserver les molusques qu'il ramassoit, il se priva pendant tout le voyage de la portion d'arack qui lui étoit accordée pour sa boisson; et, ce qui est plus remarquable, il fit partager son enthousiasme à

plusieurs de ses amis, qui consentirent à faire le même sacrifice.

C'étoit surtout au milieu des dangers que Péron montrait l'énergie de son caractère; sa force redoubloit en raison des obstacles. Pendant les tempêtes, aidant aux manœuvres comme un simple matelot, il observoit aussi paisiblement que s'il eût été sur le rivage. Aucun événement ne détournoit son attention de ce qui offroit un résultat utile, et il savoit mettre à profit toutes les circonstances. Étant descendu à l'île King avec quelques naturalistes¹, un coup de vent chassa le vaisseau en mer, et pendant douze jours ils ne l'aperçurent plus. Péron ne perdit pas un moment le calme; il continuoit patiemment ses recherches sans s'inquiéter de l'avenir dont il étoit menacé. Pendant le séjour qu'il fit dans cette île, où la plus magnifique végétation n'offre rien qui puisse servir à la nourriture de l'homme, malgré le défaut d'abri, malgré la violence des pluies et des vents, il recueillit plus de cent quatre-vingts espèces de mollusques et de zoophytes; il étudia l'histoire de ces phoques gigantesques qui se rassemblent par milliers sur

¹ MM. Bailly, Lesueur, Leschenault et Guichenot.

le rivage; il examina la manière de vivre d'une colonie de onze misérables pêcheurs, qui, séparés du monde, préparent dans cette île l'huile et les peaux de phoques que les Anglois viennent y chercher à de longs intervalles. Ces pauvres gens vivent sous des huttes: ils se nourrissent de ca-soars et de kanguroos pris par des chiens qu'ils ont dressés à la chasse, et de wombats qu'ils ont rendus domestiques. Ils partagèrent avec nos naturalistes leurs chétives provisions, et leur offrirent cette hospitalité touchante, qui se montre bien plus chez les peuplades grossières et peu nombreuses qu'au milieu de nos sociétés civilisées, où la variété des impressions et le choc des intérêts affoiblissent dans les hommes le sentiment naturel de la pitié.

Lors de sa dernière relâche à Timor, Péron compléta les observations qu'il avoit d'abord faites dans cette île. Il eut de fréquentes relations avec les naturels, dont il étudia mieux les mœurs, le gouvernement et le caractère, parce qu'il entendoit alors la langue malaise. Seul avec son ami Lesueur, il osa aller à la chasse de ces énormes crocodiles qui, pour les habitans, sont à la fois un objet de terreur et de vénération. Sans être aidés de personne, ils tuèrent un crocodile,

le dépouillèrent et préparèrent le squelette qui est aujourd'hui dans les galeries du Muséum.

Les vents s'étant opposés à ce qu'on pût aborder à la Nouvelle-Guinée et entrer dans le golfe de Carpentarie, on revint à l'Ile-de-France, où l'on resta cinq mois. Là, Péron, après avoir revu ses collections, étudia les poissons et les mollusques, et, malgré les recherches des naturalistes qui l'avoient précédé, il recueillit dans cette île beaucoup d'espèces nouvelles. On fit encore une relâche de près d'un mois au cap de Bonne-Espérance, et il en profita pour examiner la conformation singulière d'une tribu de Hottentots connue sous le nom de *Boschisman*, dont plusieurs individus se trouvoient par hasard au cap.

Enfin, après une absence de trois ans et six mois, il débarqua à Lorient le 25 mars 1804, et il se rendit à Paris.

Quelques mois furent employés à mettre en ordre les collections, à en dresser le catalogue, et elles furent remises au Muséum. Alors Péron alla à Cérilly auprès de sa mère et de ses sœurs. L'état de sa santé, affoiblie par de longues fatigues, et surtout par le germe de la maladie qui s'est développée depuis, lui rendoit le repos absolument nécessaire. Heureux de se retrouver

dans le sein de sa famille, sûr d'avoir rendu de grands services, il ne songeoit point à venir recueillir la récompense de ses travaux. Bientôt il fut informé qu'on avoit cherché à persuader au gouvernement que le but de l'expédition étoit manqué, et il revint à Paris pour réfuter ces imputations calomnieuses. Il se rend chez le ministre de la marine, où se trouvoient M. de Fleurieu et plusieurs savans. Là, avec un ton modeste et respectueux, mais avec une noble liberté, il expose ce que ses compagnons avoient fait pour la géographie, pour la minéralogie, pour la botanique; il présente l'énumération des objets qu'il avoit rapportés, des dessins exécutés par son ami Lesueur, des observations et des descriptions qu'il avoit rassemblées; il ne parle qu'en passant des dangers qu'il avoit courus et des sacrifices qu'il avoit faits pour augmenter la collection. On lui fit des questions auxquelles il répondit avec netteté; et l'impression qu'il produisit fut telle, que le ministre, après l'avoir engagé à venir chez lui à toute heure et toutes les fois qu'il le pourroit, lui promit de faire rédiger la partie nautique du voyage par M. L. Freycinet, et l'adressa à M. de Champagny, ministre de l'intérieur, pour la partie historique.

Le même succès l'attendoit chez ce dernier : il y fut accueilli de la manière la plus flatteuse, et il fut chargé de publier la relation du voyage et la description des objets nouveaux en histoire naturelle, de concert avec son ami Lesueur.

Voilà Péron devenu tout-à-coup un homme célèbre. On le recherchoit, on l'entouroit; il prenoit plaisir à raconter ce qu'il avoit vu dans ses voyages; et l'intérêt avec lequel il étoit écouté l'engageoit à entrer dans les moindres détails. Il disoit naïvement ce qui étoit à son avantage : ce n'étoit jamais de la jactance, mais une franchise qui ne lui laissoit pas calculer les formes.

Cependant la collection déposée au Muséum est examinée, et une commission nommée par l'Institut est chargée d'en faire un rapport au gouvernement¹. Il résulte de ce rapport, rédigé par M. Cuvier, qu'elle contient plus de cent mille échantillons d'animaux, parmi lesquels on a découvert plusieurs genres; que le nombre des espèces nouvelles s'élève à plus de 2,500, et que MM. Péron et Lesueur ont eux seuls fait connoître plus d'animaux que tous les naturalistes voyageurs de ces derniers temps; enfin que les

¹ Il est imprimé à la tête de ce volume.

descriptions de M. Péron, rédigées sur un plan uniforme, embrassant tous les détails de l'organisation extérieure des animaux, établissant leurs caractères d'une manière absolue, et faisant connoître leurs habitudes et l'usage qu'on en peut faire, survivront à toutes les révolutions des systèmes et des méthodes.

Quoique Péron s'occupât principalement de la relation du voyage, il crut devoir détacher de son travail général quelques mémoires, qu'il lut, soit à l'Institut, soit au Muséum, soit à la Société de médecine. Tels sont ceux *sur le genre pyrosoma* ¹, ce zoophyte éminemment phosphorique dont nous avons parlé; *sur la température de la mer*.²; *sur le tablier des femmes hottentotes ou boschismans* ³; *sur les zoophytes pétrifiés trouvés dans les montagnes de Timor* ⁴; *sur la dyssenterie des pays chauds, et sur l'usage du bétel* ⁵; *sur*

¹ Ce mémoire sera imprimé à la suite de la relation du voyage, chap. 35.

² Sera également imprimé ci-après, chap. 36.

³ Le chapitre 34 contiendra un extrait de ce mémoire.

⁴ Imprimé ci-après, chap. 37.

⁵ Imprimé ci-après, chap. 38.

*l'hygiène navale*¹ ; sur *l'habitation des phoques*² ; sur *la force des sauvages comparée à celle des peuples civilisés*³. Enfin il entreprit *l'histoire complète des méduses*⁴, sur lesquelles il avoit fait beaucoup d'observations, et dont il avoit recueilli une multitude d'espèces jusqu'alors inconnues⁵.

Le premier volume du Voyage parut au commencement de 1807, après avoir été long-temps retardé par les gravures, et dès lors on put juger de tout le mérite de Péron.

Nous ne nous étendrons point sur cet ouvrage, qui est généralement connu; nous nous permet-

¹ Imprimé dans le *Bulletin des Sciences médicales*; Paris, avril 1808.

² Imprimé ci-après, chap. 39.

³ Imprimé ci-après, chap. 20.

⁴ Ce travail, d'une haute importance, est resté manuscrit entre les mains de M. Lesueur; les amis de Péron, ceux qui s'intéressent à la gloire de son nom et aux progrès de l'histoire naturelle, s'affligent que cet ouvrage n'ait pas encore pu être mis au jour.

Deux mémoires cependant en ont été extraits, et ont paru dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle*. L. F.

⁵ Il faut ajouter encore à ces mémoires celui sur *la conservation des animaux dans les collections zoologiques*, qui a été lu à l'Institut: j'en donnerai un fragment, ci-après, chap. 40. L. F.

trons seulement quelques réflexions sur les qualités qui le distinguent, et sur les imperfections qu'on peut y remarquer.

La relation des faits est d'une exactitude qui est le premier mérite des ouvrages de ce genre : la description du sol, du climat, des météores, offre des phénomènes extrêmement remarquables ; et la comparaison des observations de l'auteur avec celles des navigateurs qui l'ont précédé, conduit à des résultats généraux. Le tableau des peuplades qui errent à la Nouvelle-Hollande, et de celles qui habitent la terre de Diémen, nous fait connoître deux races de sauvages d'une horrible férocité, et nous présente le dernier degré de misère et de dégradation de l'espèce humaine.

Aucun voyageur, si l'on excepté Georges Forster, ne s'est autant appliqué à saisir les caractères physiques et moraux qui distinguent les diverses peuplades ; à marquer le rapport qui se trouve entre leur organisation, leurs mœurs, leur intelligence, le nombre plus ou moins considérable des individus qui les composent, et les ressources que leur offre le sol qu'elles habitent. Et si Forster n'a point été égalé pour l'agrément de la narration, notre voyageur a sur lui l'avantage de s'être garanti de tout esprit de système, et de n'avoir

pas cherché à répandre un intérêt romanesque sur ses tableaux.

Il seroit à désirer que Péron eût peint avec le même soin la physionomie particulière que l'aspect de la végétation donne aux diverses contrées : on voit qu'il s'étoit plus attaché à la zoologie qu'à la botanique. On peut lui reprocher encore d'avoir employé quelquefois un luxe de style qui ne convient point à la simplicité d'une narration. Ce défaut étoit la suite nécessaire d'une imagination très-vive, et peut-être aussi des formes de style que plusieurs écrivains ont adoptées aujourd'hui. Il s'en seroit corrigé lorsque l'âge et l'habitude d'écrire auroient perfectionné son goût, et les traits vigoureux que lui offroit la force de son génie se seroient montrés dans toute leur pureté. Au reste, si ce luxe d'expression est déplacé dans quelques endroits, il est aussi dans l'ouvrage des morceaux descriptifs qui sont d'une beauté remarquable. Rien de plus élégant et de plus gracieux que la peinture de l'île de Timor : le tableau des sauvages de la terre de Diémen est digne de la plume de Buffon : et l'on citeroit difficilement quelque chose de plus sage et de mieux pensé que le morceau dans lequel, comparant les divers peuples, il montre les avantages de la civi-

lisation. Ce sujet, qui sembloit épuisé, devient neuf par le choix et le rapprochement des faits par la profondeur des observations et par la manière dont elles sont exprimées.

Le second volume du Voyage est imprimé à moitié¹, et cette partie n'est point inférieure à la première. Péron n'a pu le terminer, mais sa maladie ne l'a pas empêché d'y apporter le même soin.

En publiant des mémoires sur divers objets de zoologie, Péron s'occupoit d'un ouvrage plus considérable. C'étoit une comparaison des diverses races de l'espèce humaine. Il avoit recueilli sur cet objet les observations de tous les voyageurs et de tous les physiologistes; il avoit examiné lui-même les naturels du cap de Bonne-Espérance, les indigènes de Timor, les sauvages de la Nouvelle-Hollande et ceux de la terre de Diémen, et il préparoit une *Histoire philosophique des divers peuples considérés sous les rapports physiques et moraux*. Il se proposoit de ne publier cet ouvrage, qui depuis son départ étoit l'objet de ses méditations, qu'après avoir fait encore trois voyages, le premier dans le nord de l'Europe et de l'Asie, le second dans l'Inde

¹ En 1811.

et le troisième en Amérique : quinze ans à consacrer à ce travail ne lui paroissoient pas un trop grand sacrifice. Le plan de l'ouvrage étoit fait, il avoit posé toutes les questions, et il s'occupoit sans cesse à chercher les réponses aux divers problèmes qu'il s'étoit proposés.

Il avoit sur cet objet un grand nombre de mémoires qu'il a condamnés à l'oubli, parce qu'il y reconnoissoit des erreurs. Cependant le fragment qui contenoit *l'Histoire des peuples de Timor* est à peu près achevé; les figures qui devoient l'accompagner ont été dessinées sur les lieux, et les avances qu'exige la gravure sont le seul obstacle qui s'oppose à ce qu'on le donne incessamment au public.

Ses porte-feuilles renferment aussi *la description des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons* qu'il avoit vus; celle surtout *des animaux sans vertèbres*, dont il avoit entrepris l'histoire, et dont son ami avoit fait plus de mille dessins. Nous espérons que cette partie de ses travaux sera publiée par M. Lesueur, de concert avec les professeurs du Muséum. Les animaux existent dans l'esprit-de-vin; les dessins sont exécutés

Un des principaux obstacles. L. F.

d'après les individus vivans; et M. Lesueur, qui a aidé son ami à recueillir ces animaux, peut donner les renseignemens les plus exacts sur leur manière de vivre et sur leur habitation.

Ce seroit ici le lieu de donner une analyse raisonnée des divers mémoires¹ que Péron a lus à l'Institut, au Muséum, à la Société de médecine et à la Société philomathique, de signaler les faits nouveaux, les résultats positifs, les vues lumineuses que renferment ces mémoires, et de faire remarquer le soin qu'a toujours pris l'auteur de comparer ses observations à celles des naturalistes et des physiciens qui l'ont précédé : mais dans un éloge placé à la tête du 7^e vol. des *Mémoires de la Société médicale d'émulation*, M. Alard a rempli cette tâche d'une manière si distinguée, que nous serions obligés de le transcrire ou de faire moins bien. Nous nous bornerons donc ici à parler du caractère moral de Péron. Comme nous l'avons connu personnellement, comme nous avons eu des relations avec tous ses amis, nous croyons pouvoir en donner une juste idée. Nous ne dissimulerons pas plus

¹ Ces mémoires sont tous cités dans cet éloge (voy. pag. 40 et 41) ou dans les notes qui l'accompagnent; la plupart même seront imprimés soit dans la relation, soit à la suite du Voyage.

ses défauts que ses qualités : il y a des hommes qui gagnent à ce qu'on les peigne sans flatterie.

Péron avoit un ardent désir non-seulement d'orner son esprit de nouvelles connoissances, mais encore de corriger ses défauts et de perfectionner ses qualités morales : il s'étudioit lui-même sous ce point de vue, et il mettoit par écrit les observations qu'il faisoit sur son caractère. Ces entretiens qu'il avoit avec lui-même n'étoient destinés à être communiqués à personne, et il ne mettoit pas plus de réserve dans les éloges qu'il se donnoit, que dans les reproches qu'il se faisoit. Nous croyons ne pouvoir mieux le peindre qu'en donnant ici l'extrait d'une de ces notes trouvée dans ses papiers, et qui est datée du mois de novembre 1800, époque à laquelle il ne pensoit sûrement pas qu'il seroit un jour assez célèbre pour qu'on dût la publier.

« Inconséquent, étourdi, disputeur, indiscret,
» trop entier dans mes opinions, incapable de
» céder jamais à aucune raison de convenance,
» je puis me faire des ennemis et aliéner mes
» meilleurs amis. Ces défauts sont la suite de
» mon éducation et de l'état d'indépendance dans
» lequel j'ai vécu. Je sais qu'ils ternissent les qua-
» lités que je puis avoir ; mais tel est l'empire de

» l'habitude, que mes efforts pour m'en corriger
» ont été inutiles jusqu'à ce jour. Cependant, en
» me les reprochant, je n'en rougis point. Je sens
» que mon cœur est étranger au mal que j'ai pu
» faire, et le regret que j'en ai m'excuse au tri-
» bunal de ma conscience. Ces travers d'esprit
» sont rachetés par les qualités du cœur. Bon,
» sensible, généreux, je ne fis jamais sciemment
» de la peine à personne. Mes amis ont eu sou-
» vent à souffrir de mes vivacités, souvent ils ont
» eu à se plaindre de mes indiscretions, souvent
» ils m'ont reproché mon étourderie, mon entê-
» tement; ils se sont toujours loués de ma déli-
» catesse, de mon attachement, de ma bonté.

» Cette dernière qualité me distingua toujours.
» Au collège, à l'armée, elle me concilia l'estime
» et l'amitié de ceux avec qui j'eus des rapports :
» elle me fit chérir de ces hommes infortunés qui
» devinrent la proie des armées françaises. Oh !
» de combien d'excès et de brigandages n'ont pas
» été souillés les glorieux trophées de nos sol-
» dats ! Combien de fois mon cœur en a gémi !
» Ne pouvant les empêcher, du moins je ne les
» partageai jamais. Quoique jeune et enthousiaste,
» le malheur eut toujours des droits sacrés sur
» moi, et malgré les préventions qu'on eut contre

» mes compatriotes, on m'aima, on m'estima
» toujours.

» Respectable Kiner, que je me rappelle avec
» plaisir les soins que vous me prodiguâtes lors-
» que je fus malade dans votre habitation !

» Et toi surtout, ô mon malheureux hôte
» d'Oschspeire², avec quelle sollicitude tu me
» présageas plusieurs jours d'avance les malheurs
» qui nous étoient réservés!.... Avec quelle émo-
» tion tu vins m'éveiller aux premiers coups de
» canon!.... « Fuyez, bon François, me disois-tu;
» déjà votre armée est surprise sur tous les points
» par les troupes prussiennes! entendez le bruit
» du canon se rapprocher à chaque instant :
» fuyez avec moi, hâtez-vous, ne craignez rien ! »

» Commandé par le devoir et l'honneur, j'avois
» pris mes armes, je courois au combat. Hôtes
» sensibles, des larmes de compassion et d'atten-
» drissement s'échappoient de vos yeux.

» Surpris de ces marques d'intérêt, je me de-
» mandois ce que j'avois fait pour les mériter. « Ce
» que tu as fait? me répondis-je : tu as vu cette

¹ A Duttén-Hoffen, village près de Spire.

² Village entre Frakerstein et Kaiserslautern, où le ba-
taillon dans lequel servoit Péron fut enveloppé par les
armes prussiennes, le 23 mai 1794.

» famille malheureuse et tu t'es attendri sur son
» sort; tu as quelquefois partagé avec elle ta foi-
» ble ration de pain; tu as inspiré tes sentimens à
» ceux qui t'étoient subordonnés, et la maison
» que tu habitois a été paisible : aujourd'hui des
» êtres reconnoissans te comblent de bénédic-
» tions. »

» Cette réflexion sur moi-même me fit éprouver
» une douce jouissance; je me dis : « Si ma bonté
» a pu faire une telle impression à des hommes
» irrités, je dois cultiver toujours cette qualité;
» il faudra qu'elle fasse oublier les défauts de mon
» caractère. Je serai toujours bon, honnête, gé-
» néreux envers mes ennemis. »

» J'ai suivi cette résolution. Étranger au ton
» et aux usages de la société, ayant une ima-
» gination impétueuse que l'autorité ne com-
» manda jamais; d'une franchise imprudente et
» quelquefois malhonnête, trop entier dans mes
» opinions que je soutiens sans réserve, plein
» d'étourderie et d'inconséquence, j'ai souvent
» aliéné mes amis; mais sitôt que la passion cède
» à la raison, je rougis de mon emportement; je
» viens trouver ceux que j'ai offensés; mes re-
» grets, mes excuses sont trop sincères pour
» qu'ils ne me pardonnent pas mes torts. Aussi

» tous les amis que j'ai eus, soit au collège, soit
» aux armées, soit à Paris, me restent encore :
» il en est peu qui n'aient eu à se plaindre de
» moi; tous cependant me sont aussi attachés
» que je le leur suis moi-même... »

Il nous semble que la naïveté de cet écrit en fait aimer l'auteur. Tous ceux qui ont vécu avec lui reconnoissent la vérité de ce portrait : ils disent seulement que Péron s'est trompé en attribuant uniquement à sa bonté naturelle l'attachement qu'il inspiroit. Si cette qualité étoit si recommandable chez lui, c'est qu'au lieu d'être, comme il arrive souvent, accompagnée d'une sorte de foiblesse, elle étoit réunie à une activité, à un courage, à un zèle qui la rendoit toujours utile aux autres.

Non-seulement Péron avoit gagné l'estime et l'amitié de tous ceux avec qui il vivoit, il avoit même pris sur eux un ascendant extraordinaire et d'autant plus étonnant, qu'ayant peu de connoissance du monde, il n'avoit jamais réfléchi sur les moyens d'entraîner les autres et de se faire des partisans : ce phénomène n'étoit pas dû à la supériorité de son esprit et à la force de son caractère; il avoit sa cause dans une réunion de qualités qui se tempéroient réciproquement. Sim-

ple et sans aucune prétention dans l'habitude de la vie, dans les circonstances essentielles. Péron devenoit un être nouveau; son âme s'exaltoit; ses discours, son geste, avoient quelque chose d'imposant; il commandoit à ses égaux comme s'il eût cru qu'on n'avoit pas le droit de lui résister : calme dans le danger, il prescrivait à chacun ce qu'il avoit à faire; étoit-il occupé d'une recherche importante pour les sciences, il disposoit de ceux qui pouvoient l'aider, comme s'ils eussent été à ses ordres; discutoit-il une grande question, il subjuguait les opinions par la force de sa logique, par l'étendue de ses conceptions, par la vivacité des images, et par une persuasion qui entraînoit celle des autres; s'agissoit-il de s'exposer pour rendre un service, il marchait le premier et commandoit de le suivre, n'imaginant pas qu'on pût balancer; dans les conjonctures embarrassantes, un coup d'œil rapide lui indiquoit le parti qu'il falloit prendre; il étoit décidé tandis que les autres délibéroient, et sa décision déterminoit la leur. Ces circonstances, qui enflammoient son courage ou son génie, étant passées, il devenoit d'une gaieté, d'une naïveté d'enfant, d'une complaisance à toute épreuve; toujours modeste, il consultoit tout le monde, il convenoit de ses tra-

vers, il ne s'offensoit point de la raillerie : il avoit une extrême indulgence pour les défauts de ses compagnons, et ne remarquoit que leurs bonnes qualités. Jamais il ne lui vint en pensée de se vanter d'avoir donné un avis utile, ni de rappeler que, dans telle ou telle occasion, on s'étoit repenti de n'avoir pas suivi ses conseils. Si quelquefois il disoit ce qu'il avoit fait, s'il se donnoit des éloges, c'étoit naïveté et non point orgueil. Jamais il ne se comparoit aux autres, et il louoit ses rivaux avec plus de plaisir qu'il ne se louoit lui-même.

On avoit dit dans un journal que notre admiration pour les voyageurs étrangers nous empêchoit de sentir tout le mérite des voyageurs françois, et on l'avoit mis au-dessus d'un homme justement célèbre : il en fut extrêmement blessé, et il alla chez le journaliste lui demander de se rétracter : « Je ne crains point, disoit-il, qu'on » m'accuse d'approuver une telle exagération; » mais c'est une injustice, et il suffit qu'il soit » question de moi pour que j'exige qu'elle soit » réparée. »

Quant à son désintéressement, à sa générosité, il eut dans ses voyages de fréquentes occasions d'en donner des preuves. Ayant rencontré des

François qui, pendant la révolution, avoient été forcés de s'exiler de leur patrie, et qui depuis plusieurs années n'avoient pu recevoir de leurs parens aucun secours, il leur offrit tout ce dont il pouvoit disposer, en leur assurant que les troubles ayant cessé, ils pourroient facilement s'acquitter envers lui. A l'Ile-de-France on lui proposa de lui vendre divers objets dont il croyoit utile d'enrichir la collection destinée au Muséum : il ne balança point; et ce qu'il avoit épargné sur ses appointemens ne lui suffisant pas pour en faire l'acquisition, il emprunta une somme assez considérable. La première chose qu'il fit à son retour, fut de se procurer des fonds pour payer les dettes qu'il avoit contractées.

Le ministre, jugeant que la petite pension qui lui avoit été accordée suffisoit à peine à ses besoins, voulut le nommer à une place honorable et lucrative : « Monseigneur, lui répondit-il, j'ai » consacré ma vie aux sciences; aucune fortune » ne sauroit me déterminer à donner mon temps » à d'autres objets. Si j'avois une place, je voudrois en remplir les devoirs, et je ne pourrois » plus disposer de moi. »

Aussitôt que Péron eut été chargé de la rédaction du voyage, il se fixa à Paris dans un petit

appartement voisin du Muséum, avec son ami Lesueur. Il ne se permettoit que les dépenses nécessaires pour ses travaux. Il avoit demandé au ministre la permission de se présenter chez lui avec l'habit le plus simple : ce n'étoit point mépris pour les usages, c'étoit pour ne pas priver ses sœurs des économies qu'il pouvoit faire.

Cependant la maladie de poitrine dont il étoit attaqué, faisoit des progrès effrayans : elle fut encore aggravée par le chagrin que lui causa la mort de sa mère : il souffroit beaucoup, la fièvre et la toux ne le quittoient plus, les remèdes ne produisoient aucun effet. Bientôt il jugea que son mal étoit incurable ; et regardant comme inutile de s'occuper de sa santé, il sut vaincre la douleur pour terminer quelques-uns de ses travaux. MM. Corvisart et Kéraudren lui ayant conseillé d'aller passer un hiver à Nice, il crut devoir céder à leur conseil ; le voyage lui fit du bien et la douceur du climat parût le rétablir. Dès lors il se livra au travail avec une nouvelle ardeur. Il passoit les journées dans un bateau pour recueillir des mollusques et des poissons, et pour continuer toutes les observations auxquelles il s'étoit livré. C'étoit seulement pour ne pas affliger son cher et inséparable ami Lesueur, qu'il consen-

toit à rentrer lorsque le froid ou la pluie l'exposaient à des dangers dont il ne s'apercevoit pas. Les lettres qu'il écrivit à ses amis, pendant son séjour à Nice, portent un caractère d'enthousiasme : il y peint les jouissances que donne l'étude de la nature, et il paroît enivré du bonheur d'avoir fait quelques découvertes. Cependant le bien-être qu'il éprouvoit ne le portoit pas à se faire illusion sur sa santé. Il s'applaudissoit seulement d'avoir quelques mois de plus à travailler, et il mettoit si bien le temps à profit, que la collection qu'il fit à Nice est extrêmement précieuse.

Lorsque Péron fut de retour à Paris, il re-tomba bientôt dans une situation pire que celle où il étoit avant son départ. Je le voyois fréquemment : je cherchois à lui donner des espérances : il n'en conservoit aucune : il parloit de sa fin avec une tranquillité surprenante ; il voyoit approcher la mort avec le même courage qu'il l'avoit bravée dans les combats, au milieu des tempêtes et parmi les sauvages. Il voulut aller finir ses jours dans le lieu de sa naissance, auprès de deux sœurs qui avoient été les premiers objets de sa tendresse. Il me dit, et à ses amis de Paris, un éternel adieu ; et cette séparation fut cruelle. Arrivé à Cérilly, il s'abandonne aux

conseils qu'on lui donne et dont il sent l'inutilité. On place son lit dans une étable que son ancien camarade d'étude, M. Bonnet, avoit disposée pour cela. Chaque fois qu'il sentoit le besoin de prendre quelque nourriture, ses sœurs ou son ami Lesueur alloient traire les vaches et lui présentoient du lait qu'il prenoit avec plaisir. Toujours il étoit environné des êtres les plus chers à son cœur. Désabusé de toute idée de réputation, il disoit souvent que les derniers jours de sa vie étoient ceux où il goûtoit les jouissances les plus pures : les sentimens qui remplissoient son âme calmoient ses souffrances. Comme on craignoit de le laisser parler, tandis que ses sœurs, penchées sur son lit, épioient tous ses mouvemens, son ami lui faisoit constamment la lecture, et ne cessoit que lorsqu'il le voyoit s'endormir. Il conserva jusqu'à son dernier moment ce goût de l'instruction qui s'étoit annoncé dès sa plus tendre enfance. L'impatience, la vivacité qu'il avoit jadis s'étoient calmées; s'il prenoit intérêt à l'avenir, ce n'étoit plus que pour les objets de ses affections : il avoit la même sensibilité, et les soins qu'on lui prodiguoit lui paroissoient devoir prolonger son existence. Cependant ses forces s'épuisoient : il s'éteignoit sensiblement; et dans la

nuît du 14 décembre (1810) ayant reçu de son ami une goutte de lait qu'il lui avoit demandée, il lui serra la main et tourna sur lui son dernier regard. Sa perte, quoique prévue depuis longtemps, n'en fut pas moins douloureuse à ceux qui s'étoient dévoués à le servir. Depuis ce moment, son ami Lesueur est comme isolé dans le monde ¹, ses sœurs restent sans consolation ;

¹ Les amis de Péron, affligés d'une mort qui leur a été si douloureuse, avoient conçu le projet de lui élever un tombeau qui pût attester à la postérité leur amitié et leur affliction. M. Lesueur avoit exécuté le dessin de ce monument avec le goût qui caractérise tous ses ouvrages; il l'a formé de la corvette le Géographe, démâtée et recouverte d'un voile. Cette ingénieuse idée, de donner à un homme pour tombeau le vaisseau même où il exécuta tant de travaux, est pleine de sentiment et de délicatesse.

Les inscriptions que M. le docteur Kéraudren a bien voulu faire pour les médaillons qui devoient être sur les faces de ce monument, achèvent d'inspirer une mélancolie douce et profonde; on y lit entr'autres celles-ci :

« Il avoit de grands talens, et cependant il eut beaucoup d'amis. »

« Il s'est desséché comme un arbre chargé des plus beaux fruits, qui succombe à l'excès de sa fécondité. »

De malheureuses circonstances ont empêché d'exécuter ce projet.

(Note ajoutée et tirée presque entièrement de l'éloge de Péron par M. Alard.) L. F.

elles ont perdu celui dont le nom faisoit leur gloire, dont l'amitié faisoit leur bonheur, dont les soins attentifs suppléaient à la modicité de leur fortune. Nous espérons que le gouvernement, en leur assurant une honnête aisance, remplira les derniers vœux d'un frère à qui les sciences ont de si grandes obligations.

PARIS, 1811.

VOYAGE

DE DÉCOUVERTES

AUX TERRES AUSTRALES.

LIVRE PREMIER.

DE FRANCE A L'ILE-DE-FRANCE,

INCLUSIVEMENT.

VOYAGE

DE DÉCOUVERTES

AUX TERRES AUSTRALES.

LIVRE PREMIER.

DE FRANCE A L'ILE-DE-FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

PLAN, OBJET ET COMPOSITION DU VOYAGE.

DEPUIS que les découvertes dans les sciences ont été mises, avec raison, au nombre des principaux titres de la gloire et de la prospérité des peuples, un généreux concours s'est établi entre eux, une nouvelle carrière s'est ouverte à la rivalité des gouvernemens, rivalité d'autant plus honorable, qu'elle est plus réellement utile à tous. Les efforts de l'Angleterre en ce genre ont été surtout marqués vers ces derniers temps; et

dans cette lutte glorieuse, la France seule a pu lui disputer avec avantage les triomphes et la supériorité.

Cependant, il faut en convenir, les savans anglais, placés sur l'immense théâtre d'une cinquième partie du monde, alloient peut-être, sous plusieurs rapports, décider l'opinion de l'Europe en faveur de leur patrie. Les travaux successifs de Banks, de Solander, de Sparmann, des deux Forster, d'Anderson, de Mainziez, de Whyte, de Smith, de Collins, de Patterson, etc., venoient d'appeler sur la Nouvelle-Hollande l'intérêt et les méditations de tous les amis des sciences..... Tant d'objets singuliers avoient été rapportés déjà de ce continent austral! tant d'observations précieuses avoient été rapidement signalées!.....

Dans un tel état de choses, l'honneur national et le progrès des sciences parmi nous se réunissoient donc pour réclamer une expédition de découvertes aux Terres Australes, et l'Institut de France crut devoir la proposer au gouvernement.

Cette proposition fut acceptée, et bientôt vingt-quatre personnes, nommées sur la présentation de l'Institut, furent destinées aux recher-

ches scientifiques : jamais un développement aussi considérable n'avoit été donné à cette partie de la composition des voyages de découvertes ; jamais des moyens aussi grands de succès n'avoient été préparés. Astronomes, géographes, minéralogistes, botanistes, zoologistes, dessinateurs, jardiniers, tous s'y trouvoient en nombre double, triple ou même quintuple.

Les travaux de l'expédition devoient d'ailleurs recevoir un nouvel intérêt de la nature des régions qu'on alloit visiter. Sous des latitudes correspondantes à celles de nos climats, sur un vaste continent, sur les îles nombreuses qui s'y rattachent, il étoit impossible qu'on ne découvrit pas plusieurs végétaux utiles, plusieurs animaux intéressans, qui, transportés sur les plages européennes, pussent s'y naturaliser avec facilité et fournir à nos besoins de nouvelles ressources, à nos arts de nouveaux secours, à nos jouissances un nouvel aliment.

Ce que la composition de ce voyage et son objet promettoient de résultats avantageux, le plan de ses opérations paroissoit devoir le garantir ; tout ce que l'expérience des autres navigateurs avoit appris, jusqu'à ce jour, sur les parages que nous devons parcourir ; tout ce que la théorie

et le raisonnement pouvoient en déduire et y ajouter, avoit servi de base à cet important travail; les vents irréguliers, les moussons, les courans avoient été calculés d'une manière tellement exacte, que la source principale des contrariétés que nous éprouvâmes dans la suite, fut de nous être écartés plusieurs fois de ces précieuses instructions.

D'après ce plan, nous devions toucher à l'île-de-France, y prendre un troisième navire plus petit que les nôtres, nous diriger ensuite vers l'extrémité méridionale de la terre de Diémen, doubler le cap Sud, visiter le canal d'Entrecasteaux sur tous les points, remonter aussi loin qu'il seroit possible toutes les rivières de cette partie de la terre de Diémen, reconnoître la côte orientale de cette grande île; pénétrer dans le détroit de Bass par celui de Banks, fixer avec exactitude les points d'entrée et de la sortie du premier de ces détroits; compléter la reconnoissance des îles Hunter; attaquer ensuite la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, la prolonger jusqu'au point où s'étoit arrêté l'amiral d'Entrecasteaux; nous enfoncer derrière les îles Saint-Pierre et Saint-François; visiter la portion du continent masquée par elles, où l'on supposoit

l'existence d'un détroit qui, de ce point, alloit communiquer avec le fond du golfe de Carpentarie, et qui, par conséquent, auroit coupé la Nouvelle-Hollande en deux grandes îles presque égales. Cette première partie de nos travaux étant terminée, nous devions reconnoître le cap Leuwin, et la portion de côte inconnue au nord de ce point; déterminant ensuite les principales positions de la terre de Leuwin, de celles d'Edels, d'Endracht, qui n'avoient été que vaguement reconnues par les navigateurs les plus anciens, et dont la géographie devoit par conséquent se ressentir de toute l'imperfection des méthodes et des instrumens de leur siècle, nous devions remonter la rivière des Cygnes aussi loin qu'elle seroit praticable; lever la carte particulière de l'île Rottnest et de la partie de côte qui l'avoisine; visiter les redoutables Abrolhos, si fatals à Pelsar; compléter la reconnaissance de la baie des Chiens-Marins; fixer diverses positions à la terre de Witt et le long du reste de la côte nord-ouest, particulièrement l'entrée de la rivière Guillaume, les îles du Romarin, etc., et terminer enfin cette longue et première campagne au cap nord-ouest de la Nouvelle-Hollande. De ce dernier point, faisant voile pour les Moluques,

nous allions hiverner à Timor ou à Amboine.

De l'une ou l'autre de ces deux îles, en passant au nord de Céram, il nous étoit ordonné d'aller attaquer la côte sud-ouest de la Nouvelle-Guinée, de la reconnoître jusqu'au point où s'étoit arrêté Cook, et derrière lequel on supposoit un détroit, coupant également la Nouvelle-Guinée en plusieurs îles; redescendant ensuite vers le détroit de l'Endeavour, nous devions atterrir à la pointe orientale du golfe de Carpentarie, nous y enfoncer, en reconnoître les principaux lieux, fixer la position de plusieurs îles qui se trouvent indiquées sur les vieilles cartes, visiter l'embouchure de cette foule de prétendues rivières qui surchargent les anciens plans de ce golfe, dans lequel nul voyageur n'avoit pénétré depuis si long-temps; prolongeant ensuite la terre d'Arnheim, nous allions terminer cette seconde campagne à ce même cap du nord-ouest où la première auroit été finie; traversant alors l'océan indien, déterminant la longitude extrêmement incertaine encore des îles Trials, nous avions l'ordre de venir relâcher une seconde fois à l'Île-de-France; de là, dans notre traversée de retour en Europe, calculé pour le printemps de 1803, la reconnaissance d'une portion de la côte orien-

tales d'Afrique, sur laquelle il restait encore quelque incertitude aux géographes, eût terminé utilement la suite de nos longs travaux.

Tel fut le plan général tracé par le gouvernement à notre commandant, plan dont l'exécution littérale auroit rendu ce voyage l'un des plus rapides et l'un des plus fructueux qui eussent été faits jusqu'à ce jour. J'exposerai successivement, dans l'ordre des époques où elles eurent lieu, les modifications qu'il éprouva; on peut cependant juger déjà, par l'exposé succinct que je viens de faire ici, combien, sous le rapport du perfectionnement de la navigation et de la géographie, cette expédition étoit importante : plusieurs mille lieues marines de côtes inconnues ou très-mal connues devoient être explorées en détail; jamais aucun navigateur, Vancouver seul excepté, n'avoit eu de mission plus difficile. En effet, ce ne sont pas les navigations au milieu des mers, quelque longues qu'elles puissent être, qui traînent à leur suite les revers ou les naufrages; ce sont celles qui, bornées à des rivages inconnus, à des côtes sauvages, présentent à chaque instant de nouvelles difficultés à vaincre, de nouveaux dangers à courir. Ces difficultés et ces dangers, triste apanage de toutes les expéditions destinées

à faire de la géographie de détail, recevoient un caractère plus imminent encore de la nature des rivages que nous devions explorer : nul pays, en effet, ne s'est montré jusqu'à ce jour plus difficile à reconnoître que la Nouvelle-Hollande, et toutes les grandes navigations qui y ont été faites ont été marquées par des revers ou par des tentatives impuissantes : ainsi Pelsar, à la côte de l'ouest, fut une des premières victimes de ces rivages; Vlaming a parlé des débris de navires qui couvroient l'île Rottnest, lorsqu'en 1697 il aborda sur cette île, et nous y en avons trouvé nous-mêmes de beaucoup plus récents; l'audace du capitaine Dampier et sa longue expérience vinrent échouer contre la côte nord-ouest de ce continent, illustrée déjà par le naufrage de Vianen; à l'est, Bougainville, assailli de dangers, fut contraint de s'éloigner précipitamment; Cook ne leur échappa que par une espèce de prodige, le rocher qui venoit d'enfoncer son navire s'y étant incrusté, et l'ayant seul empêché de couler à fond; au sud-ouest, Vancouver et d'Entrecasteaux ne furent pas plus heureux dans le dessein qu'ils avoient l'un et l'autre d'en terminer la géographie, et l'amiral françois faillit y perdre ses deux vaisseaux. A peine, vers le sud, quelques années se sont écou-

lées depuis la découverte du détroit de Bass, et déjà la plupart des îles de ce détroit sont jonchées des débris des navires qui s'y sont perdus : tout récemment, et pour ainsi dire sous nos yeux, le navire françois *l'Entreprise* est venu se briser sur les îles dangereuses qui bornent son ouverture orientale..... L'histoire de notre navigation et de nos propres dangers fera mieux ressortir encore toute l'étendue de ces difficultés, et la perte des deux vaisseaux du capitaine Flinders, envoyé par le gouvernement anglois pour rivaliser avec nous, n'en fournira que trop une nouvelle et déplorable preuve. Malgré tant de circonstances défavorables, la partie géographique de nos travaux n'en est pas moins du plus grand intérêt; et sans doute il me sera facile de prouver, par les détails de nos opérations, combien elles sont honorables pour la marine françoise.

Deux bâtimens dans le port du Havre avoient été préparés pour cette expédition : *le Géographe*, belle corvette de 30 canons, tirant de 15 à 16 pieds d'eau, d'une marche très-avantageuse, mais trop fine peut-être pour supporter un ou plusieurs échouages sans danger; *le Naturaliste*, grosse et forte gabarre, d'un tirant d'eau peu différent de

celui du *Géographe*, d'une marche inférieure, d'une construction solide, et bien préférable sous ce rapport à la corvette.

Rien n'avoit été négligé pour que les approvisionnemens fussent abondans et de bonne qualité; les magasins de la marine du Havre avoient été mis à la disposition de notre commandant; des sommes considérables lui avoient été allouées pour l'achat des rafraîchissemens, tels que vins de caisse, liqueurs, sirops, confitures de diverses espèces, pâtes d'Italie, tablettes de bouillon, limonade sèche, extrait de bière, etc. Des filtres de l'invention de Smith, des fourneaux aspirans; des moulins à bras, des appareils distillatoires, avoient été mis à bord de chacun des deux vaisseaux; des instructions sanitaires d'un grand intérêt avoient été rédigées par M. Kéraudren, premier médecin de la marine. Les artistes les plus distingués de la capitale avoient exécuté nos nombreux instrumens d'astronomie, de physique, de météorologie, de géographie; le nécessaire des chimistes, celui des peintres et des dessinateurs, étoient précieusement composés; une bibliothèque nombreuse, formée des meilleurs ouvrages de marine, d'astronomie, de géographie, de physique, d'histoire naturelle et de voyages, avoit

été préparée pour chaque navire; toutes les instructions relatives aux recherches scientifiques avoient été rédigées par une commission de l'Institut, composée de MM. Fleurieu, Lacépède, Laplace, Bougainville, Cuvier, Jussieu, Lelièvre, Camus et Langlès; c'est assez dire combien elles étoient précieuses et complètes; M. Degérando, membre de la même Société savante, avoit préparé pour nous un travail intéressant sur la méthode à suivre dans l'observation des peuples sauvages; une médaille nationale avoit été frappée pour consacrer cette grande entreprise; les passe-ports les plus flatteurs nous avoient été fournis par tous les gouvernemens de l'Europe; des crédits illimités nous étoient ouverts sur les principales colonies de l'Afrique et de l'Asie; en un mot, le gouvernement avoit ordonné que rien ne fût omis de tout ce qui pouvoit assurer la conservation des hommes, favoriser leurs travaux, et garantir partout leur indépendance. Enfin, les promesses les plus avantageuses, consignées dans les instructions du gouvernement, sembloient devoir assurer au dévouement, au travail, ces récompenses honorables, ces distinctions flatteuses, qui toujours ont été le prix de semblables voyages, et qui seules aussi peuvent

dédommager l'homme honnête des privations et des misères auxquelles ils exposent.

Aux rivages lointains que nous allions visiter, appartenient des peuples intéressans à connaître; le gouvernement voulut que, députés de l'Europe vers ces hommes ignorés, nous parussions au milieu d'eux comme des amis et des bienfaiteurs. Par ses ordres, les animaux des races les plus utiles étoient embarqués sur nos vaisseaux; une foule d'arbres intéressans se pressaient pour eux à bord de nos navires; nous leur portions les graines les plus convenables à la température de leurs climats, les instrumens les plus nécessaires à l'homme; des vêtemens, des ornemens de toutes espèces leur étoient destinés; il n'étoit pas jusqu'aux inventions les plus singulières de l'optique, de la physique et de la chimie, qui n'eussent été mises à contribution pour leur avantage, ou seulement pour leur plaisir....

Tous ces nombreux détails étant ainsi réglés, et l'armement des deux vaisseaux étant fini, les naturalistes reçurent ordre, dans les premiers jours de septembre 1800, de se rendre au Havre; j'étois du nombre; une cinquième place de zoologiste venoit de m'être accordée à la recommandation de plusieurs savans illustres.

Les officiers de cette expédition avoient été choisis dans les ports avec grand soin; les aspirans de la marine avoient subi des examens difficiles pour être admis, et tous étoient dignes de cette distinction, aussi flatteuse qu'ambitionnée. Ce n'étoit pas seulement parmi les officiers que cette précieuse composition se faisoit observer; les grades les plus obscurs de nos équipages avoient été recherchés avec ardeur, et plusieurs se trouvoient occupés par des jeunes gens des familles les plus honnêtes de la Normandie, entraînés tous par le désir plus impérieux dans le jeune âge, d'apprendre, de connoître, et surtout de partager ces navigations lointaines, qui portent toujours avec elles quelque chose de grand et d'extraordinaire qui commande le respect, qui le mérite, et qui l'obtient. Parmi ces jeunes gens intéressans, se trouvoit mon digne collaborateur, mon estimable ami M. Lesueur, ce cher compagnon de mes dangers, de mes sacrifices et de mon dévouement.

CHAPITRE II.

TRAVERSÉE DU HAVRE AUX ILES CANARIES : SÉJOUR

A TÉNÉRIFEE.

Du 19 octobre au 13 novembre 1800.

LE 19 octobre au matin, les vents et la marée nous étant favorables, l'ordre de départ fut donné pour les deux vaisseaux; la frégate américaine *la Portsmouth* sortoit avec nous. A neuf heures nous passions devant la tour de François I^{er}; une multitude nombreuse en occupoit le sommet: un peuple immense, accouru de tous les environs, couvroit le rivage; du geste et de la voix, chacun des spectateurs nous adressoit ses derniers adieux et ses vœux; tous, à l'envi, sembloient nous dire: « Ah! puissiez-vous, moins » malheureux que Marion, Surville, Saint-Al » louarn, La Pérouse et d'Entrecasteaux, être » rendus un jour à votre patrie, à la reconnois » sance de vos concitoyens! »

A dix heures nous étions hors des jetées; nous embarquâmes nos poudres, et forçant de

voiles vers la frégate anglaise *la Prosélite*, qui croisoit devant le port, nous donnâmes communication de nos sauf-conduits à l'officier qui la commandoit, et poursuivîmes notre route. •

Le 25, la diminution des brumes que nous avions continuellement éprouvées dans la Manche, et l'ascension du thermomètre, nous indiquoient assez que nous marchions vers des latitudes moins élevées; la température s'étoit progressivement élevée de 8 à 12°: nous étions alors dans le golfe de Gascogne, presque sous le parallèle de Bordeaux.

Le 27 à midi, nous nous estimions par la latitude du cap Finistère, qui forme, comme on sait, la pointe la plus occidentale de l'Espagne et de l'Europe continentale.

Bientôt nous nous trouvâmes par le travers de cette Lusitanie, dont l'élégant et sensible auteur de *Télémaque* sut consacrer, avec tant d'éloquence et de charme, le bonheur et la fécondité. Le ciel étoit plus pur, les flots plus calmes, la température plus douce, plus salubre; en un mot, tout sembloit se réunir pour nous rappeler les rians tableaux de *Fénelon*.

Le 30, nous dépassâmes la hauteur du détroit de Gibraltar. Tout le reste du jour et le lende-

main, nous continuâmes à prolonger les côtes d'Afrique, à la distance de cinquante lieues environ.

Enfin, le 1^{er} novembre, à six heures du soir, nous eûmes la vue si désirée du pic de Teïde, le mont *Nivaria* des anciens. Au milieu des îles de Palma, de Ferro, de Gomère, à l'ouest; de celles de Canarie, de Fortaventure et de Lancerote, à l'est, s'élève cette pointe si fameuse, connue sous le nom de *pic de Ténériffe*. Sa large base étoit alors voilée par les nuages; tandis que sa cime, éclairée par les derniers rayons du soleil, se dessinoit majestueusement au-dessus d'eux. Cette montagne sans doute n'est pas la plus haute du globe, comme l'ont répété souvent des voyageurs trop enthousiastes ou trop ignorans; elle n'a pas, en effet, plus de 2000 toises au-dessus du niveau de la mer, et par conséquent elle le cède, en Europe, au Mont-Blanc, à plusieurs montagnes de la Suède, de la Norvège, et en Amérique, à dix ou douze pitons des Andes, dont quelques-uns, tels que l'Antisana, le Chimborazo, la surpassent de plus d'un tiers en hauteur; mais, il faut l'avouer, l'isolement de ce pic au milieu des mers, la présence des îles fameuses qu'il annonce au loin, les souvenirs qu'il

rappelle, les grandes catastrophes qu'il proclame, et dont il est lui-même un prodigieux effet, tout concourt à lui donner une importance que ne sauroient avoir les autres montagnes du globe.

Tandis que tous les regards étoient fixés sur ce mont gigantesque, nous nous en approchions à chaque instant davantage : bientôt nous pûmes reconnoître Lancerote, Fortaventure et la Grande-Canarie, qui se dessinoit à l'horizon comme un cône immense fortement aplati vers son sommet. Poussés par un vent favorable, nous espérions pouvoir, dans la soirée même, arriver au mouillage ; mais cet espoir ayant été trompé, nous nous décidâmes, pour la nuit, à courir quelques bordées. Le lendemain, à la pointe du jour, nous ralliâmes la terre, que nous atteignîmes bientôt.

Qu'on se figure une côte escarpée, noirâtre, profondément sillonnée par les torrens, sans aucune trace de végétation que quelques tiges rabougries de *Cacalia*, de *Cactus* et d'*Euphorbe* : au-delà de ces côtes inhospitalières, qu'on imagine plusieurs gradins de hautes montagnes, également dépouillées de verdure, hérissées partout de pitons aigus, de crêtes arides, de roches bouleversées ; et encore au-delà de toutes ces montagnes, le pic de Teïde, s'élevant comme un

énorme géant au-dessus d'elles, et l'on aura, je pense, une assez juste idée de la vue de Ténériffe par la pointe d'Anaga, où nous vîmes atterrir; de là jusqu'à Santa-Cruz, où nous mouillâmes, le même aspect sauvage se reproduit; partout des laves; des scories, des monts escarpés et stériles : quelques misérables habitations assises au pied de ces mornes volcaniques, ne servant qu'à faire ressortir plus fortement encore le triste aspect de cette partie de l'île..... Il y a loin de là sans doute, à ces tableaux gracieux des îles Fortunées, tour à tour dessinées avec tant d'élégance par Horace, Viana, Caïrasco, l'immortel auteur de la Jérusalem délivrée, et celui du poème *dell' Oceano*; mais ces douces illusions, ces riantes images avoient besoin, pour se soutenir contre la réalité, du voile du mystère, de l'intérêt des siècles et des distances : les Canaries, dépouillées aujourd'hui de ces titres brillans de leur gloire antique, n'ont plus guère d'autre intérêt réel que celui de leurs vins, de leur position avantageuse, des révolutions physiques et politiques dont elles furent le théâtre.

En prolongeant, à très-petite distance, la côte d'Anaga, nous ne tardâmes pas à découvrir le mouillage et la ville de Santa-Cruz. A dix heures

du matin, nous laissâmes tomber l'ancre par 22 brasses, fond de sable volcanique, vaseux et noir.

Il me reste encore une carrière trop longue et trop importante à parcourir pour que je doive long-temps m'arrêter sur les Canaries; leur position au milieu de la mer Atlantique les a soumises aux observations d'une foule de voyageurs modernes, également recommandables par leurs talens et par leur véracité; il existe d'ailleurs sur cet archipel un ouvrage espagnol en trois volumes in-8°, par Joseph de Viera y Clavijo, qui semble avoir épuisé tout ce qu'on peut dire d'intéressant sur l'histoire ancienne et moderne de ces îles; sur leurs révolutions physiques et politiques, leur population, leurs productions diverses, leur température, etc. L'histoire de la conquête des Canaries occupe avec raison une grande partie de l'ouvrage de Clavijo. Quel tableau plus intéressant et plus touchant en effet que celui des malheureux Gouanches, armés de pieux et de massues de bois, combattant pendant près d'un siècle contre les Français, les Portugais et les Espagnols; opposant le courage et la constance au nombre de leurs ennemis, à la supériorité de leurs armes, à la force de leur ca-

valerie; faisant acheter la possession de leurs misérables îles par plus de combats et plus de sang que n'en coûta depuis la possession d'un nouveau monde!

D'après toutes ces considérations, je me bornerai donc à présenter un très-petit nombre de détails, qui me paroissent avoir échappé jusqu'à ce jour aux écrivains nombreux que nous comptons sur cet archipel.

Les maladies les plus communes, celles que l'on peut y regarder comme endémiques, sont les affections gastriques opiniâtres, souvent compliquées d'adynamie, les diarrhées putrides et chroniques, les fièvres adynamiques, les cachexies scorbutiques, les éruptions cutanées de diverses espèces; la gale, dont la plupart des individus sont horriblement frappés; une affection beaucoup plus dangereuse, et fort analogue, dit-on, à l'éléphantiasis. Toutes ces maladies, qui attaquent plus particulièrement la basse classe de la population, paroissent avoir une source commune dans la mauvaise nourriture que prennent les habitans. Elle se compose, en effet, du *goffio*, espèce de pâte qui remplace le pain, et dont l'usage vient, dit-on, des anciens Gouanches. Elle se prépare avec de la farine

d'orge et de blé torréfiés, puis détrempée avec de l'eau, du lait et du miel. Le reste de cette nourriture consiste presque entièrement dans le poisson salé, ou séché au soleil, qu'on va pêcher à la côte de Barbarie, qu'on dépose ensuite dans de vastes magasins, où le défaut de soin et la chaleur ne tardent pas à développer une décomposition plus ou moins rapide. L'odeur infecte qui s'exhale de ces grands amas de poissons en fermentation, est insupportable pour les étrangers, et les poursuit désagréablement, en quelque endroit de la ville qu'ils puissent aller. Le bas prix de cette salaison en rend la consommation prodigieuse aux Canaries; mais cet avantage est tristement compensé par les maladies dont je viens de parler, et qui toutes semblent résulter en grande partie de la nature saline, acrimonieuse et putride de cet aliment.

C'est à la même raison peut-être qu'il faut attribuer cette physionomie cachectique, ce teint huileux et pour ainsi dire livide, que la plupart des voyageurs ont remarqués dans le peuple de Santa-Cruz. La qualité des eaux dont on fait usage pourroit cependant aussi ne pas être étrangère aux diverses affections dont je viens de parler. En effet, la rareté des sources,

qui tarissent, pour la plupart, durant la saison chaude, oblige les habitans à recueillir l'eau des pluies dans de vastes citernes, où, par un séjour de plusieurs mois, elle ne sauroit manquer de s'altérer assez pour porter ensuite des principes plus ou moins délétères dans l'économie animale.

Les maladies syphilitiques sont excessivement communes à Ténériffe; il faut en accuser à la fois la chaleur du climat, l'indolence des habitans, leur excessive malpropreté, le grand nombre des soldats, l'affluence des matelots qui y abordent de toutes les parties du monde, le défaut absolu de toute espèce de police, le peu d'instruction de la plupart des officiers de santé du pays, et, par-dessus tout encore, la multiplicité révoltante des filles publiques, qui, dans les rues, sur les quais, et jusque dans les temples saints, poursuivent les étrangers pour leur offrir à vil prix de perfides plaisirs, source funeste de longs et cruels remords. Les maladies de ce genre sont ici, en effet, d'autant plus dangereuses qu'elles se trouvent souvent compliquées de gales rongeantes invétérées.

Parce que les anciens, qui n'avoient aucune idée bien exacte sur les Canaries, en ont fait le séjour de leurs bienheureux, il se trouve quel-

ques hommes enthousiastes qui se croient obligés de reproduire toutes les descriptions idéales de la poésie et de la mythologie anciennes à leur égard. C'est ainsi, par exemple, que tout récemment encore on vient de célébrer la fertilité de ces îles d'une manière qui répugne à la fois au raisonnement et à l'expérience.

En effet, l'un des premiers élémens de la fertilité, c'est l'eau : or, la disette en est si générale dans toutes les Canaries, qu'aucune d'elles ne possède de rivière proprement dite ; les sources, durant l'été, sont communément à sec. Cette rareté des eaux, à son tour, se rattache si particulièrement à la nature physique du sol, à sa disposition générale, qu'on peut la regarder comme au-dessus de tous les moyens des individus et du gouvernement. Le peu d'étendue de ces îles, la figure étroite et allongée de la plupart d'entre elles, la hauteur énorme des montagnes qui les couvrent sur tous les points, la profondeur des vallées, leur pente rapide vers la mer, et surtout leur peu de longueur, tout concourt à s'opposer à la formation de rivières ou même de ruisseaux tant soit peu considérables. En même temps la nature du sol, presque partout basaltique, s'op-

posant à la filtration des eaux dans son sein, celles qui tombent à sa surface s'évaporent bientôt par l'action d'une haute température.

Ces obstacles physiques à la fertilité générale des Canaries sont tellement évidens, et leur action est si puissante, que l'on pourroit se passer de preuves plus directes, pour repousser toutes les exagérations de l'esprit de système et d'enthousiasme à ce sujet; mais ces preuves directes nous les avons ici, pour justifier les conséquences du raisonnement et de l'analogie. Il résulte en effet d'un mémoire sur les productions et le commerce des Canaries, mémoire qui me fut remis par l'un des négocians les plus éclairés de cet archipel; il en résulte, dis-je,

1° Que Ténériffe, la plus considérable de ces îles, Palme et Ferro, ne produisent pas, à beaucoup près, assez de subsistance pour leur faible et misérable population;

2° Que Canarie et Gomère peuvent tout juste suffire à leurs propres besoins;

3° Que Lancerote et Fortaventure sont les greniers des Canaries, mais que *leur sol ingrat et sablonneux* (ce sont les propres expressions du manuscrit) a besoin, pour produire ses récoltes, de pluies abondantes; que toutes les fois

qu'elles viennent à manquer, ou qu'elles sont moins fréquentes que dans les années ordinaires, la disette et la famine règnent dans tout l'archipel ;

4° Que, dans le cas même des plus belles récoltes, les Canaries ne peuvent jamais fournir de grains à l'exportation ; que presque tous les ans au contraire elles sont forcées d'en tirer de grandes cargaisons d'Espagne, d'Amérique, ou même du nord de l'Allemagne, pour l'achat desquelles une forte partie des vins de l'archipel se trouve employée.

Les Canaries, dans leur état actuel, bien loin de rapporter quelque chose à leur métropole, lui coûtent beaucoup pour l'entretien de leurs fortifications et de leurs garnisons ; mais entre les mains de l'Angleterre, ces colonies deviendroient bientôt d'un grand intérêt : indépendamment de l'avantage de leur position, la Grande-Bretagne en retireroit celui de s'affranchir en partie du tribut onéreux qu'elle paie annuellement à la France, à l'Espagne, au Portugal, pour les vins et pour les eaux-de-vie qu'elle tire de ces trois puissances. Ce fut sans doute la principale raison pour laquelle le gouvernement anglais tenta, durant la dernière guerre, la con-

quête des Canaries. Une flotte nombreuse, sous les ordres de l'amiral Nelson, parut tout-à-coup, en 1796, devant Ténériffe, la principale de ces îles; mais cette attaque eut un résultat bien différent de celui qu'en 1657 l'amiral Blacke avoit obtenu sur le même point : Nelson y perdit un bras; une partie de ses troupes et de ses embarcations furent prises par les Espagnols ou coulées à fond par l'artillerie des forts; vainement, à la faveur des ténèbres, il parvint à débarquer sur le rivage, et même à gagner la place d'armes; assailli de toutes parts par les troupes et les milices espagnoles, il fut contraint à capituler et à souscrire l'engagement de s'éloigner de l'archipel. Les Canariens montrent encore avec orgueil, suspendus à la voûte de leur principale église, les drapeaux qu'ils conquièrent en cette occasion sur les Anglais, ainsi que la chaloupe du vaisseau de Nelson, à bord de laquelle il eut le bras emporté. A cette défense honorable, on vit se distinguer les équipages de plusieurs bâtimens français, qui s'empressèrent, lors de l'apparition des Anglais, de prendre les armes, et qui ne contribuèrent pas peu, par leur exemple, à développer le courage des milices et des troupes du pays. C'est ici le lieu de se rappeler que,

presque à la même époque, les batteries et les postes avancés de Porto-Ricco furent défendus par les Français avec une telle intrépidité, que les Anglais, réduits à se rembarquer précipitamment, abandonnèrent une partie de leur artillerie de siège.

Depuis cette attaque de Nelson contre les Canaries, les garnisons de ces îles ont été considérablement renforcées; on y comptoit, lors de notre passage, 4,500 hommes de troupes régulières, très-belles et très-bien entretenues; la plus grande partie de ces troupes se trouvoit à Ténériffe, qui peut fournir, en outre, jusqu'à 8,000 hommes de milices. Indépendamment de cette augmentation de troupes, l'attaque de Santa-Cruz seroit aujourd'hui bien plus difficile, à cause d'un nouveau fort que le dernier gouverneur a fait élever sur une montagne escarpée, et dont les batteries plongent dans la rade en croisant le feu de la tour carrée qui défend le môle.

La nature de notre mission, la bonne intelligence des deux gouvernemens, les derniers succès de la France, la paix récente avec l'Amérique, tout concourut à nous faire éprouver, de la part des Espagnols, l'accueil le plus obligeant

et le plus flatteur. Nos braves alliés se complaisoient surtout à nous interroger sur la dernière campagne d'Italie, sur le passage des Alpes, sur la bataille de Marengo, et sur cette suite rapide de prodiges dont nous leur portions la première annonce. Tous, à l'envi, sembloient vouloir nous témoigner leur respect et leur admiration pour la France. Ah! s'il est permis quelquefois à l'homme d'honneur de s'enorgueillir de sa nation, ce doit être, sans doute, dans ces circonstances pleines de charmes, où, loin de ses concitoyens, il voit, au milieu des étrangers qu'il visite, se rattacher au nom de sa patrie toutes les idées de puissance, de grandeur et de gloire!

Parmi les personnes que j'eus occasion de connoître à Ténériffe, et du bon accueil desquelles j'eus plus particulièrement à me louer, je dois citer M. le duc de Béthancour, colonel du régiment d'Ultonia, descendant de ce fameux Jean de Béthancour, seigneur normand, qui fut à la fois le conquérant et le législateur des Canaries. L'un des plus grands hommes de ce xv^e siècle si fécond en prodiges, Jean de Béthancour eut tout l'héroïsme, tout l'enthousiasme chevaleresque de son temps, sans en avoir l'igno-

rance, le fanatisme et la férocité. Sa mémoire, éternellement chère aux Canariens, sera pour ses derniers neveux un titre inaliénable à la considération la plus flatteuse, et celui dont je parle en avoit de plus réels encore.

M. le marquis de Nava possède un très-beau jardin botanique à l'Orotava; ce seigneur consacre une partie de ses grands revenus à naturaliser dans les îles de l'archipel tous les végétaux qui peuvent contribuer à développer leur commerce, enrichir leur sol, embellir leurs vallées, et revêtir leurs montagnes nues et stériles : il faut le présenter à l'estime de tous les gens de bien, comme l'un des bienfaiteurs de sa patrie.

A la Laguna, M. Savignon, médecin du gouvernement, se distingue par un caractère honorable et des connoissances étendues dans sa profession.

M. Cologant, de cette famille respectable dans laquelle la bienveillance pour les voyageurs français semble être héréditaire, et dont le juste éloge se reproduit dans toutes nos relations nationales modernes, M. Cologant, dis-je, se fit un plaisir de nous communiquer des renseignemens pleins d'intérêt sur la dernière éruption du volcan de Cahorra; le dessin colorié qu'il en avoit

fait lui-même avec beaucoup de soin, fut mis à la disposition de tous ceux d'entre nous qui voulurent le copier. En le retrouvant, à mon retour en Europe, dans l'ouvrage de M. Bory, j'ai regretté de ne pas y lire le nom de son véritable auteur, parce que des omissions de ce genre, quelque involontaires qu'elles puissent être, suffisent pour altérer, ou même pour détruire cette confiance libérale des étrangers à l'égard des voyageurs européens, confiance dont j'ai reçu moi-même tant de preuves généreuses aux diverses époques de notre voyage.

Pendant notre séjour à Ténériffe, le baromètre se soutint constamment de 28^p 3^l à 29^p 4^l; le thermomètre à bord du navire, à l'ombre et à midi, varia de 17 à 20^d, et me donna, pour terme moyen à cette heure, 18, 5°, résultats conformes à ceux précédemment obtenus par Lamanon et par M. Labillardière, aux mêmes lieux et dans les mêmes circonstances.

De toutes les hypothèses auxquelles les traditions des anciens sur les Canaries ont donné lieu, la plus singulière, sans doute, et la plus généralement admise, c'est celle de l'existence d'un grand continent dont elles auroient fait partie, et qui, sous le nom d'*Atlantide*, auroit

occupé la grande mer qui sépare l'Afrique d'avec le Nouveau-Monde. Cette opinion n'a pas manqué d'être soutenue par quelques voyageurs, séduits eux-mêmes par l'autorité de Platon ou par les sophismes de plusieurs écrivains modernes. Des volumes de compilations et de citations ont été faits sur cet objet, et cependant les véritables pièces du procès sont encore à produire. On s'est perdu dans les dissertations, dans les hypothèses, au lieu de comparer la constitution physique actuelle des pays dont il s'agissoit de fixer les rapports anciens. C'est sous ce dernier point de vue que l'un de nos compagnons de voyage, M. Bailly, a cru devoir observer les Canaries, et discuter l'importante question de l'existence de l'Atlantide. Je vais présenter ici les observations intéressantes de ce minéralogiste éclairé.

« Plusieurs écrivains célèbres, dit M. Bailly, se
» sont occupés, sur le témoignage de Platon, de
» l'existence de l'Atlantide; la plupart de ceux
» qui l'admettent se sont accordés à voir dans les
» îles Canaries, désignées par les anciens sous le
» nom d'*îles Fortunées*, des débris de cette terre,
» qui, selon plusieurs, n'auroit pas occupé moins
» d'espace que celui compris entre l'Afrique et
» l'Amérique, et peut-être même auroit fait partie

» de ces deux continens, en les réunissant. La
» chaîne de montagnes désignée sous le nom de
» Mont-Atlas, et qui parcourt la partie nord de
» l'Afrique, servoit merveilleusement à appuyer
» leurs systèmes à cet égard; car ils ne voyoient,
» dans les îles qui nous occupent, que le pro-
» longement de cette chaîne, qui, par un léger
» détour, venoit se raccorder avec les Açores; il
» ne leur en coûtoit pas davantage pour rattacher
» les îles du Cap-Verd avec les montagnes de l'in-
» térieur de l'Afrique. La même autorité qui fai-
» soit confondre ainsi les Canaries, les Açores
» et les îles du Cap-Verd, auroit bien pu justifier
» aussi la réunion au continent perdu de toutes
» les autres îles Atlantiques, telles que Tristan-
» d'Acunha, l'Ascension, Saint-Matthieu, la Tri-
» nité, Sainte-Hélène, Noronha, etc.; car ce ne
» seroit certainement pas être trop hardi, que
» d'étendre jusqu'à ces dernières îles les limites
» d'une terre *plus vaste*, suivant le grand-prêtre
» de Saïs, *que l'Asie et la Libye ensemble*.

» Pour établir des réunions aussi singulières
» et aussi importantes, on s'est borné cependant,
» jusqu'à ce jour, à quelques traditions vagues
» des anciens; on s'est arrêté surtout à l'in-
» spection des cartes; on a négligé de com-

» parer la constitution physique des prétendus
» débris de l'Atlantide et des continents aux-
» quels on a voulu la réunir ou l'assimiler. C'est
» ce rapprochement que je me propose d'indi-
» quer ici.

» Tous les voyageurs s'accordent à nous dire
» que les chaînes de montagnes qui parcourent
» l'Afrique et l'Amérique sont essentiellement
» primitives; que les terrains situés entre elles
» sont d'origine secondaire ou tertiaire, et que
» les endroits reconnus pour appartenir au do-
» maine des feux souterrains sont en très-petit
» nombre comparativement au reste de ces terres.

» Il n'en est pas de même des îles répandues
» dans l'océan Atlantique; toutes sont exclusi-
» vement volcaniques, soit qu'elles se présen-
» tent isolées, comme l'Ascension, Sainte-Hélène,
» la Trinité, Madère, etc., ou qu'elles soient
» réunies en groupes, comme les Açores, les
» Canaries, les îles du Cap-Verd, Tristan-d'A-
» cunha et celles qui l'entourent, etc. Ces îles
» paroissent sortir du sein d'une mer profonde;
» leurs flancs sont écores et presque perpendi-
» culaires; les canaux qui les séparent sont d'une
» profondeur incommensurable; les bancs et
» les hauts-fonds, si communs dans les autres

» archipels, sont absolument étrangers à ceux-ci.
» Si quelquefois il se rencontre quelque rocher
» isolé, ou bien il paroît tenir à quelque île
» voisine, ou bien il en est entièrement dis-
» tinct : dans l'un et l'autre cas, on peut faire
» à son égard les mêmes observations que vien-
» nent de nous fournir les autres îles Atlanti-
» ques plus grandes. Dans aucune d'elles on
» ne rencontre de vrais granits, de véritables
» porphyres, de schistes primitifs; et les sub-
» stances calcaires que quelques-unes ont of-
» fertes ne sont que des dépôts coquilliers ou
» madréporiques.

» Du simple aperçu que je viens de présen-
» ter, il résulte évidemment, ce me semble,
» qu'une différence aussi absolue, aussi géné-
» rale, entre la constitution actuelle des îles
» Atlantiques et celle des continents voisins,
» doit exclure toute idée d'origine commune
» ou même d'antique réunion. De ces mêmes
» faits on peut conclure aussi que l'hypothèse
» dans laquelle on s'obstine à considérer les îles
» Atlantiques comme les débris d'un ancien con-
» tinent, n'est pas soutenable; car, toutes ces îles
» étant exclusivement volcaniques, il faudroit,
» ou supposer que l'Atlantide étoit un conti-

» nent entièrement volcanique, ou bien que les
» seules parties volcaniques de ce continent ont
» été respectées par la catastrophe qui l'englou-
» tit : or, l'une ou l'autre supposition est égale-
» ment dénuée de vraisemblance. »

CHAPITRE III.

TRAVERSÉE DES CANARIES A L'ILE-DE-FRANCE.

Du 13 novembre 1800 au 15 mars 1801.

Le 13 novembre au soir, après avoir embarqué les provisions que nous étions venus chercher aux Canaries, nous appareillâmes pour continuer notre route. A quatre heures, nous passâmes devant la petite ville de Candelaria, fameuse par les miracles de la vierge de ce nom. Toute cette partie de l'île de Ténériffe présente un aspect aussi sauvage, aussi profondément stérile que la côte d'Anaga. Dans la soirée, nous découvrîmes les îles de Gomère et de Palma, que nous laissâmes à l'ouest, et que nous dépassâmes dans la nuit.

Le 15, nous étions déjà sous le tropique du Cancer; le 18, nous nous estimions par le parallèle des îles du Cap-Vert : de ce dernier point jusqu'à la hauteur de la Gambie les vents nous furent assez favorables, et nous fîmes bonne route; mais à cette époque nous éprouvâmes des calmes opiniâtres, qui ne nous permirent pas

de couper l'équateur avant le 12 décembre, et par $23^{\circ} 37'$ de longitude occidentale, malgré les tentatives de notre commandant pour passer la ligne par 10 ou 12° : toutes ses manœuvres à cet égard se trouvèrent constamment déjouées par les calmes, les courans et les vents. Il est digne de remarque sans doute que l'amiral d'Entrecasteaux, ayant voulu, neuf ans auparavant, suivre une route semblable pour couper l'équateur par 16 ou 18° , éprouva les mêmes obstacles, et fut entraîné comme nous par les courans et les orages, jusque sous le 26° degré de longitude occidentale.

Le 30 décembre, nous passâmes pour la première fois sous le tropique du Capricorne. Du 23 au 24 janvier 1801, nous coupâmes le méridien de Paris par 36° environ de latitude australe.

Le 3 février, nous doublâmes le cap de Bonne-Espérance à la distance de huit ou dix lieues. Nous distinguâmes assez bien la montagne de la Table, malgré les brumes dont elle se trouvoit alors enveloppée de toutes parts.

Du 3 au 4 mars, nous fûmes assaillis par une bourrasque, qui ne dura guère plus de 24 heures, mais qui fut d'une violence telle, que le baromètre dans cet intervalle s'abaisa de 10, 8

lignes. *Le Naturaliste* éprouva quelques avaries dans sa voilure. Nous nous trouvions alors dans l'est du canal de Mosambique et de Madagascar, parage fameux à cause de la fréquence de ses orages et de leur violence. Le 10 mars, nous passâmes de nouveau le tropique du Capricorne.

Enfin, le 12 au soir, nous eûmes la vue des montagnes de l'Ile-de-France, après une navigation de cent quarante-cinq jours, à compter du départ d'Europe; ce qui fait une des plus longues traversées qu'on puisse avoir pour un voyage de ce genre. L'obstination de notre chef à ranger de trop près la côte d'Afrique fut la principale cause de ce retard, et comme il eut sur toute la suite de nos opérations la plus funeste influence, je crois devoir m'arrêter un instant sur cet objet.

Deux routes se présentent naturellement au navigateur qui, partant d'Europe, se propose d'aller doubler le cap de Bonne-Espérance : l'une, qu'on pourroit appeler *de cabotage*, consiste à ranger de près la côte d'Afrique, afin de couper l'équateur le plus à l'est possible. Par la seconde route, au contraire, après avoir atteint la latitude des îles du Cap-Vert, on laisse porter dans l'ouest, en se rapprochant de la côte orientale de l'Amérique, de manière à ne couper la ligne que



par les 23 ou même 25° de longitude à l'ouest du méridien de Paris¹. Parvenu vers le 33° degré de latitude australe, on trouve des vents de nord-ouest d'abord, puis de l'ouest, à la faveur desquels on peut rapidement s'élever dans l'est pour aller doubler le cap fameux dont nous parlons.

Sans doute, si l'on se contente de comparer la distance absolue de ces deux routes, on n'hésitera pas à choisir celle du cabotage le long des côtes d'Afrique ; mais le navigateur instruit fait entrer dans ses calculs d'autres éléments que cette vaine considération des positions géographiques relatives ; il n'ignore pas que les distances les plus considérables en apparence ne sont rien pour lui, s'il se trouve favorisé par les courans et par les vents ; que le plus petit trajet, au contraire, peut l'arrêter pendant des semaines, ou pendant des mois, si ces mêmes vents, si ces mêmes courans sont opposés à sa marche, ou, ce qu'il redoute bien davantage encore, si des calmes opiniâtres retiennent son navire immobile à la surface des flots.

Or, tous ces inconvéniens réunis sont attachés

¹ Péron avait mis « *par les 25 ou même 30° de longitude.* » J'ai cru devoir rectifier ce passage pour accorder l'exactitude des faits avec les idées de l'auteur. L. F.

à la route de cabotage le long des côtes occidentales de l'Afrique : l'expérience nous apprend en effet que la direction générale des vents qui soufflent dans ces parages est celle de l'est-sud-est, ou même du sud-est; elle nous apprend que les courans qui règnent dans cette partie de l'Océan Atlantique portent au nord-ouest¹; elle nous apprend enfin que, de toutes les mers connues, celle qui baigne la portion équatoriale de la côte occidentale d'Afrique est la plus sujette aux calmes, et que nulle part ils ne se montrent aussi cruellement opiniâtres. Tous les navigateurs les plus expérimentés sont d'accord sur les faits que je viens d'établir, et le capitaine Dampier, dont les écrits portent un caractère si précieux d'exactitude, et sont le fruit d'une si longue expérience, les a plus particulièrement développés dans son *Traité des vents*.

Par la route *du large*, au contraire, les cou-

¹ Voyez Grant, *Voy. to New Holl, etc.*, pag. 24; Cox et Mortimer, *Voy. to the north-west coast of America, etc.*, p. 9; Herrera, t. I, p. 291, trad. de La Coste, Paris, 1660; Rochon, *Voy.* t. II, p. 121; Cook, 3^e voy. t. I, p. 61; Huddart, *The orient. Navig.*, p. 1-29; Elmore, *The Indian directory*, p. 327-331; James Horsburgh *India directory*, t. I; Varenus, *Géogr.* t. I, p. 99, 162, 163; t. III, p. 140, 142, 145, 146, etc.; 205, 206 de la trad. franç.

rans, si funestes au *caboteur*, deviennent favorables à celui qui veut porter dans l'ouest, et les calmes si redoutables des côtes africaines sont beaucoup plus rares, et surtout beaucoup moins durables au milieu de l'océan Atlantique, soit que l'abri d'un grand continent les produise ou les entretienne dans son voisinage, soit que toute autre cause physique vienne se rattacher à ce phénomène. Enfin, les vents d'ouest, dont le navigateur a besoin lorsqu'il est parvenu vers le 33^e ou le 35^e degré sud, sont tellement constants dans ces derniers parages, qu'on peut d'avance calculer sur leur secours.

Ce n'est donc pas sans de bonnes raisons que les plus habiles navigateurs préfèrent la route de l'ouest, quoique beaucoup plus longue en apparence, et cette préférence est établie depuis bien long-temps sans doute, puisque dès l'époque des premiers voyages de Schouten on la trouve consacrée par l'expérience. Ce voya-

On pourroit ajouter que l'expérience avoit instruit de bonne heure aussi les premiers navigateurs portugais. La route de l'ouest fut toujours fréquentée par eux de préférence; et c'est même en allant doubler le cap des Tempêtes qu'un de leurs capitaines découvrit le Brésil quelque temps avant l'expédition de Gama. L. F.

geur célèbre rapporte, en effet, que durant sa première navigation d'Europe dans l'Inde, en 1658, le capitaine du navire à bord duquel il se trouvoit embarqué, et qui étoit un marin instruit, eut dispute avec le commandant d'un autre navire de la compagnie Hollandoise, qui marchoit de conserve avec lui pour Batavia. Le capitaine de Schouten, se fondant sur les mêmes raisons que je viens de rapporter, vouloit courir à l'ouest; et l'autre, au contraire, abusé par ses yeux et par son inexpérience, s'obstinoit à prolonger la côte d'Afrique. Ainsi, divisés d'opinion, les deux capitaines se séparèrent, chacun prenant la route qu'il avoit jugée la meilleure; mais l'expérience fut si favorable au premier, qu'il gagna près de deux mois sur le caboteur inexpérimenté.

C'est par une connoissance bien approfondie de toutes ces circonstances, que les bâtimens anglois destinés pour l'Inde sont dans l'usage de se rapprocher de la côte du Brésil, de manière à ne couper la ligne que par les 20 ou 25° de longitude occidentale; et les navires de la Compagnie n'ont pas à cet égard des principes différens de ceux des armateurs particuliers.

Il y a plus : ce n'est pas seulement lorsqu'il

s'agit d'aller doubler le cap de Bonne-Espérance, qu'on doit craindre les courans et les calmes de la côte d'Afrique; les voyages même qui se font journellement à Malembe, à Loango, à la côte d'Angole, leur doivent souvent de funestes retards, et l'expérience apprend encore ici que, pour se préserver des calmés, il faut s'éloigner autant que possible du golfe de Guinée, laisser porter conséquemment à l'ouest, pour revenir ensuite, et quelquefois même par le sud, chercher le point de sa destination. La même précaution doit être prise par ceux qui partent de Loango pour les Antilles : Dampier assure, en effet, qu'il est nécessaire, dans une navigation de ce genre, de porter droit à l'ouest l'espace de 30. ou même 35° avant de chercher à couper la ligne pour remonter vers le nord, et prendre ensuite la direction du nord-ouest. « Cette route, dit-il, est celle des navigateurs les plus éclairés, et quelque longue qu'elle puisse être en apparence, elle est cependant beaucoup plus courte en réalité; car ceux qui coupent l'équateur trop à l'est pour ranger la côte d'Afrique et porter d'abord au nord-ouest, sont presque toujours livrés à des calmes opiniâtres, et assaillis par des orages, qui sont plus fréquens

et plus dangereux dans le voisinage de la côte de Guinée, qu'au milieu de l'océan Atlantique.»

Enfin M. de Grandpré, dont on peut invoquer ici le témoignage, parce qu'il a pratiqué longtemps ces mers, s'élève avec une juste sévérité contre les capitaines ignorans ou timides qui, malgré l'expérience funeste des autres navigateurs, s'obstinent encore à prolonger les rivages de l'Afrique; il rapporte, entre autres exemples de ce genre, celui d'un navire qui, retenu par les calmes, contrarié par les courans, resta onze mois en route pour aller de France à la côte d'Angole. En un mot, s'il n'étoit pas étranger à la nature de mon travail d'approfondir davantage cette discussion, il me seroit facile de présenter un si grand nombre de faits et d'observations favorables à la route de l'ouest, que la démonstration en seroit portée jusqu'à l'évidence; mais il suffit à mon objet présent d'avoir mis le lecteur en état d'apprécier toute l'étendue de la faute que commit alors notre chef. On verra bientôt que, par une suite nécessaire de ce contre-temps, aussi simple à prévoir que facile à éviter, il se trouva forcé, dès le début de son voyage, à intervenir tout l'ordre des opérations qui lui avoient

été prescrites : tant, pour l'exécution des entreprises les plus importantes, les fautes les plus légères peuvent avoir des conséquences fâcheuses et irréparables !....

Sans doute la relation d'une traversée dans l'Inde devroit être peu susceptible d'un véritable intérêt ; il sembleroit même qu'elle ne dût plus fournir aucune observation nouvelle, aujourd'hui qu'un si grand nombre de navires de toutes les nations l'a répétée depuis trois siècles ; il n'en est cependant pas ainsi , et pour s'en convaincre, il suffira de jeter un coup d'œil sur cette multitude de relations qui nous ont été fournies à diverses époques. On y verra presque tous les navigateurs, exclusivement occupés des objets les plus vulgaires, répétant ce que leurs prédécesseurs ont déjà redit cent fois avant eux, et négligeant tout ce que peut vraiment offrir de nouveau cet immense théâtre, qui comprend à la fois l'océan Atlantique dans toute sa longueur, la mer des Indes, les deux zones tempérées et une grande partie de la bande équatoriale du globe. Cependant quelles belles suites d'observations ne seroit-il pas possible d'y faire sur la température comparée de l'atmosphère à différentes latitudes de l'un et l'autre

hémisphère, sur les variations du baromètre et de l'hygromètre dans les mêmes circonstances! La température de la mer à sa surface, comparée à diverses époques du jour et de la nuit à celle de l'air, n'offre-t-elle pas encore un nouveau champ de recherches? et la chaleur de l'océan à de grandes profondeurs, ne présente-t-elle pas une carrière féconde en résultats du plus haut intérêt? Ne sommes-nous pas encore réduits à de vaines conjectures sur la profondeur des mers, sur les proportions relatives de la salure de leurs eaux? Toutes nos idées ne sont-elles pas encore incertaines sur la véritable cause de la phosphorescence de la mer; ce phénomène si merveilleux, si commun, et cependant si mal expliqué, l'on pourroit même dire si mal observé jusqu'à ce jour! Et si nous voulons promener nos regards sur l'étendue de l'océan, n'y découvri-rons-nous pas une foule d'animaux pélagiens ignorés, de mollusques surtout, et de zoophytes, qui n'attendent pour nous manifester de nouveaux prodiges qu'un observateur de leur organisation, qu'un historien de leurs mœurs!

Voilà sans doute d'assez nombreux et d'assez beaux sujets d'observations à poursuivre durant les longues traversées dont il s'agit, pour qu'il

soit possible de s'occuper aujourd'hui d'autre chose que des *poissons volans*, des *dorades*, des *requins*, de leurs *sucets*, etc. C'est aux navigations de ce genre, à elles seules, qu'il appartient de fournir les précieux matériaux d'une carte physique et météorologique des mers; carte dont les sciences éprouvent le besoin, et dont on chercheroit en vain les élémens dans cette foule de relations qui se multiplient et se reproduisent les unes par les autres.

En portant mes recherches sur chacun des sujets dont je viens de parler, j'ai voulu plutôt indiquer cette nouvelle carrière, que je n'ai eu la prétention de la parcourir; mais les résultats que j'ai obtenus de ces premières tentatives me paroissent assez utiles, pour que je croie devoir les exposer rapidement ici, réservant tous les détails des observations dont ils sont le fruit, à d'autres temps et pour d'autres ouvrages.

SECTION PREMIÈRE.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

Elles ont été faites avec des thermomètres de Dollond et de Mossy, des baromètres de ce dernier artiste, et des hygromètres à cheveu dou-

ble, de Richer. Pour les rendre plus comparables entre elles, je m'astreignis, dès le commencement de notre navigation, à les répéter quatre fois par jour, aux heures les plus opposées, c'est-à-dire à six heures du matin et du soir, à minuit et à midi, toujours en plein air et sur la dunette de notre navire, quelque temps d'ailleurs qu'il pût faire. Cette première série de mes travaux m'a fourni les résultats généraux suivans :

A. Thermomètre.

1° La température, toutes choses égales d'ailleurs, s'élève progressivement à mesure qu'on se rapproche de l'équateur.

2° Elle s'abaisse progressivement à mesure qu'on s'en éloigne.

3° Les proportions de son élévation et de son abaissement ne sont pas égales dans l'un et l'autre hémisphère, le terme moyen de la chaleur dans l'hémisphère austral ayant été plus foible que pour les latitudes boréales correspondantes.

4° Toutes choses égales d'ailleurs, la température de l'atmosphère entre les tropiques est plus foible en pleine mer que dans l'intérieur des

continens ou même des îles : nous n'avons pas effectivement éprouvé plus de 25° de chaleur sous la ligne, et le terme moyen est fort au-dessous de ce dernier point.

5° Les variations de la température deviennent d'autant plus foibles et plus rares qu'on se rapproche davantage de l'équateur, *et vice versa*.

6° Non-seulement les variations de la température sont peu considérables d'un jour ou même d'un mois à l'autre, entre les tropiques et en pleine mer, mais encore, dans les temps ordinaires, il y a peu de différence entre la température du jour prise à l'ombre à midi, et celle de la nuit à minuit : ainsi, quarante observations de ce genre, faites du 22 novembre au 1^{er} décembre 1800, m'ayant fourni une somme totale de 909,6 de chaleur, midi seul en avoit produit 233, et minuit 222,6, ce qui fait à peine un degré de différence pour chaque jour ; phénomène d'autant plus remarquable, qu'on sait, par les expériences de Miller, de Bèze, de Pison, de Halley, de Lister, etc., que la différence de chaleur du jour à la nuit est plus grande à terre, dans les régions équatoriales, et que nous aurons plus tard occasion d'en rapporter plusieurs exemples qui nous sont propres.

B. *Hygromètre.*

N. B. C'étoit pour la première fois que ce précieux instrument traversoit les mers : on pouvoit croire d'avance que son observation fourniroit des résultats importants; on va voir que ces espérances étoient bien fondées.

7° Toutes choses égales d'ailleurs, l'hygromètre indique une proportion d'humidité d'autant plus forte qu'on se rapproche davantage de l'équateur.

8° La proportion absolue de l'humidité atmosphérique paroît devenir d'autant moindre qu'on s'élève davantage vers l'un ou l'autre pôle.

9° Les variations de l'hygromètre sont d'autant plus rares et plus foibles qu'on observe cet instrument plus près de l'équateur, *et vice versa.*

10° L'hygromètre, au milieu des régions équatoriales, se soutient presque habituellement à l'état de saturation extrême.

C. *Baromètre.*

11° Le baromètre, toutes choses égales d'ail-

leurs, s'abaisse d'autant plus, qu'on se rapproche davantage de l'équateur.

12° Il s'élève progressivement à mesure qu'on s'en éloigne.

13° Les variations du baromètre sont d'autant plus foibles et plus rares, toutes choses égales d'ailleurs, qu'on observe cet instrument plus près de l'équateur, *et vice versa*.

14° L'égalité de niveau du théâtre sur lequel on observe, l'éloignement ou l'absence de toute cause perturbatrice étrangère à l'atmosphère, donnent sur mer au baromètre une marche beaucoup plus régulière et plus comparable dans ses variations, qu'elle ne sauroit l'être au milieu des continens; cet instrument, sous ce rapport, devient d'une grande utilité pour les marins, et notre propre expérience ne peut laisser aucun doute à cet égard.

D. Rapports du baromètre et de l'hygromètre.

15° Les variations du baromètre ont des rapports incontestables avec celles de l'hygromètre.

16° L'abaissement du mercure correspond, dans le plus grand nombre de cas, avec l'aug-

mentation de l'humidité; il paroît d'autant plus considérable, qu'elle devient plus forte.

17° L'élévation du baromètre, presque toujours, correspond à la diminution de l'humidité de l'atmosphère; elle est d'autant plus grande, toutes choses égales d'ailleurs, que cette diminution est indiquée plus considérable par l'hygromètre.

E. Vents.

18° Les vents sont d'autant plus foibles et plus constans, qu'on se rapproche davantage des régions équatoriales, *et vice versâ*.

*F. Rapports des vents avec le baromètre.**

19° Les vents paroissent exercer une action réelle et tout-à-fait indépendante, sur les variations du baromètre; car j'ai vu souvent par des vents secs et froids le mercure s'abaisser presque subitement de 3, 4, 5, 6 et même 8 lignes, malgré la diminution rapide de l'humidité dans l'atmosphère; circonstance qui, d'après la théorie trop exclusive de Deluc, auroit dû déterminer au contraire l'ascension du mercure.

20° Cette action des vents sur le baromètre,

toutes choses d'ailleurs supposées égales, m'a paru généralement être en raison composée de leur température moindre et de leur vitesse.

G. *Phénomènes atmosphériques.*

21° L'état vapoureux du ciel observé vers le milieu du jour, dans toutes les mers des régions équatoriales, et désigné par les navigateurs sous les noms de *ciel gris*, d'*horizon gras*, de *ciel gazeux*, d'*horizon vapoureux*, etc.; la pompe éclatante des levers et des couchers du soleil dans ces mêmes climats; la sérénité des cieux durant la nuit, qui contraste si fortement avec l'état vapoureux de l'atmosphère durant le jour; la fréquence et la formation presque instantanée de ces nuages menaçans décrits par tant d'observateurs, de ces orages connus sous le nom de *grains des tropiques*; l'activité prodigieuse de l'humidité, à laquelle il est presque impossible de soustraire les objets les plus précieux; l'abondance des pluies, et la grosseur des gouttes qu'elles fournissent : tous ces phénomènes de la météorologie équatoriale, qui jusqu'à ce jour n'ont pas été expliqués, me paroissent dépendre presque exclusivement de l'état hygrométrique

de l'atmosphère dans ces parages, et la théorie des réfractions atmosphériques me semble devoir se rattacher d'une manière importante aux observations de ce genre.

H. *Résultats généraux.*

22° Si l'on réunit maintenant à ces résultats de nos propres recherches ceux obtenus par M. de Humboldt sur la diminution d'intensité de la force magnétique vers l'équateur, on verra que tous les grands phénomènes de la physique éprouvent les modifications les plus importantes à mesure qu'on se rapproche de ce terme : ainsi, la force de la pesanteur, l'intensité de la vertu magnétique, diminuent; le baromètre s'abaisse, le thermomètre s'élève, l'hygromètre marche à la saturation; les vents deviennent plus foibles, plus constans; la marche de tous les instrumens devient en même temps plus régulière, et leurs variations moindres.

SECTION II.

TEMPÉRATURE DE LA MER.

Dans les mêmes circonstances et dans le même

temps qu'avoient lieu mes observations météorologiques, je faisais une longue série de recherches sur les rapports de la température de la mer à sa surface avec celle de l'atmosphère; j'en présenterai les résultats à la fin de cette relation.

Avec un appareil construit sur des idées qui m'étoient propres, je tenois, à la même époque, de concert avec mon collègue et mon ami M. Depuch, des observations sur la température de l'océan à de grandes profondeurs, et déjà je me trouvois conduit à soupçonner le refroidissement progressif des eaux de la mer, à mesure qu'on pénètre plus profondément dans ses abîmes. J'aurai dans la suite occasion de revenir sur cette partie curieuse de mes travaux.

SECTION III.

SALURE DES EAUX DE LA MER.

Au nombre des observations les plus importantes à faire pour l'histoire physique de la mer, il faut placer sans doute celles qui auroient pour objet de déterminer les proportions absolues et relatives de la salure de ses eaux sous différentes latitudes et à diverses profondeurs. Jus-

qu'à ce jour cependant peu d'expériences ont été faites à ce sujet, et ces premiers essais même me paroissent tout-à-fait inexacts dans leur principe et dès lors inutiles dans leurs résultats. En effet, la pesanteur spécifique prise pour base de leurs travaux, par Ingen-Houss, Labillardière et M. Humboldt, me semble un moyen incapable de fournir quelques données rigoureuses, à cause de l'énorme quantité des corpuscules, souvent microscopiques, qui pululent dans l'eau de la mer, et qui, pour être étrangers aux sels, n'en doivent pas moins affecter la pesanteur spécifique du liquide dans lequel ils se trouvent en suspension, et pour ainsi dire en dissolution, à cause du mucus gélatineux qui transsude de toute leur surface, et qui donne à l'eau de mer la plus pure ce caractère de viscosité qui la caractérise.

Recueillir de l'eau de mer, la conserver ensuite dans des bouteilles, comme a fait Sparrmann, est un moyen plus mauvais encore, la putréfaction dont ces eaux sont susceptibles ne pouvant manquer d'en changer tous les principes constituans et d'en produire de nouveaux par la décomposition spontanée des innombrables animalcules dont nous venons de parler.

Pour obvier à ces divers inconvéniens, je m'étois proposé de recueillir, de cinq en cinq degrés de latitude, une assez grande quantité d'eau de mer, cent livres, par exemple; de la filtrer dans des papiers gris, d'en déterminer ensuite la pesanteur spécifique¹ avec l'aréomètre de Nicholson; moyen essentiellement défectueux, ainsi que je viens de le dire, mais qui, n'étant qu'accessoire ici, devenoit d'autant plus utile, que l'eau par la filtration auroit été préalablement dégagée de la plus forte portion des substances qui lui sont étrangères. Cette première opération étant finie, je me proposois de mettre cette eau dans l'un des alambics que nous avions à bord et d'en pousser l'évaporation au point de rapprocher, le plus possible, toutes les substances salines qu'elle pourroit tenir en dissolution. Réunissant ensuite le résidu de chacune de ces distillations dans un ou plusieurs flacons bouchés à l'émeri, je me proposois de confier à

¹ Feuillée, *Voy. à la mer du Sud*, tom. 1, a fait une longue suite d'expériences sur la pesanteur relative des eaux de la mer, observée en différens lieux. Voy. aussi à ce sujet les voyages de Pagès. L. F.

mon retour cette suite de précieux échantillons à M. Fourcroy, qui n'auroit pas manqué sans doute d'en présenter des analyses exactes. Ce plan de travail, indépendamment des résultats rigoureux dont il paroît susceptible, avoit le double avantage de n'exiger qu'une suite d'opérations très-faciles, même à bord d'un navire, et d'écarter tous ces détails d'analyses délicates, qu'on ne sauroit suivre avec assez de soin au milieu des embarras de la navigation..... Malheureusement il me fallut, dans cette circonstance comme dans bien d'autres, céder à l'esprit d'opposition de notre chef; et je me serois abstenu de parler ici de ce projet d'expérience, s'il ne m'eût paru nécessaire d'appeler sur cette partie curieuse de l'histoire des mers l'intérêt des physiciens et des voyageurs, et de faire connoître à ces derniers une manière de procéder aussi facile que rigoureuse.

SECTION IV.

PHOSPHORESCENCE DE LA MER.

Sous des rapports non moins singuliers sans doute l'océan avoit encore fixé mes recherches.

La phosphorescence de ses eaux, depuis Aristote et Pline, a été, pour les voyageurs et pour les physiciens, un égal objet d'intérêt et de méditation. Combien les phénomènes n'en sont-ils pas effectivement nombreux et variés ! Ici, la surface de l'océan étincelle et brille dans toute son étendue, comme une étoffe d'argent électrisée dans l'ombre; là, se déploient les vagues en nappes immenses de soufre et de bitume embrasés; ailleurs on diroit une mer de lait dont

Quelque brillant que puisse paroître d'abord l'exposé rapide que je présente ici des principaux phénomènes de la phosphorescence des mers, il n'en est cependant pas un mot, pas une épithète surtout, qui ne soient empruntés des observateurs les plus rigoureux et les moins susceptibles d'enthousiasme ou d'exagération. Il me suffira de citer Cook, La Pérouse, Labillardière, Vancouver, Banks, Sparmann, Solander, Lamanon, Daprès de Manneville, Le Gentil, Adanson, Fleurieu, Marchand, Stavorinus, Spallanzani, Bourzeis, Linneus, Pison, Hunter, Byron, Béal, Adler, Rathgeb, Martens, de Gennes, Hierne, Dagelet, Dicquemarre, Bacon, Lescarbot, Lœflingius, Shaw, Sloane, Tachard, Dombey, Ozanam, Barter, Tarnstrom, Marsigli, Kalm, Nassau, Pontoppidan, Morogue, Phipps, Poutrincofft, Heittmann, Kirchmayer, Anson, Frézier, Lemaire, Van-Neck, Rhumpf, Rogers, Dracke, etc., etc., etc.

on n'aperçoit pas les bornes. Tous les détails de ce grand phénomène ne sont pas moins dignes d'admiration que leur ensemble. Bernardin-de-Saint-Pierre a décrit avec enthousiasme ces étoiles brillantes qui semblent jaillir par milliers du fond des eaux, et dont, ajoute-t-il avec raison, celles de nos feux d'artifice ne sont qu'une bien faible imitation. D'autres ont parlé de ces masses embrasées qui roulent sous les vagues, comme autant d'énormes boulets rouges, et nous en avons vu nous-mêmes qui ne paroissent pas avoir moins de vingt pieds de diamètre. Plusieurs marins ont observé des parallélogrammes incandescens, des cônes de lumière pirouettant sur eux-mêmes, des guirlandes éclatantes, des serpenteaux lumineux. Dans quelques lieux des mers on voit souvent s'élancer au-dessus de leur surface des jets de feux étincelans; ailleurs on a vu comme des nuages de lumière et de phosphore errer sur les flots au milieu des ténèbres. Quelquefois l'océan paroît comme décoré d'une immense écharpe de lumière mobile, onduleuse, dont les extrémités vont se rattacher aux bornes de l'horizon. Tous ces phénomènes, et beaucoup d'autres encore que je m'abstiens d'indiquer ici, quelque mer-

veilleux qu'ils puissent paroître, n'en sont pas moins de la plus incontestable vérité; ils ont été d'ailleurs plusieurs fois décrits par les voyageurs de la véracité la moins suspecte, et je les ai moi-même presque tous observés en différentes parties des mers.

Pour l'explication de ces espèces de prodiges combien de théories n'ont pas été successivement émises! Tantôt l'esprit prétendu du sel, le bitume, le pétrole, les huiles animales, ont été présentés comme les élémens de ces phénomènes variés; tantôt le frai de poisson, celui des mollusques, les débris des animaux marins, ont paru susceptibles de fournir à leur explication : le *mucus* gélatineux qui transsude continuellement des poissons, des zoophytes, des mollusques, etc., n'a pas été étranger à ces brillans effets; quelques physiciens ont admis une espèce de mouvement de putréfaction dans les couches superficielles de l'océan; plusieurs ont appelé la lumière à leur secours, et tandis que les uns la faisoient agir comme combinée, d'autres la considéroient comme exclusivement réfléchie. L'électricité ne pouvoit manquer de jouer un grand rôle dans cette partie de l'histoire de la mer, et plusieurs hommes célèbres ont effectivement eu

recours à cet agent. Plus récemment encore, le phosphore et ses combinaisons diverses ont ouvert une nouvelle carrière aux hypothèses; quelques-uns l'ont supposé dans ces phénomènes à l'état libre, d'autres l'ont voulu combiné avec l'hydrogène..... En un mot, il n'est aucune sorte d'explications, vraisemblables ou même absurdes, qui n'ait été fournie jusqu'à ce jour sur cet objet, et cependant l'opinion des physiciens rigoureux flotte encore incertaine sur la cause réelle de ce grand phénomène de la nature.

Dans mes journaux de météorologie j'ai eu occasion de discuter chacune de ces théories diverses, et de démontrer combien, une seule exceptée, les autres sont loin de pouvoir satisfaire à toutes les données du problème; mais je ne dois exposer ici que quelques-uns des résultats de mes expériences et de mes recherches à cet égard.

1° La phosphorescence appartient essentiellement à toutes les mers; on l'observe également au milieu des flots de l'équateur, dans les mers de la Norwège, de la Sibérie, et dans celles du pôle antarctique.

2° Toutes choses égales d'ailleurs, la phosphorescence est en général plus forte et plus constante entre les tropiques ou près des tropiques,

que sous des latitudes plus rapprochées des pôles.

3° La température habituellement plus élevée des mers équinoxiales paroît être la cause *médiate* de cette différence.

4° Toutes choses égales d'ailleurs, la phosphorescence est plus grande et plus constante le long des côtes, dans les mers resserrées et dans les détroits, qu'au milieu des mers très-vastes et loin des terres.

5° En général, ce phénomène est d'autant plus sensible, que la mer est plus fortement agitée, et que l'obscurité de la nuit est plus profonde.

6° On peut cependant l'observer aussi par les temps les plus calmes, et le plus beau clair de lune ne suffit pas toujours pour l'éclipser.

7° Tous les phénomènes de la phosphorescence des eaux de la mer, quelque multipliés, quelque singuliers qu'ils puissent être, peuvent cependant être rapportés tous à un principe unique, la phosphorescence propre aux animaux marins, et plus particulièrement aux mollusques et aux zoophytes mous. Mes nombreuses observations, et la belle suite de peintures d'animaux phosphoriques, exécutée par M. Lesueur, me permettront, j'espère, de mettre cette

grande vérité à l'abri de tout doute légitime.

8° Cette phosphorescence active des animaux, bien différente de la foible lueur que peut développer dans certains cas la décomposition putride, est tellement dépendante de l'organisation et de la vie, qu'elle s'exalte, s'affoiblit et s'éteint avec elle, pour ne plus se reproduire après la mort.

SECTION V.

OBSERVATIONS D'HISTOIRE NATURELLE.

Quelque variées que fussent mes observations de physique et de météorologie, elles n'absorboient cependant pas tous mes momens : on en peut donner tant à l'étude à bord d'un navire, où, loin de nos cités bruyantes, on se trouve si complètement étranger à tous les devoirs de famille ou d'étiquette, à tous les rapports même de société ! L'étude des mollusques et des zoophytes pélagiens occupoit surtout mes loisirs : elle m'avoit été plus spécialement recommandée par M. Cuvier, qu'on doit regarder pour ainsi dire comme le créateur de cette im-

¹ Ce travail, pour la perfection duquel M. Lesueur a entrepris de nouveaux voyages, est impatiemment attendu du public. L. F.

portante classe du règne animal, et dont les conseils et les instructions servoient alors de règle à mes propres recherches. Mon collègue Maugé, mon ami M. Lesueur, travailloient de concert avec moi, et nous eûmes la douce satisfaction de faire en ce genre des découvertes aussi nombreuses qu'intéressantes; mais tous ces détails se refusant à cette relation, il me suffira d'esquisser rapidement ici le tableau de quelques-uns de ces animaux trop long-temps négligés par les naturalistes, et qui, par la bizarrerie de leurs formes, la singularité de leur organisation, l'élégance de leurs couleurs et la variété de leurs habitudes, méritent si bien de fixer l'intérêt de tous les hommes éclairés.

A la tête de ces animaux se présente la *Physale* (pl. 59, fig. 1), genre de zoophyte qui, par le moyen d'une vessie membraneuse, assez semblable à celle de certains poissons, flotte toujours à la surface des mers; une sorte de crête musculo-membraneuse plissée, longitudinalement élevée sur le dos de la vésicule aérienne, fournit à l'animal une véritable voile, dont il peut à son gré varier les proportions, suivant la force ou la direction du vent; c'est à cette singularité sans doute qu'il doit les noms de *frégate*, de *goëlette*,

de *galère*, etc., sous lesquels il est généralement connu par les marins : animal perfide, il étend à la surface des flots de nombreuses tentacules de plusieurs pieds de longueur, d'une couleur de bleu d'outre-mer, extrêmement vive et pure.... Malheur à la main qui veut les saisir; le sentiment de la brûlure n'est pas plus rapide que celui du venin que recèlent ces perfides instrumens de proie. Une cuisson insupportable dans la partie touchée par eux, une sorte de stupeur profonde dans le membre qui lui correspond, tels sont les effets presque instantanés du contact le plus foible. Quelquefois des phlyctènes, analogues à ceux produits par les orties, s'élèvent sur la peau, et causent des douleurs extrêmement vives, qui durent ordinairement vingt-quatre ou trente-six heures. Quelle peut être la nature de ce poison subtil! Nulle expérience directe n'est faite encore sur cet objet; tout ce que je puis en dire, d'après ma propre expérience, c'est qu'en plongeant cet animal dans une eau rendue fortement acidule par un acide quelconque, et notamment par l'acide sulfurique ou muriatique, la belle couleur bleue de ses tentacules devient aussitôt rouge, comme si le principe qui les colore étoit effectivement de

nature végétale. Je dois ajouter aussi que la physale paroît exercer une action stupéfiante particulière sur les animaux dont elle veut faire sa pâture; car il seroit impossible de concevoir sans cela comment un animal aussi foible pourroit contenir dans ses filets, et dévorer en quelque sorte tout vivans des poissons de quatre ou cinq pouces de longueur, ainsi que nous avons eu souvent occasion de l'observer. Pour cette dernière action, la galère se sert d'un nombre prodigieux de suçoirs qui pendent de la partie inférieure de la vésicule aérienne, et qui se trouvent entourés des tentacules venimeuses dont je viens de parler.

A côté des physales, paroîtront avec intérêt les *Physsophores* (pl. 59, fig. 4), animaux mollasses, gélatineux, qui, revêtus des plus belles couleurs, se soutiennent à la surface des flots par le moyen d'une vésicule de la forme d'une très-petite olive, à parois épaisses, gélatineuses, et dont l'intérieur est ordinairement rempli d'air. L'animal veut-il plonger dans l'océan, aussitôt une soupape s'abaisse, l'air dont la vésicule est remplie s'échappe, la pesanteur spécifique de l'animal augmente; il s'enfonce. Veut-il remonter à la surface, une nouvelle bulle d'air semble se dé-

velopper, ou plutôt se former instantanément, le petit réservoir se remplit de nouveau, la soupape se ferme; le physsoaphore, redevenu plus léger, s'élève sur les eaux.

Dans les *Vélèles* (pl. 60, fig. 6.), les moyens sont différens; les résultats sont les mêmes: sur le dos de l'animal, qui présente la forme d'une petite nacelle renversée, s'élève obliquement une espèce de crête extrêmement mince, légère, transparente et cartilagineuse; c'est une large voile, qui sert à l'animal à diriger ses mouvemens, à les varier, à les précipiter: toujours le vent au plus près, cette élégante nacelle azurée s'avance avec ordre, évolue rapidement, changé de direction au gré de ses désirs ou de ses besoins, et manque rarement la proie qu'elle veut atteindre: alors elle l'embrasse de ses nombreuses tentacules, disposées au pourtour de la nacelle; et la dévore bientôt à l'aide des innombrables suçoirs qui pendent de sa face inférieure. L'élégance des formes de cet animal, la transparence de sa voile, la belle couleur bleu d'azur dont il est revêtu, tout concourt à le rendre l'une des plus agréables espèces de la famille à laquelle il appartient, et rien n'est pittoresque comme de voir par un temps calme, des milliers

de ces petits zoophytes, qui, formant par leurs diverses réunions comme autant de charmantes flotilles, manœuvrent à la surface des mers.

Dans les *Béroés* (*pl. 61, fig. 1.*), la nature paroît avoir épuisé tout ce que l'élégance des formes, la richesse des couleurs, la variété des mouvemens peuvent offrir de plus brillant et de plus gracieux. Leur substance, aussi diaphane que le cristal, est ordinairement d'une belle couleur de rose, d'opale ou d'azur; leur forme est toujours plus ou moins sphéroïdale : huit ou dix côtes longitudinales sont disposées au pourtour, formées chacune d'un nombre prodigieux de petites folioles transversales excessivement amincies, d'une mobilité prodigieuse : elles constituent les organes essentiels des mouvemens de l'animal. C'est à l'aide de ces milliers de petites rames, agissantes à son gré, qu'il peut se diriger vers sa proie, fuir ses ennemis, pirouetter sur lui-même, en un mot, exécuter toutes les évolutions dont il a besoin. Ce qu'il y a de plus admirable encore dans ces mouvemens des *béroés*, c'est que la lumière se décomposant par l'effet même de ses mouvemens aussi rapides que variés, toutes ses côtes longitudinales deviennent autant de prismes vivans, qui semblent enve-

lopper l'animal de huit ou dix arcs-en-ciel animés, onduleux, dont la parole et le pinceau ne sauroient donner jamais qu'une imparfaite idée.

Que dirai-je maintenant de cette autre espèce de zoophyte (*pl. 59, fig. 5*), qui, semblable à une belle guirlande de cristal couleur d'azur, se promène à la surface des flots, soulève successivement ses folioles diaphanes et qui ressemblent à des feuilles de lierre! Ses belles tentacules couleur de rose sont étendues au loin, cherchant partout la proie dont l'animal doit se nourrir. A peine elle est trouvée, que déjà un réseau fatal l'enveloppe..... L'animal alors se resserre sur lui-même, en formant une espèce de cercle autour de la pâture qu'il vient de conquérir. Des milliers de suçoirs, semblables à de longues sangsues, s'élancent au même instant du dessous des folioles dont je viens de parler, et qui, dans l'état de repos, servent à les recouvrir et à les protéger.... Quelques momens à peine se sont écoulés, et déjà la proie la plus volumineuse a disparu.... Dois-je insister sur cette admirable propriété phosphorique commune à la plupart des animaux de cette classe, mais qui, dans celui dont je parle, se manifestant plus vive et plus éclatante, le fait paroître au milieu des ténèbres comme

une belle guirlande de flammes et de phosphore?

Que dirai-je aussi de ces *Janthines* (pl. 61, fig. 4), couleur de pourpre, qui se promènent à la surface des mers, suspendues par une grappe blanche de vésicules aériennes? de ces nombreuses légions de *Salpa* (pl. 61, fig. 3), couleur de rose, d'azur ou d'opale, qui forment des bancs de trente ou quarante lieues d'étendue, et qui resplendissent au milieu des ténèbres? de ces *Méduses* (pl. 61, fig. 2) également phosphoriques, qui présentent tant de formes singulières dans leur organisation, tant de nuances délicates dans leur coloris? de ces *Pyrosomes* (pl. 60, fig. 1), qui ont la forme d'un énorme doigt de gant, qui ne présentent aucun organe apparent de loco-motion, de digestion, de respiration, de reproduction même, et qui cependant couvrent la mer de leurs innombrables essaims? La substance de ces animaux est tellement brillante au milieu de l'obscurité, qu'on la croiroit de fer rouge fondu. Décirai-je ici ces charmans *Glaucus* (pl. 59, fig. 2), d'un beau bleu d'outre-mer, avec une bande d'argent sur le dos, qui simulent comme autant de petits lézards pélagiens, et dont les branchies ramifiées comme de jolis arbustes, leur servent en même temps de nageoires et de poumons? Rap-

pelleraï-je ces *Pneumodermes*, qui portent leur organe respiratoire sur la partie postérieure du dos, et que le célèbre M. Cuvier, à qui j'en avois adressé plusieurs individus, pense devoir constituer un nouvel ordre.¹ dans la classe à laquelle ils appartiennent. Parlerai-je de ces *Hyales* (pl. 61, fig. 5) cantonnées dans les environs du cap de Bonne-Espérance, et qui, protégées seulement par une coquille extrêmement mince, fragile, légère, diaphane et pour ainsi dire cornée, se complaisent cependant au milieu des flots orageux de l'océan austral. On seroit tenté de prendre ces jolis mollusques, en les voyant déployer leurs nageoires pourprées, pour autant de petites tortues en miniature, et c'est, en effet, sous ce dernier nom qu'ils sont désignés par les marins.

Insisterai-je sur la découverte de la *Spirule* vivante (pl. 60, fig. 4), qui résout enfin le grand problème de la formation de ces coquilles singulières à plusieurs loges, qui, sous les noms de *Nummulites*, de *Bélemnites*, de *cornes d'Ammon*, d'*Hippurite*, de *pierres lenticulaires*, de *Turritite*, etc., etc., jouent un si grand rôle dans l'histoire des révolutions de notre planète; dont un si petit

¹ *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, n° 21, page 223.

nombre d'espèces sembleroit avoir échappé aux grandes catastrophes de la nature, et dont aucun des animaux vivans n'étoit encore connu des naturalistes?

Décrirai-je ces *Porpites* azurés (*pl. 61, fig. 6*), dans le test membraneux desquels le savant M. Cuvier croit reconnoître le type de quelques espèces de *Nummulites* à spire concentrique, et qui se retrouvent à l'état de pétrification jusqu'au sommet des plus hautes montagnes de notre continent?....

Mais il faut s'arrêter, car l'indication seule des objets intéressans et nouveaux que nous recueillîmes mes amis et moi durant cette longue traversée d'Europe dans l'Inde, me feroit dépasser les limites que j'ai dû me prescrire: il me suffira d'ajouter que plus de quatre-vingts espèces nouvelles d'animaux divers furent alors réunies par nos soins; que plusieurs de ces animaux doivent former des genres ou même des ordres nouveaux; que parmi ces derniers il est un poisson remarquable, non-seulement par ses couleurs brillantes d'or et de pourpre, mais encore par les vésicules pustuleuses, coniques, dont ses tégumens sont hérissés, et qui le forcent pour ainsi dire à flotter continuellement à la surface des mers.

CHAPITRE IV.

SÉJOUR A L'ÎLE-DE-FRANCE.

Du 15 mars au 25 avril 1801.

SANS doute , après une longue traversée , la vue d'une terre quelconque est agréable au navigateur ; mais combien plus elle doit lui paroître intéressante , alors qu'il sait devoir y retrouver les hommes , les mœurs et le langage de sa patrie ! D'ailleurs , l'aspect pittoresque de l'Île-de-France , la forme bizarre de ses montagnes , la verdure qui revêtoit alors toute la surface de l'île , la multiplicité des habitations qui se découvroient dans le lointain , tout contribuoit à donner un nouveau charme au doux plaisir d'avoir atteint ce premier terme de notre navigation.....

L'Île-de-France , découverte d'abord par les Portugais , qui la nommèrent *Cerné* , occupée depuis par les Hollandais , sous le nom d'*Île-Maurice* , et maintenant (en 1801) par les Français , qui changèrent ce dernier nom en celui qu'elle porte aujourd'hui ; l'Île-de-France , dis-je , est une petite

île de la mer des Indes, qu'on rattache ordinairement à l'Afrique. Située dans la région équatoriale, à trois degrés seulement du tropique du Capricorne, elle est d'une forme irrégulièrement ovale; dans sa plus grande longueur, elle n'a guère plus de 11 lieues; sa largeur est à peine de 8; sa circonférence est estimée à 45, et sa surface, suivant l'abbé de Lacaille, est de 432,680 arpens carrés : elle est à 30 lieues au nord-est de l'île Bourbon, dont le sol, comme le sien, est entièrement volcanique, et dont les montagnes beaucoup plus élevées¹, possèdent encore un volcan brûlant.

Les vents dominans à l'Ile-de-France sont ceux de l'est-sud-est, du sud-est et du sud-sud-est; c'est-à-dire, les plus salutaires et les plus agréables qu'on puisse avoir dans ces parages. Ceux de la partie du nord et de l'ouest, ceux surtout du nord-ouest, sont également pluvieux, et presque toujours ils accompagnent les ouragans qui dévastent de temps en temps la colonie, mais qui

¹ La plus haute montagne de l'Ile-de-France, le piton de la montagne de la Petite-Rivière-Noire, n'a pas plus de 424 toises, et les *Salasses* de l'île Bourbon sont estimées de 14 à 1600 toises.

sont devenus, dit-on, beaucoup plus rares, depuis que les défrichemens ont été plus considérables. On cite ceux de 1786 et de 1789 comme les plus célèbres de ces derniers temps. Le premier eut lieu le 15 décembre 1786 : la mer monta de 3 pieds 8 pouces au-dessus du niveau des plus grandes marées; le baromètre s'abaisa de 12,3 lignes; il tomba dans vingt-quatre heures 73 lignes d'eau de pluie. Indépendamment du tonnerre et des éclairs, qui ne cessèrent presque pas durant ce terrible ouragan, on aperçut un météore semblable à un globe de feu, qui suivait la direction du vent, alors au nord-ouest, et qui alla se perdre derrière les montagnes de Mocka. Ce météore étoit très-élevé dans l'atmosphère, et paroissoit sous un diamètre égal à la moitié de celui de la lune.

Le second ouragan, plus désastreux encore que celui dont je viens de parler, eut lieu à la même époque du mois, c'est-à-dire le 15 décembre 1789; sa durée fut d'environ vingt-trois heures, pendant lesquelles le baromètre s'abaisa de 14,9 lignes; le mercure étoit tellement agité, que ses oscillations alloient à près de deux lignes; et de sa surface s'élevoient des jets d'une lumière pâle qui remplissoit tout le vide du

tube. La mer étoit horrible, et les vagues tellement impétueuses, que plusieurs navires furent entraînés et brisés sur les roches; quelques-uns même furent chavirés sur leurs amarres au milieu du port. Les quartiers de Mocka, de Flacq, des Pamplémousses et de la Rivière-du-Rempart, furent particulièrement dévastés par ce dernier ouragan, durant lequel il tomba 104 lignes d'eau de pluie.

Malgré ces désastres momentanés que les ouragans traînent à leur suite, l'expérience paroît avoir prouvé qu'ils sont un véritable bienfait pour le pays; que cette espèce de révolution périodique donne une nouvelle vigueur au sol, et rend l'atmosphère plus salubre : ainsi la nature, jusque dans ses écarts, se montre généreuse, et rend le mal lui-même l'un des plus puissans agens de ses bienfaits.

Les tremblemens de terre sont excessivement rares à l'Ile-de-France; ils n'y sont cependant pas tout-à-fait inconnus. Dans la matinée du 4 août 1786, on en éprouva deux secousses assez vives, qui ne produisirent toutefois aucun dommage.

Le tonnerre, sans y être bien fréquent, n'y est néanmoins pas rare; comme dans nos climats,

il ne se fait guère entendre que durant les mois les plus chauds. Le terme moyen de neuf années d'observations à cet égard donne environ quinze jours de tonnerre pour chacune.

La grêle y est un phénomène peu commun, mais dont on a cependant quelques exemples; le 10 décembre 1799, il en tomba dans les plaines de Mocka.

Les pluies y sont généralement fréquentes et très-abondantes. Au Port-Louis, les jours de pluie s'élèvent par an, de 105 à 140 : dans les plaines de Mocka ils sont plus nombreux encore; en 1799 on en compta 198, et en l'année 1800, 193; ce qui fait, comme l'on voit, dans l'un et l'autre cas, plus de la moitié des jours de l'année pour la pluie.

Cette fréquence des pluies, la hauteur des montagnes, les forêts qui couvrent encore leur sommet, la nature basaltique du sol, qui s'oppose à l'infiltration trop profonde des eaux; paroissent devoir être considérées comme les causes principales de la multiplicité des rivières, qui, indépendamment des ruisseaux plus petits, des sources et des torrens très-multipliés sur tous les points de l'île, sont au nombre de plus de quarante, toutes peu considérables, il est

vrai, mais qui ne roulent pas moins une masse d'eau prodigieuse si l'on réunit par la pensée toute celle que chacune de ces rivières fournit isolément. Ce grand nombre de rivières et de ruisseaux contribue puissamment à cette fertilité du sol, à cette vigueur de la végétation, dont nous ne saurions avoir une assez belle idée dans nos climats moins favorisés de la nature.

Quelque abondantes que les pluies soient encore à l'Ile-de-France, c'est une opinion généralement établie dans tout le pays, qu'elles ont beaucoup diminué depuis vingt-cinq ou trente ans, et tout le monde en accuse les défrichemens considérables qui, dans ces derniers temps surtout, ont été faits d'une manière trop indiscrete ¹. Ce sentiment est partagé par les cultivateurs les plus éclairés et les plus anciens. Tous prétendent que les rivières roulent aujourd'hui sensiblement moins d'eau qu'autrefois ; que plusieurs sources ont tari ; que la végétation n'est plus aussi active ; et ce dernier effet, ils l'attribuent bien moins à l'épuisement du sol, qu'au défaut d'humidité habituelle. Cer-

¹ Sur les défrichemens indiscrets de l'Ile-de-France, voy. Rochon, *Voyage à Madagascar*, t. I, p. 20.

tes, il n'est pas impossible que l'abattage indiscret des forêts n'ait effectivement contribué beaucoup à diminuer la quantité absolue des pluies ; mais il est bien possible aussi que cette quantité restant la même, elle ne soit cependant plus suffisante aux besoins de la végétation, parce que le premier effet de la dénudation du sol est de rendre l'évaporation plus prompte, et surtout plus considérable ; mais quelle que puisse être la valeur de cette dernière observation, il n'en reste pas moins incontestable que les défrichemens ont été faits sur presque tous les points de l'île d'une manière véritablement coupable. Déjà même les bois sont rares dans les environs du Port-Louis, et M. Céré m'a dit avoir vu dans sa jeunesse la grande plaine des Pamplemousses couverte de forêts..... Elles ont été remplacées par des habitations.

La température de l'Ile-de-France n'est pas, à beaucoup près, aussi forte que sa position en latitude sembleroit devoir la rendre. En effet, d'après une suite d'observations journalières faites avec soin, pendant trois ans, sur l'habitation de Minissy, appartenant à l'un de ces frères Monneron, dont le nom dans l'Inde n'est pas

moins estimé qu'en Europe, je trouve que le *maximum* de la chaleur est à peine de 22^d dans l'année 1799, de 21^d, 8 en 1800, et de 22^d en 1801 : le *minimum* est de 13 à 14^d pour chacune de ces mêmes années. Le plus ordinairement, elle se soutient de 18 à 20^d en été, et durant l'hiver, de 15 à 18^d. Aussi, dans toute cette partie de l'île, a-t-on assez généralement l'usage d'allumer du feu l'hiver; les nuits surtout y sont très-fraîches.

A la plaine des Pamplémousses, la température n'est pas plus forte qu'aux plaines de Wilhems et de Mocka. M. Céré, qui pendant trente ans a observé soigneusement la marche du thermomètre, m'a dit que cet instrument ne s'élève que très-rarement jusqu'à 25^d; que ce phénomène arrive à peine une fois tous les cinq ans; que plus rarement encore il monte à 26^d, et que, dans ce dernier cas, il survient presque toujours à la suite de ces chaleurs extraordinaires des tempêtes violentes, ou même des ouragans. Exposé plusieurs fois, de midi à une heure, à l'action du soleil, son thermomètre ne s'est pas élevé au-dessus de 40^d.

Cette particularité remarquable du peu d'élévation de la température de l'île-de-France dans

l'intérieur des terres dépend, 1° du peu d'étendue de l'île; 2° de son isolement au milieu des mers; 3° de la nature des vents dominans; 4° de l'existence des montagnes assez élevées qui couvrent une partie de sa surface; 5° de celle des forêts, qui dans l'intérieur sont encore assez étendues; 6° de la fréquence et de l'abondance des pluies; 7° de la multiplicité des rivières et des sources, qui entretiennent une fraîcheur habituelle dans les couches inférieures de l'atmosphère.

Au Port-Louis, la température est beaucoup plus forte que dans le reste de l'île. Une longue suite d'observations thermométriques faites sur ce point par M. Lislet-Géoffroy, correspondant de l'Académie des sciences, le *maximum* de la chaleur qu'on éprouve dans la ville est annuellement de 28,29, et même de 29^d,5. Le thermomètre n'est cependant jamais monté jusqu'à 30^d; du moins M. Lislet-Géoffroy ne l'a pas observé à cette dernière hauteur. Les mois de décembre, janvier et février sont les plus chauds. Ce n'est pas seulement par sa température plus élevée que l'atmosphère du Port-Louis est incommode et fatigante; elle l'est bien davantage encore par la stagnation dans laquelle trop sou-

vent elle se soutient, effet qui provient évidemment, ainsi que la chaleur plus grande, de l'espace d'encaissement profond dans lequel ce port se trouve placé : les montagnes de la Découverte, du Pouce, de Pieter-Bot et de la Montagne-Longue, l'enceignent de toutes parts, et le privent, par suite de leur disposition, de l'action immédiate de ces vents frais et salutaires dont j'ai parlé.

Hors le temps des ouragans, le baromètre se soutient ordinairement, dans le Port-Louis, de 27 pouces 9 lignes, à 28 pouces 3 et même 4 lignes ; mais dans les plaines plus élevées de Mocka, cet instrument ne s'élève que très-rarement au-dessus de 27 pouces, et presque toujours il est au-dessous de ce dernier terme.

Ces considérations sur l'état physique de l'Ile-de-France ne sont pas seulement importantes à connoître sous le rapport météorologique proprement dit, elles se rattachent encore d'une manière immédiate à la santé des habitans. N'est-il pas facile de concevoir en effet, d'après les nombreuses observations que je viens de rapporter ici, que l'air plus vif, plus frais et plus léger de Mocka, des plaines de Wilhems, etc., doit convenir beaucoup mieux aux

personnes foibles , aux convalescens , que l'atmosphère étouffée du Port-Louis ? que , par la même raison , cet air trop vif des plaines de Wilhems sera très-contraire aux individus qui ont une poitrine foible et délicate ? et l'expérience confirme , sous ce double rapport , le raisonnement et l'analogie. Toutefois c'est à ces mêmes qualités de l'air qu'il faut attribuer la réputation de salubrité , justement acquise , dont jouit l'Ile-de-France , et l'absence de ces effroyables fièvres de Batavia , des Philippines , des Moluques , de Madagascar et de la plupart des pays équinoxiaux.

Il faudroit cependant bien se garder de croire , d'après quelques hommes enthousiastes , que l'Ile-de-France soit étrangère à toute maladie endémique ; elle en a malheureusement plusieurs , d'autant plus à redouter même qu'il paroît plus difficile de s'en préserver. En effet , indépendamment des affections de poitrine , qui y sont très-multipliées ; de la lèpre , qui , naguère inconnue dans cette île , compte maintenant un assez grand nombre de victimes , même dans la population blanche , toutes les affections des voies urinaires s'y montrent en nombre véritablement étonnant ; ce qui paroît dépendre surtout

de la qualité des eaux, qui, d'après les analyses chimiques de M. Delisse, contiennent une très-forte proportion de carbonate calcaire.

Je viens de présenter rapidement, d'après mes observations particulières, et d'après les résultats généraux que j'ai pu déduire de celles faites par MM. Céré, Monneron, et surtout par M. Lislet-Géoffroy, le tableau météorologique de l'Ile-de-France : les détails minéralogiques et géologiques qui suivent ne me paroissent ni moins intéressans ni moins nouveaux ; ils sont dus à notre minéralogiste M. Bailly.

« L'Ile-de-France est entièrement volcanique ;
» mais bien des siècles se sont écoulés déjà de-
» puis que ses feux sont éteints, et une grande
» révolution paroît avoir changé l'état primitif
» de ce cratère antique. En effet, toutes les mon-
» tagnes de cette île se développent autour d'elle
» comme une ceinture d'immenses remparts ;
» toutes affectent une pente plus ou moins in-
» clinée vers le rivage de la mer, tandis, au
» contraire, que vers le centre de l'île, elles pré-
» sentent une coupe abrupte et souvent taillée
» à pic. Toutes ces montagnes sont formées de
» couches parallèles et inclinées, du centre de
» l'île vers la mer ; ces couches ont entre elles

» une correspondance exacte, et lorsqu'elles se
» trouvent interrompues par quelques vallées
» ou par quelques scissures profondes, on les
» voit se reproduire à des hauteurs communes
» sur le revers de chacune des montagnes qui
» forment les vallées ou les scissures. Il résulte
» bien incontestablement de ces observations
» que toutes ces montagnes ont la même ori-
» gine, qu'elles datent de la même époque ;
» que réunies jadis, elles n'ont pu être séparées
» depuis que par quelque révolution violente
» et subite.

» Quelle peut avoir été cette dernière révo-
» lution?.... Tous les faits se réunissent pour
» prouver que l'île tout entière ne formoit jadis
» qu'une énorme montagne brûlante; qu'épu-
» sée, pour ainsi dire, par ses éruptions, elle s'af-
» faissa sur elle-même, engloutit dans ses abîmes
» la plus grande partie de sa propre masse, et,
» que de cette voûte immense il ne resta debout
» que les fondemens, dont les débris, entr'ouverts
» sur différens points, forment les montagnes
» actuelles de l'île. Quelques pitons de forme co-
» nique, qui s'élèvent vers le centre du pays,
» notamment le piton du centre, portent les ca-
» ractères d'une origine postérieure à l'éboule-

» ment du cratère , et paroissent avoir été les
» derniers soupiraux par où les feux souterrains
» ont exhalé leurs vapeurs. Telle est, en général,
» l'organisation physique de l'Ile-de-France; je
» n'entrerais pas à ce sujet dans de plus grands
» détails, que ne comporteroit pas d'ailleurs la
» nature de cette relation.

» Il me reste à parler des roches qui composent
» le sol : elles appartiennent généralement à cette
» classe désignée par Dolomieu sous le nom de
» *laves argilo-ferrugineuses*; elles sont plus ou
» moins poreuses, presque toujours porphyriti-
» ques, avec des cristaux de péridot de diverses
» nuances quelquefois irisées, de pyroxène, de
» feld-spath, presque toujours altérés.

» Ces roches se décomposent facilement, et
» leurs débris, entraînés par les eaux de pluie,
» forment, dans les parties basses de l'île, des
» couches assez épaisses d'une sorte de terre ar-
» gileuse rougeâtre, dont l'industrie a su tirer
» parti pour fabriquer des poteries, principale-
» ment des *gargoulettes* ou vases à rafraîchir
» l'eau, des pots à terrer le sucre, etc.

» Dans les pores et cavités de quelques laves
» on trouve de la chaux carbonatée cristallisée
» de formes variées, de la chabasié primitive

» de la zéolithe, du péridot, du fer phosphaté, etc. On trouve aussi dans quelques lieux bas et marécageux du fer oxydé-hématite, en grains de la grosseur d'une noisette; cette substance a été autrefois l'objet d'une exploitation que la rareté des bois et la cherté de la main-d'œuvre ont bientôt fait abandonner¹.

» Pour terminer ce précis géologique de l'Ile-de-France, je dois ajouter qu'elle est entourée sur tous les points par une ceinture de madrépores qui en rendent l'abord très-dangereux; ces madrépores s'étendent chaque jour davantage; plusieurs îlots en sont formés, d'autres se forment pour ainsi dire à vue d'œil par les mêmes élémens, et l'île principale tend à s'agrandir ainsi de plus en plus. Nous avons vu nous-même un exemple bien remarquable de la rapidité d'accroissement des zoophytes. Un bâtiment, qui servoit d'*amiral* dans le port, fut échoué quelque temps après notre départ; à l'époque de notre retour, c'est-à-dire deux ans et demi après, les madrépores s'étoient telle-

¹ Voyez dans le Voyage de Bougainville la description des belles usines établies pour la fonte du fer par MM. de Rostaing et Hermans. L. F.

» ment multipliés tout autour du bâtiment qu'il
» ne faisoit plus qu'un seul corps avec la roche
» sur laquelle il reposoit. »

Le sol de l'Île-de-France, nous venons de le voir, est essentiellement volcanique; mais, bien différent en cela de celui de Ténériffe, il est recouvert presque partout d'une couche de terre végétale assez profonde qui se prête également à l'infiltration des eaux, au développement de la végétation. Si je pouvois en juger d'après mes propres observations, il me paroîtroit évident que l'origine principale de ce précieux terrain se trouve dans la lave même, altérée, décomposée par l'action réunie des siècles, de la chaleur, de l'humidité, de la végétation, etc. J'ai vu, dans ces masses de laves compactes qui forment les montagnes de l'île; une succession d'altération qui, du basalte le plus solide, paroît descendre, par une foule de nuances intermédiaires, jusqu'à la terre végétale même. En soumettant cette terre à l'action d'un feu violent, elle ne tarde pas à prendre une couleur rouge d'ocre très-foncée, qui provient sans doute d'une oxidation plus forte du fer contenu, presque à l'état métallique, dans le basalte non altéré.

Quelle que puisse être, au surplus, l'origine de cette terre végétale, elle n'en est pas moins d'une excellente qualité, et partout où la couche en est assez profonde la végétation s'y montre avec une force et une vigueur extraordinaires; aussi la quantité des plantes cultivées avec succès à l'Ile-de-France est-elle véritablement prodigieuse; et ce qu'il y a de plus remarquable au milieu d'une telle abondance, c'est que la presque-totalité de ces végétaux est étrangère au sol qui les nourrit, et que tous y réussissent également bien. Pour prendre une idée juste de cette fertilité du pays qui nous occupe, il faut aller visiter le jardin du Gouvernement dans la plaine des Pamplemousses; c'est là que le respectable M. Céré a su naturaliser, depuis trente ans, un nombre prodigieux d'arbres et d'arbustes arrachés, les uns aux plages ardentes de l'Afrique, les autres aux rivages humides de Madagascar: ceux-ci sont venus de la Chine ou du Pégu; ceux-là sont originaires des rives de l'Indus et du Gange; plusieurs naquirent aux sommités des Gattes, quelques autres vécurent dans les riches vallées du Cachemire. La plupart des îles du grand archipel d'Asie, Java, Sumatra, Ceylan, Bourou, les Moluques, les Philippines, Taïti

même, ont été mises à contribution pour la richesse et l'ornement de ce jardin; les Canaries, les Açores lui ont fourni de nombreux tributs; les vergers, les bosquets de l'Europe, les forêts de l'Amérique, ont été dépouillés pour lui : on y retrouve plusieurs productions de l'Arabie, de la Perse, du Brésil, de la côte de Guinée, de la Cafrerie, et nous avons nous-même déposé dans son sein de nombreux échantillons des végétaux singuliers des forêts australes. C'est là qu'en errant au milieu d'allées profondes et silencieuses, on peut voir confondus tous ensemble ces hôtes précieux, étonnés de se trouver sur le même sol. Avec quelle douce émotion je contemplois cet arbre de *Teck*, ce géant des forêts équinoxiales, et dont on fait dans l'Inde des vaisseaux presque incorruptibles; cet *Arbre à pain*, dont le fruit savoureux nourrit toutes les peuplades du grand océan équatorial; le *Rafia de Madagascar*, ce palmier précieux qui fournit un sagou délicat et fortifiant; le *Muscadier*, qui, ravi naguère par le respectable M. Poivre, doit nous affranchir bientôt du tribut que nous payons encore au monopole hollandais; le *Giroflier*, dont les fruits innombrables et d'une belle couleur rouge produisent un si charmant effet, et qui fournit déjà

dans nos îles bien au-delà de notre consommation de girofle; le *Badamier* à feuilles larges, d'une verdure aussi douce qu'agréable, et qui porte une petite amande allongée, plus délicate que nos meilleures noisettes; l'*Ébénier*, à qui nous devons ce bois si recherché dans les arts, si précieux par son beau poli, par sa couleur d'un noir éclatant; le *Pamplemoussier*, dont le fruit est une espèce d'orange de la grosseur d'un petit melon; le *Tamarinier*, dont les siliques produisent cette pulpe aigrette qui nous est un médicament agréable et salulaire; l'*Oranger nain de la Chine*, haut d'un pied seulement, dont le fruit rouge et gros à peine comme celui du café, se distingue par son agréable parfum de citron; l'*Hymenæa*, arbre charmant, dont les feuilles opposées deux à deux, symbole d'une heureuse union, tendent toujours à se rapprocher; l'*Arréquier*, dont la tige élégante se projette dans les airs, et produit ces régimes de noix d'arreck, si recherchées pour l'usage du bétel, dont elles forment la base essentielle; le *Carambolier*, dont le fruit à quatre côtes très-saillantes contient un suc abondant et légèrement acidule; le *Jacquier*, voisin de l'arbre à pain, et qui porte, le long de sa tige, d'énormes fruits de la forme d'une ci-

trouille allongée, précieux aliment des esclaves; le *Litchi*, dont l'enveloppe tuberculeuse et coriace recouvre une pulpe agréablement parfumée; le *Mangoustan*, originaire de la Chine, ainsi que le précédent, et dont on s'obstine dans ces régions à regarder le fruit comme le meilleur du monde; le *Cafier*, si connu maintenant de notre Europe, et dont les petites baies à deux semences sont recouvertes d'une belle enveloppe écarlate; le *Manguier*, l'analogue de notre poirier, et qui, modifié par la culture, présente comme lui de nombreuses variétés; le *Bananier*, dont le nom seul réveille tant de douces idées, tant de souvenirs agréables; le *Cocotier*, si célèbre dans toutes les relations, et d'un si bel effet dans les paysages équatoriaux; le *Palmiste*, qui ne porte qu'une seule fois en sa vie ce chou précieux qui le termine, et que l'on peut préparer de tant de manières utiles; le *Vélongos de Madagascar*, dont les fruits, symétriquement disposés en une grappe immense, représentent si bien un énorme buisson d'écrevisses; le *Jambos*, dont les drupes assez semblables à de petites prunes noires, offrent comme elles une pulpe odorante et sucrée; le *Jam-mâlac*, dont on forme de si belles charmillles; le *Bambou épineux*, si

propre à faire des haies impénétrables; le *Raventsara*, dont la feuille et les fruits seroient susceptibles de fournir une épice agréable et d'un très-bas prix; l'*Avocacier*, dont la chair épaisse et jaunâtre a quelques rapports avec celle de nos poires fondantes, mais qui, beaucoup plus fade qu'elle, a besoin d'être relevée par quelques assaisonnemens; le *Goïavier*, qui fournit au milieu des forêts un rafraîchissement salutaire; le *Cannellier de la Cochinchine*, dont l'écorce ne le cède guère à celle de Ceylan; le *Baobab* ou *Pain-de-singe*; ce fameux *Adansonia*, la plus grande et la plus grosse espèce d'arbre connu; le *Vacois*, dont les rejets, sous une forme impudique, descendent le long de la tige pour aller lui fournir de nouvelles racines, et dont les feuilles sont employées à tant d'usages utiles; le *Frangipanier*, dont les belles corolles d'albâtre exhalent un parfum si délicat et si suave; le *Cotonnier*, qui nous prête son admirable duvet après la maturité des graines auxquelles il devoit servir de langes; le *Bois de fer*, arbre précieux, qui croît si rapidement, qui s'accommode des lieux les plus stériles, et qui réussiroit vraisemblablement si bien dans nos climats méridionaux; l'*Attier*, dont le fruit tuberculeux cache, sous une écorce

dure, épaisse et coriace, une pulpe savoureuse et délicate, comparée par tant de voyageurs à de la crème sucrée ; le *Rosier de la Chine*, qui, croissant naturellement au milieu des forêts, marie partout ses fleurs avec celles du *Jasmin* odorant et de la belle *Pervenche de Madagascar* ; le *Papaïer*, dont le suc laiteux et caustique est employé comme un excellent vermifuge, et dont le fruit est recherché sur les meilleures tables ; le *Ravinal* ou *Arbre du Voyageur*, ainsi nommé de la propriété singulière qu'il a de fournir une grande quantité de très-bonne eau douce lorsqu'on le perce à la base des feuilles ; le *Jam-rosa*, qui porte des fruits de la plus belle couleur rose, dont on obtient par la fermentation et la distillation un alcool si délicieusement parfumé ; le *Cassier*, qui fournit à la médecine l'un de ses purgatifs les plus simples et les plus doux ; le *Dattier*, le *Carroubier*, le *Myrobolan*, l'*Arbre de ben*, l'*Arbre à vernis*, l'*Arbre à encens*, le *Bois de lait*, l'*Arbre de Cythère*, le *Latanier*, la *Rousaille*, l'*Arbre à suif*, l'*Arbre à thé*, le *Café d'Eden*, le *Cirier de la Cochinchine*, le *Savonnier*, le *Cubèbe*, le *Lilipè*, le *Longane de la Chine*, l'*Ouattier*, le *Vancassaie*, le *Cacaoyer*, le *Roucouyer*, le *Chérembellier*, le *Bibassier*, le *Ve-*

loutier, etc., etc. ! mais telle est la profusion des végétaux utiles que l'industrie de l'homme et son heureuse activité ont su réunir sur un aussi petit théâtre, qu'il faudroit outre-passer de beaucoup les bornes naturelles de ce chapitre pour en continuer l'énumération ; et lorsqu'on vient à penser que cette multiplication prodigieuse de végétaux intéressans est le résultat d'un petit nombre d'années d'expériences et de travaux, le fruit honorable du dévouement d'un petit nombre d'hommes, on se sent pénétré de reconnoissance pour les auteurs de tant de bienfaits, à la tête desquels se présentent Labourdonnais, l'immortel Poivre, Hubert et Céré, Commerson, du Petit-Thouars et Martin.... L'importation de la cerise en Italie consacra le nom de Lucullus chez les Romains, et nous le rend cher encore aujourd'hui.... Combien de naturalistes modernes ont fait cent fois plus pour le bonheur de l'espèce humaine, et vécurent malheureux, ignorés de leurs propres concitoyens.... !

Pour terminer le précis que je viens d'esquisser, il me resteroit maintenant à parler de la zoologie de l'Ile-de-France et à réunir sur ses habitans les faits que nous avons été à portée d'observer ; mais d'autres climats, d'autres hom-

mes, appellent nos recherches; hâtons-nous donc de terminer ce qui peut concerner encore notre séjour dans cette île.

Autant les individus attachés à notre expédition eurent à se louer de la réception qui leur fut faite, autant notre chef eut à se repentir d'être venu relâcher dans cette colonie : mais sans entrer dans les tristes détails de cette partie de notre histoire, je me bornerai à dire que le troisième bâtiment que nous devions y prendre nous fut refusé; que nous ne pûmes obtenir les provisions les plus indispensables; que la désertion nous fit perdre quarante matelots d'élite, et qu'un grand nombre d'officiers, de naturalistes et d'artistes des deux vaisseaux, fatigués déjà des mauvais traitemens du chef, ou justement alarmés pour l'avenir, restèrent dans la colonie.

On convient généralement que les bois des pays chauds sont plus pesans et plus forts que ceux des régions tempérées; les expériences de M. Lislet viennent à l'appui de cette opinion : il en résulte en effet que le chêne d'Europe, comparé sous ce double rapport, avec 22 espèces de bois équatoriaux, n'est que le 17^e pour la pesanteur, et le 19^e pour la force relative.

(*Voyez le tableau ci-joint.*)

TABLEAU COMPARÉ

De la pesanteur et de la force relative de plusieurs bois de l'Ile-de-France, par M. LISLET-GEOFFROY, capitaine du génie militaire, correspondant de l'Académie des sciences.

NOMS VULGAIRES.	NOMS BOTANIQUES.	POIDS du piéd cube.	FORCE relative.
Bois de Fer, noir.	<i>Stadtmania</i>	liv. 87	onc. 12 3872
— Puant.	<i>Fœtidia</i>	75	2 3141
— de Nette, à petite feuille.	<i>Imbricaria</i>	74	1 3100
— d'Olive, blanc.	<i>Olea</i>	63	2 2917
— de Teck-Tackamaka, rouge.	<i>Tectona grandis</i>	53	2 2720
— de Nette, à grande feuille.	<i>Imbricaria</i>	72	1 2660
— de Fer, rouge.	84	10 2367
— de Cannelle, blanc.	<i>Laurus</i>	56	8 2317
— de Cannelle, noir.	<i>Elæocarpus</i>	41	14 2290
— d'Olive, rouge.	<i>Rubentia</i>	56	6 2037
— de Colophane, rouge.	<i>Colophonias Burseria</i>	59	2 2087
— de Pomme, blanc.	<i>Eugenia</i>	61	4 2015
— de Benjoin.	<i>Terminalia Benjoin</i>	57	4 2005
— de Nette-pomme-de-singe.	<i>Syderoxylon</i>	57	3 1900
— de Cannelle, marbré.	<i>Elæocarpus</i>	38	14 1880
— de Fer, blanc.	<i>Syderoxylon</i>	58	4 1783
— de Pomme, rouge.	<i>Eugenia</i>	60	0 1750
— de Lousteau.	<i>Antirrhæa</i>	56	8 1750
— de CHÊNE.	<i>QUERCUS robur</i>	56	1 1702
— de Sapin Tackamaka, rouge.	<i>Colophyllum Caloba</i>	52	5 1618
— de Bigaïgnon.	<i>Eugenia</i>	64	3 1500
— de Bassin.	<i>Blackwellia</i>	47	11 1500
— de Colophane, blanc.	<i>Morignia</i>	49	3 1350

Les expériences pour déterminer la force relative des bois peuvent se faire de plusieurs manières : celle employée par M. Lislet consiste à choisir des prismes égaux, autant que possible, de chacun des bois qu'on veut comparer ; on les fixe ensuite, par les deux extrémités, sur deux points d'appui solides, deux poteaux encochés par exemple ; puis on suspend, par le milieu de chacun de ces prismes, la quantité de poids nécessaire pour les rompre ; le rapport de ces quantités détermine celui de la force des bois. On conçoit en effet, par exemple, que, s'il a fallu pour rompre un prisme donné de bois de fer noir, une quantité de poids égale à 3872, et que, pour produire le même effet sur un prisme semblable de bois de chêne, il a suffi d'un poids égal à 1702, on conçoit, dis-je, que la force de résistance de ces deux bois doit être dans le rapport de 3872 à 1702, ou plus simplement, que la force du bois de chêne est à celle du bois de fer noir, comme 1 est à 2,22.

LIVRE II.

DE L'ILE-DE-FRANCE A TIMOR.

1.

II

LIVRE II.

DE L'ILE-DE-FRANCE A TIMOR.

CHAPITRE V.

TRAVERSÉE DE L'ILE-DE-FRANCE A LA NOUVELLE-
HOLLANDE : TERRE DE LEUWIN.

Du 25 avril au 19 juin 1801.

LE 25 avril 1801, nous partîmes de l'Ile-de-France pour diriger notre course vers la Nouvelle-Hollande : à peine étions-nous sous voile, qu'on vint nous annoncer, de la part du commandant, qu'à compter de ce jour, nous n'aurions plus qu'une demi-livre de pain frais par semaine; que la ration de vin seroit remplacée par trois seizièmes de bouteille de mauvais tafia de l'Ile-de-France; acheté à vil prix dans cette colonie; que le biscuit et les salaisons constitueroient, à l'avenir, notre nourriture

II.

habituelle. Ainsi, dès le premier jour d'une navigation aussi longue que difficile, on nous retranschoit tout à la fois le pain, le vin et la viande fraîche..... Triste prélude et principale source des malheurs qui devoient nous accabler dans la suite.....!

Le 26 et le 27, nous eûmes quelques rafales et de la pluie; le 29, nous nous trouvions par 25° de latitude australe, et déjà le baromètre, de 28^p 3^l, s'étoit levé jusqu'à 28^p 4^l, 5 : toute la nuit de ce dernier jour, nous eûmes une pluie légère, mais continuelle. Du 30 avril au 5 mai, nous nous avançâmes jusqu'au 29° degré de latitude et au 64° de longitude orientale. Du 5 au 11, nous eûmes constamment un temps sombre, humide et pluvieux, produit et entretenu par les vents du nord-est, du nord et du nord-nord-ouest, qui nous amenèrent enfin un coup de vent qui dura trois jours, et durant lequel le baromètre s'abaissa de 9 lignes. La nuit du 9 surtout fut mauvaise; la mer étoit excessivement houleuse et grosse; les vents souffloient par rafales impétueuses, et les averses se succédèrent rapidement jusqu'au lendemain midi.

Du 11 au 15, nous continuâmes à courir sous le parallèle de 33° de latitude environ, le

baromètre se soutenant de 28^p 4^l à 28^p 5^l, et le thermomètre s'étant abaissé successivement du 22° jusqu'au 12° degré. La température de la mer, à sa surface, se trouvoit un peu supérieure à celle de l'atmosphère.

Du 15 au 20, nous fîmes également peu de chemin vers le sud, n'étant encore, ce dernier jour, que par 35°; mais déjà notre longitude étoit de 100° à l'est du méridien de Paris, et conséquemment nous n'étions plus qu'à 150 lieues environ de la pointe occidentale de la Nouvelle-Hollande, où notre commandant avoit résolu d'aborder.

En effet, la longueur de notre traversée d'Europe dans l'Inde, notre séjour à l'Ile-de-France, plus long aussi qu'il ne devoit l'être, nous ayant fait perdre une partie de la saison favorable à nos travaux, notre chef craignit de se porter vers la terre de Diémen, et résolut de commencer son exploration par la reconnoissance du nord-ouest de la Nouvelle-Hollande, réservant pour le printemps prochain la campagne du sud. Cette détermination importante nous fit généralement de la peine, parce qu'elle n'étoit pas rigoureusement exigée par notre position actuelle; la saison, quoique déjà assez avancée,

ne l'étoit pas trop pour nous empêcher d'aller doubler le cap Sud, et comme de ce point nous avions toujours à remonter vers les régions équatoriales, il nous sembloit prudent de respecter davantage les instructions du gouvernement, que nous savions être le résultat des méditations les plus savantes, et des recherches les plus étendues..... On pourra voir dans la suite combien ce premier changement dans l'ordre de nos travaux en produisit dans leurs résultats.

Du 21 au 25 mai, nous continuâmes à nous rapprocher de la côte occidentale du continent que nous venions explorer; nous en étions cependant encore à plus de 100 lieues, et déjà tous les instrumens météorologiques éprouvoient l'influence de son voisinage : en effet, pendant la première partie de notre navigation, j'avois observé que les vents d'est étoient constamment très-humides; que presque toujours ils étoient accompagnés de brumes, de pluies, ou même d'averses violentes; tous les instrumens avoient offert une marche analogue à l'état de l'atmosphère. Par ces mêmes vents, le thermomètre s'élevoit, l'hygromètre marchoit à la saturation, le mercure s'abaissoit dans le tube du baromètre; mais à peine nous nous trouvâmes abrités,

en quelque sorte , par la Nouvelle-Hollande , que ces vents , qui ne pouvoient plus nous parvenir qu'en traversant cette terre dans sa plus grande largeur , se montrèrent tout - à - coup avec des caractères entièrement opposés à ceux que je viens d'indiquer. Sous leur influence , l'atmosphère étoit pure et sereine , l'hygromètre indiquoit une diminution progressive de l'humidité , le baromètre s'élevoit ; le thermomètre seul se soutenoit à une température égale , ou même plus forte. Surpris d'un changement aussi rapide , aussi complet dans la marche des phénomènes météorologiques , j'en méditai toutes les circonstances , j'en analysai tous les élémens , et je crus pouvoir en déduire la conséquence singulière , que la partie de la Nouvelle-Hollande où nous allions aborder devoit être en général un pays bas , dépourvu de hautes montagnes , de forêts profondes , de grands amas ou même de grands courans d'eau douce. Il n'est pas de mon sujet d'entrer ici dans tous les détails du mémoire que je rédigeai pour lors sur cette matière , il me suffira de dire que le commandant , l'astronome et tous ceux de mes amis auxquels je communiquai ce travail , plusieurs jours avant d'avoir la vue des terres , quoique

frappés de l'accord des conséquences avec les phénomènes, se refusèrent cependant à les admettre, jusqu'à ce que l'expérience vint forcer tout le monde à reconnoître l'importance de ces applications nouvelles des observations météorologiques à la physique des grands continens. Je reviendrai dans la suite sur cet objet, alors qué, vers l'extrémité sud de la Nouvelle-Hollande, nous verrons se manifester, pour les vents du nord-ouest, les mêmes phénomènes que je viens d'indiquer pour ceux de l'est et du nord-est.

Le 27, à la pointe du jour, nous eûmes la première vue de la Nouvelle-Hollande; un filet noirâtre, prolongé du nord au sud, en dessinoit l'humble profil : nous cherchâmes à nous en rapprocher; mais les courans et les vents nous furent tellement contraires, que le reste du jour se consumma en efforts inutiles; le soir on mit en panne; nous profitâmes de cette circonstance, mon collègue Maugé et moi, pour faire jeter la *drague* : cet instrument, employé plus particulièrement à la pêche du corail, est construit de manière à pouvoir rapporter du fond de la mer à sa surface tous les corps qu'il y rencontre. Nous espérions pouvoir ob-

tenir par ce moyen les premiers objets de nos collections australiennes, et notre attente fut remplie au-delà de nos désirs.

Trompés par les cartes qui nous avoient été remises en Europe, nous crûmes, dans la soirée du 28, relever le cap Leuwin, qui forme la pointe la plus occidentale de la Nouvelle-Hollande, et au nord duquel commençoit immédiatement la portion de la terre de Leuwin, encore inconnue, que nous venions visiter. Ce cap important auroit été placé, d'après ces observations, par $34^{\circ} 4' 50''$ de latitude sud, et par la longitude de $112^{\circ} 39' 30''$ à l'est du méridien de Paris; mais la suite de nos travaux prouve que dans cette première reconnaissance nous nous étions mépris sur le point qu'il falloit véritablement regarder comme le cap Leuwin.

Ce jour-là, les terres que nous eûmes en vue se montrèrent extrêmement basses, stériles, sablonneuses, d'une couleur obscure entremêlée de quelques taches blanchâtres. Plusieurs baleines passèrent très-près de nos bâtimens. A minuit environ, on jeta de nouveau la drague, qui revint encore chargée pour nous d'une foule d'objets intéressans, à la description et au dessin desquels M. Lesueur et moi nous travail-

lâmes tout le reste de la nuit, comme nous l'avions déjà fait la veille.

Durant la journée du 29, nous prolongeâmes, à très-petite distance, une terre presque absolument semblable à celle des jours précédents; mon estimable ami, M. Depuch, la décrivait en ces termes : « Dans tout l'espace » que nous avons parcouru, le terrain est bas, » ou du moins très-peu élevé; les inégalités » qu'offre la côte sont douces et arrondies; » souvent même cette côte est tellement égale, » qu'une ligne légèrement ondulée pourroit en » dessiner une partie considérable; le rivage est » partout bordé de collines qui viennent se terminer en pente peu rapide. Ces collines ou » monticules ont un aspect noirâtre et triste; » on y remarque en plusieurs endroits des » places blanches plus ou moins étendues, dont » une se développant sur toute la hauteur de la » côte, comprend en longueur l'espace d'un demi-mille, et peut fournir aux navigateurs un » point important de reconnaissance. En observant ce point, j'y ai distingué les caractères » d'un terrain sablonneux, et cette constitution » paroît appartenir à tout le prolongement de » cette côte. L'aspect noirâtre qu'elle affecte

» assez généralement, est occasionné par une
» végétation triste et languissante; les lieux qui
» s'en trouvent dépourvus sont blanchâtres.»

Le 30, dans la matinée, nous doublâmes un cap, en avant duquel se projette un récif contre lequel la mer brisoit avec violence, et qui s'avance d'environ un demi-mille au large. Nous reconnûmes bientôt qu'il formoit la pointe d'entrée sud d'une très-grande baie, que, du nom de notre principale corvette, nous appelâmes *baie du Géographe* (voy. pl. n° 1 et 15) : le cap dont je viens de parler reçut le nom de *cap du Naturaliste*; il gît par $33^{\circ} 27' 43''$ de latitude sud, et par $112^{\circ} 39' 47''$ de longitude orientale. En dehors, et presque par le milieu de cette baie, existe un récif étendu, très-dangereux, qui fut appelé *récif du Naturaliste*. Le soir, sur les cinq heures, nous laissâmes tomber l'ancre à l'entrée de la baie que nous venions de découvrir. Le baromètre, durant ces cinq derniers jours, s'étoit soutenu de $28^{\text{p}} 3^{\text{l}}, 5$ à $28^{\text{p}} 6^{\text{l}}, 0$; le thermomètre varioit de 14 à 17^{d} , et l'hygromètre de 78 à 90^{d} . L'atmosphère étoit parfaitement pure, grâce aux vents secs et froids de la partie du sud, qui prédominoient alors.

Le 31 au matin, le commandant expédia la

chaloupe, sous les ordres de M. Picquet, pour aller fixer la position absolue du cap du Naturaliste : « Mais, dit M. Boullanger, chargé de cette opération, nous trouvâmes cette pointe » défendue de toutes parts par de grosses ro- » ches, sur lesquelles la mer brisoit avec fureur ; » ces brisans se prolongent le long d'une partie » de la côte de la baie ; quelques-uns même se » portent au large. Nous tâchâmes bien de dé- » couvrir un passage au milieu de ces brisans, » mais ce fut en vain ; la côte partout parut in- » abordable : nous fûmes réduits à passer le reste » du jour, toute la nuit et une partie du lende- » main, sans pouvoir regagner le navire, dont » le vent nous écartoit sans cesse, en nous en- » traînant au large. »

Tandis que nos malheureux compagnons, épuisés de fatigue, inondés d'eau de mer, erroient ainsi sur les flots, une seconde embarcation, sous le commandement de M. H. Freycinet, abordoit enfin sur cette côte : MM. Depuch et Riédle seuls avoient pu s'y embarquer, et les premiers des Européens, ils eurent le plaisir de toucher ces bords inconnus. Ils ne purent toutefois y rester que quelques heures, durant lesquelles ils firent diverses observations sur l'état

physique du sol et sur ses productions végétales : nous aurons plus particulièrement occasion de revenir ailleurs sur cet objet; il suffira de dire maintenant que M. Depuch trouva dans le fond de l'anse où l'on mit pied à terre une très-belle espèce de granit, qui formoit des couches régulières et très-multipliées; disposition des substances granitiques soupçonnée par Saussure, mais dont jusqu'alors l'existence avoit été contestée. Ce phénomène remarquable assurant à cette partie de la baie du Géographe un intérêt particulier, nous avons cru devoir lui appliquer le nom du naturaliste qui, le premier, eut occasion de l'observer et de le décrire. L'*anse Depuch* est dans l'est du cap du Naturaliste, à peu de distance de ce dernier point.

Le 1^{er} juin, après avoir embarqué notre chaloupe, nous appareillâmes pour continuer l'exploration de la côte méridionale de la baie du Géographe : à midi nous avions par notre travers une grosse pointe, qui fut nommée *pointe Picquet*, du nom de l'un de nos plus estimables officiers. A sept heures, nous laissâmes tomber l'ancre vers le fond de la baie. Jusqu'alors, nous n'avions pu distinguer sur ces tristes bords aucune trace d'habitation; mais ce soir-là même,

un grand feu, qui parut tout-à-coup au-delà des dunes, nous apprit que l'espèce humaine comptoit ici quelques-unes de ses hordes sauvages.

A cette époque, nous éprouvions les effets les plus singuliers du *mirage*; tantôt les terres les plus uniformes et les plus basses nous paroissent portées au-dessus des eaux, et profondément déchirées dans toutes leurs parties; tantôt leurs crêtes supérieures sembloient renversées, et reposer ainsi sur les vagues; à chaque instant on croyoit voir au large de longues chaînes de récifs et de brisans, qui sembloient se reculer à mesure qu'on s'en approchoit davantage. Ce phénomène, si curieux d'ailleurs, avoit son côté triste : comme il se rattache essentiellement à l'état réfractif de l'atmosphère, et que l'exactitude des observations astronomiques est subordonnée à cette réfrangibilité plus ou moins grande, il s'ensuivoit que toutes les nôtres offroient alors entre elles des disparates affligeans; celles du soir, par exemple, nous donnoient beaucoup plus de chemin dans l'est, que celles du matin. Au reste le mirage m'a paru dépendre surtout des variations prodigieuses de la température et de l'humidité,

qui s'opèrent aux mêmes époques dans l'atmosphère de ces régions.

Le 2 et le 3, nous continuâmes l'exploration de la baie; le dernier jour, nous mouillâmes, sur les huit heures du soir, à deux lieues de terre environ, par 12 brasses d'eau, fond de sable fin et blanchâtre.

Le 4 au matin, je partis à la pointe du jour dans le petit canot commandé par M. Breton; M. Leschenault, botaniste, descendoit avec nous. A peine débarqué sur la plage, je m'élançai vers les dunes de sable qui bordaient le rivage, et m'enfonçai dans l'intérieur, pour y chercher les naturels, avec lesquels je désirois vivement établir quelques rapports; mais vainement je courus dans les forêts à la piste de quelques-uns d'entre eux, dont j'apercevois çà et là des traces récentes; tous mes efforts furent inutiles, et après trois heures d'une course aussi fatigante qu'infructueuse, je repris tristement le chemin du rivage; j'y trouvai mes compagnons qui m'attendoient, alarmés déjà de mon absence, et de suite nous nous embarquâmes pour retourner à bord, où nous ne pûmes cependant arriver avant six heures du soir, tant le calme et les courans étoient contraires à notre route.

MM. Bernier, Riédle, Depuch et Maugé, étoient pareillement descendus à terre sur un autre point; ils ne tardèrent pas à revenir. Plus heureux que nous, ils avoient rencontré un naturel qui pêchoit sur le rivage, tout près de l'endroit où leur débarquement s'étoit opéré. Cet homme leur parut être un vieillard; il étoit barbu, d'une couleur brune, entièrement nu, à l'exception d'une peau de kangaroo qu'il portoit sur les épaules, et qui lui descendoit à peine jusqu'au milieu des reins. L'aspect d'hommes inconnus ne sembla pas d'abord inquiéter beaucoup le pêcheur; mais s'apercevant bientôt qu'ils cherchoient à le joindre, il ramassa précipitamment trois sagaies qu'il avoit déposées sur la plage, et se postant ensuite avec fierté devant eux, il leur adressa une sorte de discours très-animé, montrant à diverses reprises nos vaisseaux, et paroissant leur faire signe d'y retourner. Egalement surpris de la contenance de ce nouveau Scythe, de la chaleur de sa harangue, de la fierté de ses mouvemens, nos camarades s'étoient arrêtés pour ne pas l'interrompre. Lorsqu'il eut fini, M. Depuch, ingénieur des mines, s'avança vers le sauvage, seul et sans armes, en lui criant : *Taïo, taïo* .(ami, ami), et en lui présentant un

collier de verre, dont l'éclat parut exciter dans le vieillard le sentiment de la plus vive admiration; mais il n'en montra pas moins de réputation à se laisser approcher; et lorsque M. Depuch voulut continuer à se porter en avant, il partit lui-même à la course, et disparut avec une rapidité que tout le monde admira. Tandis que ceci se passoit vers une partie de la côte, cinq ou six autres sauvages s'étoient approchés de la chaloupe, qui n'étoit alors gardée que par un seul matelot: à l'aspect de ces hommes farouches, le gardien de l'embarcation justement alarmé, se mit à pousser de grands cris pour avertir nos gens. A leur approche, les sauvages se hâtèrent de franchir les dunes, et s'enfuitrent avec la même rapidité que le vieillard.

Le bon Riédlé, dans cette course, fit une assez riche collection de plantes nouvelles, et ce tribut imposé sur ces rivages, il le paya par divers semis de blé, de maïs, d'orge, d'avoine, de poiriers, de pommiers, d'abricotiers, de pêcheurs, d'oliviers, et d'un grand nombre d'espèces de légumes européens..... Échange touchant, qui toujours auroit dû servir de base aux rapports des peuples, et que nous répétâmes souvent aux lieux divers où nous pûmes aborder!

A l'exemple de notre commandant, le capitaine Hamelin avoit expédié quelques embarcations pour reconnoître la baie dans le sud-sud-est. L'officier d'une de ces embarcations, M. Heirisson, rapporta, à son retour, qu'il avoit découvert l'embouchure d'une rivière, qui, remontant dans l'intérieur des terres, paroissoit se prolonger fort avant. Cette annonce fut reçue avec un plaisir d'autant plus vif, que jusqu'alors nous n'avions pu découvrir aucune trace d'eau douce sur la terre de Leuwin, et que nous n'ignorions pas que les navigateurs qui nous avoient précédés sur différens points de la côte nord-ouest de la Nouvelle-Hollande, n'avoient pas été plus heureux que nous. Il fut donc convenu que le lendemain matin, à deux heures, la chaloupe du *Géographe*, sous le commandement du capitaine de frégate Lebas, et le petit canot du *Naturaliste*, avec le capitaine Hamelin, iroient reconnoître cette rivière et la remonteroient dans l'intérieur aussi loin qu'il seroit possible. MM. Depuch, Leschenault, Riédlé, Lesueur et moi, nous obtînmes de faire partie de cette expédition, à laquelle notre médecin, M. Lharidon, voulut prendre une part active.

En abordant au rivage, nos deux capitaines

convinrent entre eux que, la chaloupe tirant trop d'eau pour la navigation qu'on avoit à faire, il étoit plus convenable de la *mouiller* au large, sous la garde de quelques hommes, et d'employer une partie de son équipage à remonter la rivière à pied, tandis que le petit canot s'avanceroit jusqu'au point où le défaut d'eau le forceroit à s'arrêter.

Aussitôt que ces dispositions générales furent terminées, je quittai mes compagnons, pour prolonger le rivage : la mer étoit basse et le moment propice pour en recueillir les produits. Je ne tardai pas à réunir un assez grand nombre d'objets nouveaux, parmi lesquels une charmante espèce d'*Orbulite* vivante. On sait assez que les *orbulites* sont un petit genre de zoophytes solides, confondus, avant M. de la Marck, avec les véritables nummulites; et que ces animaux singuliers n'avoient encore été trouvés qu'à l'état fossile. Cette découverte n'est pas la seule de ce genre que nous aurons occasion de présenter dans le cours de cette relation, et les rivages de la Nouvelle-Hollande nous fourniront souvent de nouvelles preuves des grandes catastrophes de la nature.

Cependant, le désir d'observer les peuples de

ces régions ne tarda pas à m'arracher du rivage; je franchis les dunes, et presque aussitôt je me vis arrêté par un marais, dont les bords étoient partout couverts de *Salicorne*, et sur les eaux salées duquel on voyoit plusieurs troupes de cygnes noirs. Au-delà de ce marais, la prétendue rivière dont mes amis étoient allés chercher l'embouchure, dessinoit son cours. Un grand nombre d'empreintes de pieds des naturels sembloient annoncer que plusieurs d'entre eux l'avoient récemment passée; je résolus de les aller trouver sur l'autre bord. Tandis que je cherchois un endroit plus favorable à mon passage, j'entendis le bruit d'une arme à feu; je crus pouvoir rencontrer, dans les chasseurs, quelques compagnons d'aventures; mais MM. Levillain et Bailly, auxquels je m'adressai, bien loin de vouloir partager mon entreprise, s'efforcèrent par leurs conseils de m'en détourner. Mais ma résolution étoit prise; je me déshabillai donc, je franchis la rivière en leur présence, et m'enfonçai dans la forêt qui se prolongeoit sur sa rive gauche. Il étoit onze heures; le ciel étoit pur, la température agréable : de telles circonstances ajoutaient à mon ardeur, et, plein d'espoir de rencontrer bientôt les hommes de ces bords,

je précipitois mes pas à leur suite, lorsqu'une découverte singulière vint me forcer à les suspendre.

A peu de distance du lieu de mon passage, j'aperçus un vallon, qui, se dirigeant vers l'intérieur, sembloit indiquer le cours d'un petit ruisseau ; je ne crus pas devoir me dispenser d'aller vérifier un tel soupçon ; malheureusement il étoit faux, et j'allois reprendre ma route, lorsque mes regards se trouvèrent arrêtés par un massif de grands arbres qui, par leur couleur, se détachent fortement de ceux qui les avoisinoient..... Tous étoient blancs, depuis la base de leur tronc jusqu'à l'extrémité de leurs rameaux.

Surpris à cet aspect, je m'avance précipitamment vers cette espèce de bocage, également excité par l'intérêt et la curiosité..... L'un et l'autre ne tardèrent pas à redoubler. Douze arbres plus gros, entremêlés de plusieurs autres plus petits, irrégulièrement confondus entre eux, formoient une demi-circonférence, dont les deux points extrêmes venoient se rattacher au bord de la rivière. Tous ces arbres appartenoient à une nouvelle espèce de *Melaleuca*, remarquable surtout par la couche épaisse de l'écorce, ou

plutôt du liber qui l'enveloppe; ce liber, d'un tissu très-fin, très-moelleux, adhère si faiblement au bois, qu'il suffit d'un léger effort pour l'enlever par longues bandes, depuis le pied de l'arbre jusqu'à l'extrémité de ses branches. C'est ainsi que les arbres dont je parle avoient été dépouillés de leur écorce; et comme les couches de ce liber sont d'une blancheur éclatante, c'étoit à l'enlèvement seul des plus extérieures d'entre elles qu'ils devoient leur couleur.

Dans l'aire de la demi-circonférence formée par ces arbres blancs, étoient inscrits trois autres demi-cercles, de plus en plus petits, et dont la concavité tournée vers le rivage venoit aboutir aussi sur le bord de la rivière. Le premier étoit une espèce de banc de gazon, large de deux pieds, exhaussé seulement de six à huit pouces au-dessus du sol, couvert d'une herbe fine, légère et très-courte, qui croissoit abondamment sur ce point : cette espèce de siège de verdure étoit festonné le long de celui de ses bords qui regardoit la plage; chacun des intervalles compris entre deux festons avoit évidemment servi de siège à une personne, et vingt-sept festons semblables paroissent indiquer une réunion de vingt-sept individus.

En avant de ce banc de gazon étoit un espace libre, semi-circulaire, large environ de deux pieds et demi; il étoit couvert d'un sable noir, qui se trouve abondamment sur le rivage de la mer, et qui forme une partie du sol de l'intérieur; il paroissoit avoir été foulé par les pieds des personnes assises sur le banc de gazon.

Une bordure de joncs séparoit cette seconde demi-circonférence de la troisième; ces joncs, très-rapprochés entre eux et très-régulièrement alignés, avoient été coupés à six pouces environ au-dessus du sol.

La troisième et dernière demi-circonférence étoit plus large que les précédentes et recouverte de cette seconde espèce de sable, que j'ai dit se trouver sur différens points du rivage, et se distinguer au loin par sa blancheur.

Sur ce fond de sable très-fin et très-uni l'on avoit planté un grand nombre de joncs, placés tous à une distance égale les uns des autres, et formant par leur distribution une suite de figures ou plutôt de caractères réguliers : tous ces joncs avoient été brûlés jusqu'au niveau du sol, de manière à présenter autant de points noirs et arrondis, qui se détachotent fortement

du fond de sable blanc sur lequel ils se trouvoient disposés.

Ces figures grossières et bizarres sans doute, avoient cependant quelque chose d'original et de réfléchi qui me frappa vivement : elles représentoient surtout un grand nombre de triangles, de losanges et de polygones irréguliers, quelques parallélogrammes, mais peu de carrés réguliers et point de cercles.

Le reste de la plage, jusqu'à la rivière, étoit couvert d'une herbe fine, légère et fraîche. Enfin tout-à-fait sur le bord de l'eau étoit un gros arbre, patriarche vénérable de ce bosquet; son tronc blanchâtre, incliné sur les flots, se projetait majestueusement au-dessus d'eux, et ses rameaux, étalés plus horizontalement, formoient une espèce de terrasse de verdure. Cet arbre remarquable paroissoit avoir été orné plus élégamment que les autres; comme eux, en effet, il avoit été non-seulement blanchi et de la même manière, mais encore son tronc et ses principaux rameaux avoient été décorés de guirlandes et de verdure.

La rivière servoit de borne au paysage, et donnoit plus d'intérêt encore à sa position; ses ondes fraîches et limpides, mollement épanchées

sur la rive ; son cours prolongé jusqu'à la mer ; les poissons nombreux qui jouoient à sa surface et dans son sein ; la végétation plus active qui couvrait ses deux bords ; tout, dans ce lieu simple et agréable, sembloit conspirer à développer les douces affections du cœur. Oh ! comme avec plaisir je m'abandonnai quelques instans aux réflexions qu'une telle découverte devoit inspirer ! « Ce lieu charmant, me disois-je, est » consacré peut-être à quelque mystère public » ou particulier..... Le culte des dieux en seroit, » il l'objet?..... C'est de la rivière et des marais » qui la bordent, que les habitans de ces ri- » vages tirent, en grande partie, les alimens » nécessaires à leur subsistance..... Nouveaux » Egyptiens, peut-être comme les anciens habitans du Nil, ils auront consacré par la reconnaissance le fleuve qui les nourrit..... Peut-être, à des époques solennelles, ils viennent » sur son bord lui payer un tribut d'hommages » et de gratitude. »

Revenant ensuite à ces figures singulières, régulièrement tracées sur le sable, je me rappelois ces fameux caractères runiques, usités jadis par les peuples du nord de l'Europe, et qui, de même que ceux-ci, consistoient dans

une suite de figures grossièrement dessinées, de cercles, de carrés, de triangles, susceptibles cependant, par leurs combinaisons diverses, d'exprimer toutes les idées des peuples qui les employoient; comme ceux que je venois de découvrir, ils étoient tracés sur la terre, sur l'écorce des arbres, sur les rochers, et ces derniers seulement pouvoient les transmettre à la postérité : je me rappelois ces hiéroglyphes grossiers, dont les Mexicains se servoient pour écrire les annales de leur histoire, et dont plusieurs n'offroient également que des figures, à peine ébauchées, de cercles, de carrés, de parallélogrammes, etc. : je me rappelois encore ces dessins grotesques découverts par le capitaine Philipp sur les rochers et sur les troncs d'arbres, vers la partie méridionale du continent où je me trouvois placé; ceux que, à l'extrémité australe de l'Afrique, les Boschismans ont l'habitude de graver dans le fond des cavernes; ceux, plus admirables encore, et surtout plus anciens, que Ceylan renferme en différens endroits : monumens précieux d'un peuple qui paroît ne plus exister; et je conclusois de tous ces rapprochemens que le désir de communiquer ses sensations et ses idées est un besoin de tous les temps, de tous les climats, de

tous les peuples; que cet art si précieux de l'écriture remonte bien au-delà de toutes les traditions, de tous les monumens historiques; et je regrettois plus vivement encore de ne pouvoir découvrir dans les caractères que j'avois sous les yeux les sentimens et les idées des hommes grossiers dont ils étoient l'ouvrage..... Sur le plan de la baie du Géographe (*pl.* 15), M. Lesueur a cherché, d'après un croquis que j'en avois fait, à donner quelque idée du monument que je viens de décrire.

Après avoir accordé à l'examen de ce bosquet tout l'intérêt dont il étoit digne, je m'éloignai du rivage pour pénétrer dans l'intérieur de la forêt. La marche partout étoit facile, à cause du grand écartement des arbres; la surface du sol étoit généralement revêtue d'une herbe courte, fine et légère. Du reste, je ne pus découvrir aucune trace d'eau douce. En quelques endroits, où la terre paroissoit plus humide, je voulus creuser le sol; il en suinta de l'eau saumâtre: cette qualité saline du terrain semble repousser les animaux; du moins, je ne pus en apercevoir aucun, et les traces de kangaroo que je distinguai sur le sable étoient peu nombreuses. Les insectes même sembloient exilés de ces

bords, à l'exception toutefois des fourmis, dont les noires légions, cantonnées particulièrement sur le revers des dunes, se présentoient partout innombrables autant qu'incommodes. J'en recueillis plusieurs espèces nouvelles, dont une, remarquable par ses grandes dimensions, se rapproche beaucoup du *formica gulosa* de Fabricius.

Une seconde remarque que je pus faire sur le sol que je parcourois alors, c'est que, malgré la variété prodigieuse des arbres et des arbrisseaux qui constituoient la végétation, on ne voyoit cependant aucun fruit qui parût susceptible de servir à la nourriture de l'homme ou des animaux frugivores. Nous aurons occasion de faire la même observation sur toutes les parties du continent de la Nouvelle-Hollande, sans remarquer à cet égard aucune exception bien sensible. Seroit-ce donc à cette singulière absence, ou du moins à cette excessive rareté des fruits mangeables, qu'il faudroit attribuer la non existence des animaux exclusivement frugivores sur le continent dont il s'agit? Au moins est-il certain que, jusqu'à ce jour, on n'y en connoît aucune espèce, et que nulle part on n'en a découvert le plus léger vestige. Le singe, par exemple, qui,

a couvert presque tout le globe de ses innombrables légions; qui se présente sur un si grand nombre d'îles; qui se retrouve, ainsi que nous le dirons bientôt, en troupes nombreuses dans toutes les Moluques, et conséquemment aux portes de la Nouvelle-Hollande; le singe, dis-je, ne paroît pas exister sur cette grande terre, et véritablement il seroit difficile de concevoir la manière dont les animaux de ce genre pourroient y subsister.

Cependant le but essentiel de mon incursion sembloit me fuir à mesure que j'avançois davantage. Les petits sentiers du bord de la rivière avoient fini par disparaître; je ne trouvois plus que quelques traces d'hommes, imprimées çà et là : nulle case ne s'offroit à ma vue; le silence le plus profond régnoit dans l'intérieur de cette immense forêt, et rien n'annonçoit qu'elle dût servir de séjour habituel à l'homme. En revanche, je trouvois partout une grande quantité d'arbres brûlés, de feux éteints. Auprès de quelques-uns, je remarquai des espèces de matelas formés de cette même écorce de mélaleuca, dont j'ai parlé précédemment, et qui paroissoient avoir servi de couche à des hommes réunis ou solitaires; en un mot, tout me confirma dans l'opinion que

les sauvages n'avoient pas établi leurs habitations fixes dans cette profondeur des bois ; qu'ils résidoient de préférence sur le bord de la rivière salée, des marais qui la bordent et dans le voisinage de la mer, où plus aisément ils peuvent se procurer une nourriture suffisante. C'est en effet là que se sont exclusivement trouvées celles de leurs cabanes que nous avons pu voir, et dont nous ne tarderons pas à parler. Il en est de même de leurs puits ou sources d'eau saumâtre, à l'usage de laquelle on nous verra bientôt réduits nous-mêmes.

Décidé par ces réflexions, commandé surtout par l'état du jour, qui penchoit vers son déclin, je repris le chemin de la rivière, que j'atteignis après une heure et demie de marche environ ; je la repassai aussi facilement que la dernière fois. En descendant au rivage de la mer, je n'y trouvai plus notre chaloupe. Cette dernière circonstance m'alarma d'autant plus, qu'il étoit déjà cinq heures ; que le temps, si calme le matin, venoit de changer, et qu'une brise violente du large souffloit alors et battoit en côte. Je venois d'acquiescer la certitude que cette rivière n'étoit autre chose qu'un bras de mer très-étroit, qui remonte à quelques lieues dans l'intérieur

des terres, dont le fond est vaseux comme celui des marais voisins, dont les eaux n'offrent d'autre mouvement sensible que celui du flux et reflux de l'océan, avec lequel elle est immédiatement en contact par l'espèce d'embouchure dont nous avons précédemment parlé; ses eaux, d'ailleurs, étoient tout aussi salées que celles des marais eux-mêmes. D'après toutes ces considérations, j'avois lieu de penser que l'exploration de cette prétendue rivière avoit dû en être terminée de bonne heure, et je craignois d'être arrivé trop tard pour le rembarquement.... Combien donc ne fus-je pas agréablement surpris de rencontrer mon ami Lesueur et M. Ronsard, qui cherchoient, ainsi que moi, à rejoindre la chaloupe : cette embarcation, durant notre absence, s'étoit malheureusement trop rapprochée de l'embouchure de notre rivière, et, par cette fausse manœuvre, se trouvoit affalée sous le vent.

MM. Lesueur et Ronsard venoient d'avoir une entrevue assez curieuse avec une femme sauvage, et M. Lesueur s'empressa de m'en communiquer les détails. Indépendamment du petit canot du *Naturaliste*, commandé par M. Hamelin, il étoit venu durant le jour une seconde embarcation de ce navire; ce canot,

sous les ordres de M. Saint-Cricq, alloit effectuer son retour à bord, lorsque MM. Lésueur et Ronsard descendirent sur la plage. Tandis qu'ils s'entretenoient avec les personnes du *Naturaliste*, ils découvrirent, dans le lointain, deux individus qui s'avançoient en prolongeant la grève. D'abord ils les prirent pour quelques-uns de nos matelots; mais enfin ils reconnurent que c'étoient deux naturels de ces bords. Les sauvages, de leur côté, croyant sans doute aussi avoir affaire à leurs compatriotes, continuoient à s'avancer sans défiance. Lorsqu'ils furent assez près pour qu'on pût avoir l'espérance de les joindre, MM. Lésueur, Ronsard, Saint-Cricq et quelques autres, s'élancèrent précipitamment au-devant d'eux; mais quelque diligence que ces messieurs fissent, ils ne purent empêcher l'un des deux individus, qu'ils reconnurent être un homme, de gravir le revers des dunes, de s'enfoncer dans les broussailles, et de disparaître parmi les marais. L'autre naturel étoit une femme enceinte et dans un état de grossesse déjà fort avancé. Désespérant sans doute, à cause de sa situation, d'échapper à la poursuite des étrangers qu'elle voyoit accourir, cette femme s'arrêta dès le premier instant, et puis s'accroupissant sur ses talons,

se cachant la figure dans les mains, elle resta comme frappée de stupeur, comme anéantie par la crainte et par la surprise; gardant l'immobilité la plus absolue, et paroissant insensible à tout ce qui se passoit autour d'elle. Cette misérable femme étoit entièrement nue : un petit sac de peau de kangaroo, attaché par une espèce de ficelle de jonc autour de son front, pendoit derrière ses reins. Nos amis ne trouvèrent dans ce sac que quelques bulbes d'*orchidées*, dont les pauvres habitans de ces rivages paroissent très-avides; mais qui malheureusement sont très-rares et très-petites, les plus grosses que nous ayons pu voir égalant à peine le volume d'une noisette ordinaire.

Pour ce qui est de la couleur de la peau, de la nature des cheveux, des proportions absolues ou relatives du corps, cette femme ressembloit parfaitement aux autres sauvages de la Nouvelle-Hollande, que nous aurons dans la suite occasion de décrire plus en détail. D'ailleurs elle étoit, et de l'aveu des personnes les moins difficiles; horriblement laide et dégoûtante; toutes ses formes étoient maigres et décharnées; sa gorge surtout étoit flétrie et pendoit jusque sur ses cuisses. La malpropreté la plus dégoûtante ajoutoit encore

à cette laideur naturelle, et auroit suffi seule pour repousser le plus brutal de nos matelots.

Après avoir examiné ce malheureux enfant de la nature avec tout l'intérêt qu'il devoit inspirer, nos amis le comblèrent de présens : on lui donna du biscuit, des miroirs, des couteaux, des tabatières, des colliers, et, ce qui valoit mieux encore, une hache et deux mouchoirs. Mais toujours accroupie sur ses talons, cette pauvre femme continua de paroître dans un état de stupeur profonde, et il fut impossible de lui faire accepter aucun de ces présens : on les laissa près d'elle en la quittant.

Comme nous nous trouvions encore à peu de distance de l'endroit où la scène venoit de se passer, M. Lesueur s'empressa de m'y conduire; mais déjà la femme sauvage avoit disparu, laissant au lieu de son accroupissement le témoignage le moins équivoque de la peur qu'elle avoit eue, et qui se manifeste, à ce qu'il paroît, chez les peuples sauvages comme chez les nations plus civilisées, par les mêmes évacuations spontanées. Du reste, la malheureuse n'avoit rien emporté de tous les présens qu'on avoit réunis autour d'elle, et que nous augmentâmes encore de divers objets.

Après cette petite course inutile, je me mis en route avec M. Lesueur, pour suivre le rivage jusqu'au point où nous espérions trouver notre chaloupe; la nuit approchoit, et nous avions près de deux lieues à faire pour la rejoindre; nous fûmes donc obligés de presser le pas. Chemin faisant, M. Lesueur me raconta qu'il avoit observé plusieurs cabanes de naturels; qu'elles étoient toutes construites sur les bords humides des marais salés qui couvrent la rive droite de la rivière; qu'elles étoient d'une facture extrêmement grossière, composées de petites branches d'arbre fichées en terre, et rapprochées par leurs pointes en forme de berceau, revêtues extérieurement de cette écorce utile dont j'ai déjà parlé plusieurs fois; que chacune d'elles avoit environ trois pieds de hauteur, autant de large, sur cinq à six pieds de long; qu'au-devant de l'ouverture de ces cases on observoit les traces de feux précédemment éteints; que dans les cendres il se trouvoit plusieurs débris de poissons, de kangeroos et quelques becs de cygnes noirs. M. Lesueur avoit fait un dessin de ces misérables cabanes (*pl. 31.*) à la vue duquel je dus me persuader qu'il étoit impossible de trouver ailleurs de plus pauvres ajoupas.....

Je me trompois cependant, et nous étions bien éloignés, pour les habitations comme pour toutes les autres particularités de l'existence physique et sociale, d'avoir observé sur ces bords le dernier terme de l'ignorance et de la misère.....

Mon compagnon m'apprit encore qu'il avoit vu plusieurs trous creusés dans la terre à quelques pieds de profondeur, et qui servent de puits aux habitants. On rencontre ordinairement auprès de ces trous des espèces de petits tubes, qui s'emploient sans doute à aspirer l'eau, et qui proviennent de quelques pieds d'un céleri rare et sauvage qu'on trouve sur divers points de la baie. M. Lesueur s'étoit servi de ces tubes pour goûter l'eau de ces fontaines; mais elle étoit tellement saumâtre qu'alors elle ne lui parut pas potable : on verra pourtant bientôt que nous nous estimâmes heureux d'en avoir de semblable à notre disposition.

En continuant notre route forcée, nous aperçûmes un groupe considérable de nos compagnons qui marchaient au-devant de nous; c'étoient le capitaine Hamelin avec une grande partie des deux équipages de la chaloupe et du petit canot du *Naturaliste*, ainsi que mes deux

Collègues Depuch, Leschenault, le docteur Lharidon et le jardinier Riédle.

Nous apprîmes de ces messieurs que la chaloupe se trouvant trop affalée sous le vent, et la brise qui battoit en côte ne lui permettant pas de louvoyer avec avantage, on avoit pris le parti de la faire remonter à la *cordelle*, tandis qu'une portion de l'équipage, les officiers et les naturalistes prolongeroient à pied le rivage de la mer. Comme cette chaloupe avançoit lentement, et que le vent étoit très-frais, on jugea convenable, en l'attendant, de s'établir sur le revers des dunes et d'y allumer un grand feu. Tout le monde mit la main à l'œuvre, et dans un instant un énorme bûcher fut embrasé. Quelques-uns de nos amis avoient tué diverses espèces d'oiseaux; ils furent sacrifiés à l'appétit général.

Tandis que ce repas frugal se préparoit, MM. Depuch et L. Ereycinet me racontèrent tous les détails de leur incursion, et leur rapport servit à confirmer l'opinion que je m'étois déjà formée de la rivière. Tous les deux convinrent, en effet, que cette prétendue rivière n'étoit autre chose qu'un immense marécage, qui se prolongeoit de plusieurs lieues dans l'intérieur des

terres; on avoit eu beaucoup de peine, même dans le petit canot, à franchir une barre dangereuse qui se trouve à son embouchure : après l'avoir remontée quatre ou cinq milles dans l'intérieur, on avoit été contraint de l'abandonner à cause du manque de profondeur de l'eau.

Cette incursion fatigante n'eut d'autre résultat que de procurer à nos amis l'occasion d'une longue et curieuse entrevue avec les sauvages : M. Depuch, dont le nom et les travaux pleins d'intérêt doivent paroître tant de fois dans les pages de notre histoire, m'en ayant communiqué dans le temps tous les détails, c'est d'après lui que je vais présenter cet épisode remarquable de notre séjour dans la baie du Géographe.

« Après avoir vainement tenté, dit M. Depuch,
» de débarquer sur la rive gauche de la rivière
» que nous remontions, le capitaine Hamelin
» crut devoir se décider à revenir sur ses pas;
» nous allions mettre à terre sur la rive droite,
» et vis-à-vis la pointe que nous supposons for-
» mer une petite île, lorsque des cris aigus et
» répétés nous firent porter les yeux vers la forêt
» qui s'étendoit de l'autre bord : nous y aper-
» çûmes plusieurs sauvages qui sembloient nous
» regarder avec curiosité : leurs cris étoient di-

» rigés contre nous. Le capitaine Hamelin fit
» porter sur eux; mais il fut bientôt arrêté par
» le manque d'eau : les naturels nous obser-
» voient toujours; ils parcouroient le rivage en
» tous sens; leurs cris étoient plus précipités et
» plus bruyans. Après avoir obtenu l'agrément
» du capitaine Hamelin, MM. Freycinet jeune,
» Leschenault, Lharidon, Heirisson et moi, nous
» nous élançâmes dans l'eau, et, traversant à gué
» tout l'espace qui nous séparoit de l'autre bord,
» nous arrivâmes en peu d'instans au lieu où
» nous avions aperçu les naturels. Ceux-ci s'é-
» toient enfoncés dans la forêt : nous nous diri-
» geâmes sans hésiter, M. Freycinet et moi,
» vers la lisière du bois, qui se trouvoit sur ce
» point à deux ou trois cents pas du rivage; nos
» compagnons nous suivirent à quelque distance,
» de manière toutefois à ne pas perdre de vue
» le point où nous venions d'aborder.

» A peine arrivés sur le bord de la forêt, nous
» entendîmes de nouveau la voix des naturels;
» ils sembloient s'appeler entre eux; leurs cris
» étoient alors extrêmement rapides et précipités;
» je ne pus distinguer que le mot *vélou! vélou!*
» qu'ils répétoient le plus souvent. Nous crû-
» mes entendre aussi les aboiemens d'un chien;

» mais bientôt il nous sembla comprendre qu'on
» imposait silence à cet animal, et les aboiemens
» cessèrent.

» Pour faire mieux concevoir à ces hommes
» que nos intentions n'avoient rien d'hostile,
» nous nous empressâmes tous de placer aux
» lieux les plus apparens quelques rassades, des
» miroirs, des couteaux, etc. Nous nous reti-
» râmes ensuite, laissant à dessein sur notre
» passage quelques-uns de ces mêmes objets.
» Mais bientôt nous aperçûmes sept ou huit na-
» turels, armés chacun de deux sagaies et d'un
» casse-tête, qui s'avançoient à grands pas et de
» manière à nous couper toute retraite vers la
» rivière. Heureusement nous étions encore à
» temps de prévenir l'exécution de cette ma-
» nœuvre; mais comme nous étions serrés de
» très-près, nous nous réunîmes tous; et te-
» nant en joue ces hommes audacieux, étrangers
» sans doute à nos armes redoutables, nous les
» arrêtâmes ainsi à la distance de quinze ou
» dix-huit pas environ. Ils brandissoient leurs
» sagaies avec beaucoup de force, et nous en
» menaçoient; ils agitoient aussi leurs casse-
» têtes avec rapidité, en nous criant d'une voix
» terrible : *Mouye! mouye!* Du geste, ils sem-



» bloient nous inviter à retourner sur nos
» pas; ils paroissent même nous indiquer le
» passage par où nous étions entrés, et celui
» que nous supposions communiquer aussi à
» la mer.

» Cependant, pressés comme nous l'étions par
» ces hommes farouches, il n'y avoit pas un
» instant à perdre; il falloir, ou faire feu, ou
» continuer notre retraite en bon ordre : nous
» préférâmes ce dernier parti, bien décidés
» toutefois à répondre au premier coup de sa-
» gaie par une décharge à petit plomb, et au
» second, par quelques balles, leur laissant,
» contre la supériorité de nos armes, l'avantage
» de porter les premiers coups. » Il est à remar-
quer qu'à cette époque nous n'avions pas ap-
pris à craindre suffisamment ces sagaies, si foi-
bles en apparence, si réellement redoutables, et
nos camarades étoient bien loin de soupçonner
alors toute l'étendue du danger qu'ils couroient :
il est indubitable, en effet, qu'à la distance où
ils se trouvoient des sauvages, ils eussent tous
été victimes de cette première décharge, qu'ils
vouloient si généreusement attendre avant de
faire feu. Les détails que nous aurons occasion
de présenter dans la suite sur ces armes des

peuples de la Nouvelle-Hollande, ne laisseront aucun doute à cet égard.

» Ne sachant pas jusqu'où pourroit aller le
» nombre des naturels qui nous assailloient,
» persuadés surtout qu'il étoit facile à quelque
» autre bande de nous envelopper entièrement
» et de nous fermer toute retraite, nous conti-
» nuâmes à marcher à reculons, faisant toujours
» face aux sauvages, et répondant à leurs gestes,
» à leurs menaces, à leurs hurlemens par des
» gestes moins précipités, mais qui ne pouvoient
» laisser aucun doute sur notre sécurité et sur
» notre disposition à repousser leurs coups par
» des coups plus meurtriers encore. De cette
» manière nous parvînmes sans accident jus-
» qu'au point où nous avions pris pied sur
» cette terre qu'on nous disutoit avec tant d'a-
» charnement.

» Cependant, ni les cris ni les menaces ne ces-
» soient; la sagaie menaçoit nos poitrines de plus
» près, et le casse-tête étoit agité plus vivement
» que jamais; nous continuâmes, à travers la
» rivière, notre retraite dans le même ordre et
» avec la même contenance. Nous étions dans
» l'eau presque jusqu'à la ceinture, mais nous
» avions la certitude que dans cet endroit elle

» étoit guéable. C'est alors que les sauvages nous
» ont le plus approchés; tous nos fusils étoient
» en joue, et notre sûreté, depuis long-temps
» compromise, alloit nous mettre dans la néces-
» sité de repousser les coups qu'on étoit infail-
» liblement près de nous porter, lorsque nous
» aperçûmes le capitaine Hamelin, suivi de l'é-
» quipage du canot, qui, ayant débarqué sur
» l'autre côté de l'île, étoit accouru précipitam-
» ment à notre secours.

» A la vue de ce puissant renfort, les sauvages
» s'arrêtèrent; nous profitâmes de cet instant
» pour nous réunir à nos amis. Alors nous nous
» trouvions en présence, séparés seulement par
» le petit bras de mer ou de rivière que nous ve-
» nions de franchir, et qui partout étoit guéable.
» Cependant nos ennemis parurent respecter
» cette foible barrière, mais ils nous crioient
» toujours *Mouye! mouye!* en nous indiquant
» le chemin du retour. A tout cela, nous répon-
» dions par des signes d'amitié; nous leur mon-
» trions les présens que nous leur avions laissés,
» et ceux que nous leur destinions encore; nous
» les invitations, en déposant nos armes, à venir
» les recevoir; mais rien ne fut capable de leur
» inspirer quelque confiance.

» Cependant l'un d'eux, et il me sembla que
» c'étoit le plus jeune, et par conséquent le plus
» téméraire; s'avança jusqu'au tiers de la dis-
» tance qui nous séparoit, et là, prenant une at-
» titude guerrière, plaçant une sagaie et son
» casse-tête derrière son dos, brandissant une
» autre sagaie avec toute la force et la souplesse
» dont il étoit susceptible, nous regardant enfin
» avec autant d'assurance que de dédain, il sem-
» bloit nous provoquer, ou plutôt il nous provo-
» quoit très-énergiquement à un combat singu-
» lier; les autres sauvages, inquiets d'abord sur
» cette démarche hardie de sa part, parurent
» bientôt y applaudir. Nous lui criâmes à plu-
» sieurs reprises : *Taïo ! taïo !* il prononça ce mot
» à part soi, comme pour chercher à en deviner
» le sens, et le répéta ensuite à ses compagnons,
» qui le répétèrent eux-mêmes en poussant de
» grands éclats de rire. On leur cria encore plu-
» sieurs mots français; qu'ils prononcèrent en se
» regardant d'un air interrogatif, et toujours
» avec beaucoup d'exactitude et en riant aux
» éclats; les mots qu'ils prononcèrent le mieux
» furent, *Oui, non, viens ici, amis*, et plusieurs
» autres. Quelqu'un leur cria, *Pourah* (allez-vous-
» en, laissez nous) : à la manière dont ils saisi-

» rent ce mot de la langue malabare, il nous
» sembla qu'il leur étoit moins étranger que les
» autres : cependant ils ne firent aucun mouve-
» ment ; l'homme au défi occupoit toujours son
» poste , et n'avait rien déposé de son air mar-
» tial et dédaigneux.

» Voulant tenter enfin le dernier moyen de
» conciliation qui nous restât, je m'avançai jus-
» qu'au bord du rivage ; je déposai mes armes à
» quelque distance, en les montrant au naturel,
» qui suivoit tous mes mouvemens avec atten-
» tion. Après cela je m'approchai de lui, por-
» tant un rameau d'arbre à chaque main, et je
» traversai dans cet état à peu près la moitié de
» la distance qui nous séparoit ; alors lui criant,
» *Taïo ! taïo !* (ami, ami) mot si connu des habi-
» tans de la mer du Sud, je lui fis tous les signes
» que je présumai pouvoir lui inspirer quelque
» confiance ; mais tout fut inutile. Le sauvage se
» retira tant soit peu devant moi ; ses camarades
» se hâtèrent de le rejoindre, en nous menaçant
» de nouveau. De notre côté nous réunîmes aussi
» nos invitations et nos démonstrations amicales ;
» nous déposâmes nos armes, en les remplaçant
» par des rameaux verts, par des mouchoirs
» blancs ; rien ne put triompher de l'obstination

» des naturels à nous repousser. On leur fit voir
» encore des miroirs, des rassades, etc.; on les
» leur offrit, en leur faisant signe qu'on alloit
» s'en aller, et nous nous retirâmes effectivement.
» La curiosité en détermina deux à passer l'eau,
» celui qui nous avoit défiés, et un autre très-re-
» marquable [par la couleur fortement rouge de
» ses cheveux et de sa barbe; ils s'avancèrent l'un
» et l'autre avec précaution, ramassant les objets
» qu'on leur avoit laissés, notamment un très-
» beau mouchoir de poche, qu'ils déposèrent de
» suite, sans paroître en faire le moindre cas. Ce
» fut le sauvage aux poils peints en rouge qui
» rencontra le miroir : surpris d'y voir sa figure,
» il le retourna brusquement; mais n'apercevant
» rien de l'autre côté, il le jeta contre terre avec
» un air de dépit, et parut plus animé que
» jamais; il ne nous avoit pas encore menacés
» d'aussi bonne grâce, je veux dire avec autant
» de fureur et de vivacité. Le capitaine Hamelin
» leur fit voir alors une tabatière rouge : cet
» aspect excita parmi ces hommes un mouve-
» ment bien sensible de surprise, qui se manifesta
» même par une forte exclamation; il la jeta à
» celui qui se trouvoit le plus près, et nous nous
» reculâmes pour lui donner la facilité de la

» ramasser, ce qu'il fit aussitôt ; mais à peine il
» s'en fut emparé, que les cris et les gestes mena-
» çans recommencèrent avec la même frénésie.

» Nous nous trouvions alors sur le même ter-
» rain que les sauvages, et toutes nos tentatives
» pour leur inspirer quelque confiance n'avoient
» servi qu'à redoubler leur audace ; elle étoit
» telle, qu'il falloit ou précipiter notre retraite ou
» faire feu..... Placés dans une semblable alter-
» native, nous nous pressâmes de rejoindre l'em-
» barcation, dans laquelle nous rentrâmes tous,
» sans que les sauvages essayassent en rien de
» nous inquiéter. Peut-être ne demandoient-ils
» pas autre chose ; peut-être aussi étoient-ils im-
» patients d'examiner les riches présents que nous
» venions de leur faire.

» Les sauvages avec qui nous eûmes affaire
» dans cette circonstance étoient absolument
» nus, à l'exception d'un manteau de peau de
» chien ou de kangaroo qui couvroit les épaules
» de quelques-uns d'entre eux ; d'autres avoient
» seulement les parties naturelles voilées, et une
» espèce de ceinture autour des reins. Plusieurs
» étoient tatoués ; tous nous parurent d'une taille
» ordinaire, ou même médiocre ; je n'observai
» dans aucun des formes belles et bien nourries.

» Leur couleur m'a paru d'un noir beaucoup
» moins foncé que celle des Africains; leurs che-
» veux étoient courts, unis, droits et lisses, leur
» barbe longue et noire, leurs dents très-blan-
» ches. »

J'ai cru devoir conserver ici tous les détails de la relation de M. Depuch, pour mettre mieux à même le lecteur de juger de l'opiniâtreté de ces peuples à fuir ou même à repousser les étrangers, circonstance si différente de l'inquiète sollicitude avec laquelle tous les peuples du grand Océan Pacifique se précipitent au-devant des Européens qui visitent pour la première fois leur rivage, et qu'on observa dans la plupart des hordes sauvages, à l'aspect des premiers navigateurs qui leur apparurent.

A peine M. Depuch avoit fini de nous raconter les détails de cette entrevue, que nous vîmes arriver l'un des matelots de notre chaloupe; il accouroit nous annoncer la triste nouvelle qu'elle venoit d'être jetée au plein par les vagues, et que les hommes qui y avoient été laissés pour la conduire avoient eu beaucoup de peine à se sauver. Dès ce moment, on ne pensa plus guère au modeste souper qui se préparoit : la tristesse fut générale; mais comme l'imminence du danger ne

laissoit pas de temps à la réflexion, nous partîmes sur-le-champ, sept à huit personnes, avec le capitaine Hamelin, pour nous rendre à l'endroit où l'on nous annonçoit que ce malheur venoit d'avoir lieu. La nuit étoit sombre, le ciel chargé de gros nuages; le vent souffloit avec violence, et la mer étoit très-forte : ces circonstances ajoutoient beaucoup aux désagréments de notre position. Nous ne tardâmes pas à rencontrer le petit canot du capitaine Hamelin, qui prolongeoit le rivage pour gagner notre feu, sur lequel il se dirigeoit. M. Hamelin lui donna l'ordre d'aller l'attendre vis-à-vis de ce même feu, et de se tenir mouillé au large, afin de prévenir l'accident qui venait de faire périr la chaloupe du *Géographe*. Nous arrivâmes bientôt au lieu où elle étoit : nous y vîmes les malheureux matelots chargés de la conduire; ils nous racontèrent que, la brise étant très-fraîche et battant en côte, ils n'avoient pu résister à sa force et à celle de la houle, qui les portoient sur le rivage; qu'en vain ils avoient mouillé le grappin et filé du câbleau; qu'une lame très-grosse, en passant par-dessus la chaloupe, l'avoit mise en travers; que, dans ce moment, une seconde vague l'avoit remplie; que tout ce qu'ils

avoient pu faire, avec beaucoup de peine et de danger, avoit été de sauver un baril de poudre, un peu de biscuit mouillé d'eau de mer, et quelques livres de riz; que tous leurs efforts pour remettre la chaloupe à flot avoient été inutiles, et qu'il étoit à craindre, si l'on ne se hâtoit, qu'elle ne fût bientôt remplie par le sable que les flots y déposent en se déployant par-dessus.

Le capitaine Hamelin, après avoir examiné la chose avec attention, jugea qu'il étoit impossible, sans l'emploi de puissans appareils, de sauver cette embarcation; et l'état des flots lui faisant craindre que, si l'on ne se hâtoit de venir au secours des hommes qui alloient être forcés de rester à terre, il ne leur arrivât quelque malheur encore plus déplorable, il crut devoir retourner sur-le-champ à bord du *Géographe*, exposer au commandant la difficulté de notre position, et nous faire expédier des secours aussi prompts qu'efficaces. D'après cette résolution, il partit pour se rendre à son canot, et donner l'ordre au reste de l'équipage de venir nous rejoindre.

Il étoit dix heures du soir lorsque nous fûmes tous réunis; nous étions alors vingt-cinq

hommes, animés tous du plus grand désir de sauver notre chaloupe; mais la mer étoit si grosse, les vagues déferloient avec tant de violence sur la plage, que l'on convint unanimement de différer cette entreprise jusqu'au lendemain matin. Cette résolution prise, on ne songea plus qu'à préparer un grand feu, autour duquel chacun vint se coucher, après toutefois que les armes eurent été mises en état, et qu'on eut placé des factionnaires pour prévenir toute surprise de la part des sauvages, dont les hurlemens retentissoient dans l'intérieur de la forêt voisine.

Le lendemain 6 juin, tout le monde, de bonne heure, étoit sur pied; on examina de nouveau la chaloupe; mais elle étoit déjà en partie remplie de sable, ensevelie sous les vagues qui brisoient par-dessus avec une violence contre laquelle il étoit impossible de lutter. La mer grossissoit à chaque instant davantage; les vents souffloient avec violence; on ne distinguoit point nos deux navires, mouillés fort au large, et durant tout le jour nous attendîmes en vain qu'une embarcation vînt à notre secours.

Cependant il nous parut instant de nous former un gîte; la nuit précédente avoit été si

froide, que pas un de nous n'avoit pu goûter un moment de repos, quelque fatigués que nous fussions tous : une tente fut établie avec les voiles de la chaloupe, sur le revers des dunes. Malheureusement le besoin d'un abri n'étoit pas le plus pressant pour nous ; ainsi que je viens de le dire, on n'avoit pu sauver de la chaloupe que quelques galettes de biscuit trempées d'eau de mer, avec un peu de riz, trois bouteilles d'arack et douze ou quinze pintes d'eau : de si foibles provisions ne pouvoient fournir à la nourriture de tant de personnes ; il fut donc convenu que les uns, armés de fusils, iroient à la chasse ; d'autres, munis de quelques hameçons, à la pêche sur le bord de la rivière ; nos botanistes et notre médecin partirent pour recueillir les productions du règne végétal susceptibles de nous fournir des alimens ; quelques autres enfin allèrent visiter les puits des naturels, pour reconnoître s'il ne seroit pas possible d'y trouver de l'eau potable. En attendant, chacun reçut une foible ration de biscuit, un peu d'arack et un demi-verre d'eau.

Ces différens soins nous occupèrent presque tout le jour ; mais, comme si le malheur se fût attaché à nous poursuivre, toutes nos recherches

furent infructueuses ; les chasseurs ne rapportèrent qu'un mauvais goëland ; les pêcheurs perdirent leurs lignes , qui furent toutes emportées , à ce qu'il paroît , par une très-grosse espèce de poisson vorace qui se trouve dans la rivière , et dont ils ne purent toutefois pêcher aucun individu. J'étois du nombre de ceux qui étoient allés chercher de l'eau douce , mais nous n'en pûmes trouver nulle part de potable , et il fallut nous résoudre à remplir nos vases de cette détestable eau saumâtre dont j'ai déjà parlé ; trop heureux encore de la trouver , dans la position cruelle où nous étions réduits. Enfin nos botanistes et notre médecin ne nous rapportèrent que quelques feuilles d'une mauvaise espèce de céleri qu'on trouve dans les bois , en nous annonçant qu'il ne falloit plus compter sur aucune autre ressource que sur une espèce de *Salicornia* ou de perce-pierre qui couvre le bord des marais et la rive droite de la rivière. Cette plante , comme on sait , fournit une très-forte quantité de carbonate de soude , et contient un suc très-âcre.

Tous ces rapports décourageans répandirent la tristesse parmi nous : cependant il falloit manger , et comme nous n'avions pas le choix des ali-

mens, on remplit une grande marmite sauvée du naufrage de cette salicorne dont je viens de parler, en y ajoutant un peu de riz; le tout fut mis sur le feu avec l'eau saumâtre que nous venions de rapporter, et l'appétit fit passer, dès la première fois, sur la mauvaise qualité des alimens. Nous en fûmes quittes pour des coliques violentes, et pour des foiblesses d'estomac dont je fus attaqué moi-même durant la nuit.

Cependant nous ne recevions aucune nouvelle de nos vaisseaux; tous les yeux dirigés sur le rivage y cherchoient en vain quelque embarcation; rien ne parut, et la nuit vint nous surprendre dans cette cruelle anxiété. Oh! combien de réflexions douloureuses nous eûmes le temps de faire durant cette longue nuit! La mer de plus en plus étoit grosse, le vent extrêmement fort et froid; il nous fut impossible de nous assoupir, et le bruit des vagues qui venoient briser avec fureur jusqu'au pied des dunes contre lesquelles nous étions adossés, auroit suffi seul pour nous priver des douceurs du sommeil. A chaque instant nous nous figurions nos malheureux vaisseaux obligés d'appareiller et de nous abandonner sur cette côte inhospitalière.

Le 7, nos inquiétudes ne firent que s'accroître encore; point de nouvelles de nos navires, point d'embarcation pour nous apporter les secours dont nous avions tant besoin. Ce fut alors que le capitaine Lebas proposa à ceux d'entre nous qui se sentoient assez de force pour cette entreprise, d'aller dans le fond de la baie, gagner une dune de sable plus élevée que les autres, et d'y allumer un grand feu, pour indiquer aux vaisseaux la position dans laquelle nous nous trouvions. MM. Depuch, Leschenault, Riédélé, Lesueur et moi nous nous offrîmes pour cette entreprise, préférant laisser les matelots au rivage, afin qu'ils pussent, si l'occasion s'en présentoit, se trouver prêts à relever la chaloupe: nous partîmes de suite pour gagner le point convenu; mais en route M. Leschenault se trouva tellement incommodé des tristes effets de la nourriture dont nous faisons usage, qu'il ne put soutenir la marche; il tomboit à chaque instant, poussant de profonds soupirs, et paroissoit éprouver les douleurs les plus cruelles. La plupart d'entre nous n'étoient pas mieux portans; mais la nécessité prête des forces, et nous parvînmes enfin à gagner la dune vers laquelle nous nous dirigions.

Quel plaisir nous éprouvâmes à la vue de nos vaisseaux ! mais combien en même temps nous fûmes affligés de leur éloignement ! à peine nous permettoit-il d'apercevoir la sommité des mâts. Nous allumâmes un grand feu, nous plantâmes une longue perche dans le sable, après avoir attaché plusieurs de nos mouchoirs et de nos chemises à son extrémité..... Enfin, nous aperçûmes un des vaisseaux qui déployoit ses voiles, en se dirigeant vers la terre : nous reconnûmes *le Géographe* ; et tous remplis de joie, nous redescendîmes la colline pour aller annoncer cette heureuse nouvelle à nos compagnons affligés. Mais, avant notre retour aux tentes, tous avoient déjà aperçu *le Géographe*, les vents du large l'ayant poussé vers nous avec rapidité : bientôt il tira quelques coups de canon, dont le bruit retentit au fond de tous les cœurs. Peu de momens après nous vîmes *le Naturaliste* qui cherchoit à se rapprocher du *Géographe* ; enfin, sur les quatre ou cinq heures du soir, nous aperçûmes notre grand canot qui portoit sur nous. Il étoit commandé par M. de Montbazin, officier plein de courage et de prudence, qui, pour ne pas livrer son embarcation à la violence des vagues, qui déferloient sur la plage, se tint

constamment mouillé au large. Il étoit chargé de déposer à terre quelques hommes, entre autres les charpentiers du navire, pour reconnoître s'il étoit possible de sauver la chaloupe; à cet effet, il nous apportoit une grande quantité de cordages, de grappins, des barriques, des palans, des caliornes, etc. En même temps il nous cria qu'il avoit ordre, de la part du commandant, de reprendre à bord les naturalistes qui se trouvoient à terre. Je n'hésitai pas, malgré l'état de la mer; je saisis avec force la corde par laquelle on avoit fait descendre au rivage les objets dont je viens de parler, et les matelots me tirèrent ensuite à bord du canot, au milieu des vagues qui me couvroient à chaque instant, et qui faillirent plusieurs fois m'entraîner. Je me consolai de cette nouvelle disgrâce par l'espérance de pouvoir enfin goûter quelques heures de repos à bord du navire; il m'étoit d'autant plus nécessaire, que les deux nuits qui avoient précédé notre malheureux naufrage avoient été presque entièrement employées, comme je l'ai dit précédemment, à décrire les intéressans objets de nos pêches nocturnes.

M. de Montbazin fut extrêmement satisfait de me revoir; il m'apprit alors que le capitaine Ha-

melin, après s'être embarqué, ainsi qu'on vient de le voir, avec ses deux officiers, MM. Freycinet et Heirisson, pour regagner son navire, en avoit été empêché par l'état de la mer, par la force des vents et des courans; que ne pouvant, au milieu d'une nuit profonde, diriger sa route d'une manière exacte, il s'étoit écarté du mouillage des deux vaisseaux; qu'il avoit été forcé lui-même, ainsi que ses officiers, de ramer toute la nuit; qu'il avoit couru les plus grands dangers; que le lendemain, pendant tout le jour, il lui avoit fallu de nouveau lutter contre les mêmes obstacles; que deux hommes suffisoient à peine, avec leurs chapeaux, pour vider l'eau qui remplissoit à chaque instant l'embarcation, et que ce n'étoit qu'à huit heures du soir qu'il avoit pu gagner le mouillage, accablé lui-même, ainsi que ses officiers et ses matelots, de fatigue et d'inanition, aucun d'eux n'ayant ni bu, ni mangé, ni dormi pendant plus de trente-six heures, et tout ce temps ayant été passé en pleine mer, au milieu des travaux les plus rudes, et dans un misérable esquif toujours à moitié rempli d'eau de mer¹;

¹ La note suivante, qu'a bien voulu me communiquer, sur cette cruelle navigation, mon estimable ami M. L. Frey-

que ce n'étoit qu'alors qu'on avoit su la perte de notre chaloupe; que la nuit précédente on n'avoit

cinet, mettra mieux le lecteur en état de juger toute l'horreur de la position où se trouvoit alors le capitaine Hamelin et ses compagnons.

«..... Nos canotiers furent donc obligés d'avoir constamment l'aviron à la main. Plusieurs fois dans le jour il nous fallut *mouiller* pour les laisser reposer. L'épuisement de ces malheureux étoit extrême; leur air abattu, leur teint livide, annonçoient assez le besoin excessif qu'ils avoient tous de prendre quelque nourriture : leurs efforts courageux ne servoient qu'à les épuiser davantage. Enfin, il fut un instant où, n'en pouvant plus de fatigue et de besoin, ils tombèrent sur leurs bancs, presque privés de connoissance et périssant d'inanition. Leur force ne répou-
« pondoit plus à leur bonne volonté, et tous nos efforts pour les animer ne servirent à rien. Dès lors, notre petite embarcation, devenue le jouet d'une mer tumultueuse, étoit poussée en dérive au large..... Notre position étoit vraiment effrayante; et quoique nous eussions alors la vue de notre corvette, elle se trouvoit encore à peu près à trois lieues de nous : il falloit faire un dernier effort pour y arriver, ou se décider à périr en mer. L'espoir de réussir ne nous avoit pas encore abandonnés, tant il est vrai qu'il ne manque jamais aux malheureux. Nous saisismes nous-mêmes les avirons; à nos efforts se joignent ceux bien foibles de quelques-uns de nos gens. Au coucher du soleil, le vent calma un peu, et la mer devint

cessé de tirer le canon , de lancer des fusées , de porter des fanaux en tête des mâts, etc. ; que le lendemain du retour de M. Hamelin, à trois heures du matin, le commandant avoit expédié le grand canot pour nous porter du secours, mais que cette embarcation avoit été contrainte par l'état de la mer de se réfugier à bord du *Naturaliste* ; que le commandant alors avoit fait signal à ce bâtiment d'appareiller ; mais que s'étant aperçu qu'il ne pouvoit lever ses ancres, il avoit lui-même mis sous voile pour se rapprocher de nous ; que l'inquiétude à bord étoit générale, et d'autant plus grande, que le baromètre, depuis notre départ, avoit baissé de cinq lignes et demie, et que l'état du ciel indiquoit évidemment une tempête violente et prochaine.

» moins forte. Nous parvîmes alors à nous rapprocher
» davantage de notre corvette..... Nous y arrivâmes enfin
» dans la nuit du 6 au 7, n'en pouvant plus, et ayant
» tous l'air de gens qui relèvent d'une longue maladie. Plusieurs
» fois nous avons été sur le point de nous abandonner
» à la fureur des flots, préférant la mort aux souffrances
» que nous occasionnoient les efforts inouïs qu'il
» nous falloit faire. A l'égard de nos canotiers, leur foiblesse
» étoit extrême : la plupart n'ont jamais pu se débarrasser
» d'un épuisement aussi complet ; quelques-uns y ont
» trouvé une source de maladies graves et même la mort.... »

Les vagues, en effet, étoient déjà si grosses, que nous eûmes beaucoup de peine à gagner contre le vent, malgré les efforts soutenus des gabiers qui formoient l'équipage du canot; enfin, nous arrivâmes sur les dix heures du soir.... J'étois alors dans un tel état d'affaissement, que mes amis pouvoient à peine me reconnoître, tant j'avois été tourmenté par l'insomnie, les fatigues et les coliques que la perce-pierre et l'eau saumâtre m'avoient causées.

Je trouvai le commandant plongé dans une profonde douleur; je lui rendis compte, sur la demande qu'il m'en fit, des détails de notre malheureuse aventure, et je lui annonçai que telle étoit la position de notre chaloupe, qu'il me paroissoit impossible de la remettre à flot. Il étoit d'autant plus soucieux sur les suites de cet événement, qu'on ne pouvoit plus se méprendre sur la violence de la tempête qui se préparoit, et qu'on avoit lieu de craindre qu'elle n'éclatât avant que les hommes qui se trouvoient à terre en grand nombre fussent rembarqués. Il fit donc appeler M. Bougainville, dont le courage et le dévouement lui étoient connus, et il lui commanda de partir le lendemain à trois heures du matin, de se rendre à terre avec de nouveaux

secours, et surtout il lui donna l'ordre formel de forcer tout le monde à se rembarquer, dans le cas où la chaloupe ne pourroit pas être relevée dans le jour; celle du *Naturaliste*, sous le commandement de M. L. Freycinet, reçut une mission analogue, et partit en même temps que notre grand canot.

Toute la journée du 8 se passa dans les plus vives inquiétudes à bord des deux navires..... La mer grossissoit à vue d'œil; le baromètre s'abaissoit de plus en plus; les vents fraîchissoient, et l'horizon étoit chargé de nuages sombres et pesans; le canon tiroit d'heure en heure pour presser le retour des embarcations..... Enfin, sur les dix heures du soir, nous eûmes le plaisir de les voir arriver l'une et l'autre. Tous nos compagnons étoient comme moi dans un état déplorable; et tel avoit été l'effet de la nourriture surchargée de carbonate de soude, et de l'eau saumâtre dont nous avons fait usage, qu'on eût pu croire, en nous voyant, que nous relevions d'une très-forte maladie, et qu'il me paroît hors de doute que quelques jours de plus d'un régime de cette espèce auroient suffi pour nous faire succomber tous.

Indépendamment de la chaloupe, on avoit été

contraint d'abandonner sur le rivage une trentaine de fusils, beaucoup de sabres, de pistolets, deux espingoles, un baril de poudre, beaucoup de cartouches, la voilure de la chaloupe, tous les cordages, les tonneaux, les palans, les caliornes, apportés successivement pour la déséchouer, outre une petite quantité de vivres, ainsi qu'un excellent chien de chasse. Mais ce qu'il y eut de plus déplorable dans ce dernier désastre, ce fut la perte d'un des meilleurs matelots du *Naturaliste*, le nommé Vasse, de la ville de Dieppe. Entraîné trois fois par les vagues au moment où il cherchoit à se rembarquer, il disparut au milieu d'elles, sans qu'il fût possible de lui porter aucun secours, ou même de s'assurer de sa mort, tant la violence des flots étoit grande alors, tant l'obscurité de la nuit étoit profonde. Cependant, toutes les circonstances se réunissant pour rendre cette mort inévitable, aucun individu de l'expédition ne conservoit le plus léger doute à cet égard, lorsqu'un article reproduit dans tous les journaux français vint fixer l'intérêt public sur le malheureux Vasse, et rappeler l'espérance dans le cœur de ses compagnons.

On assuroit, dans cet article, qu'échappé

comme par un miracle à la fureur des flots, Vasse, après le départ des deux navires, s'étoit joint aux sauvages de cette partie de la terre de Leuwin, avoit adopté leurs mœurs, appris leur langage, et qu'il avoit ainsi passé deux ou trois ans avec eux; puis, sans expliquer en rien la chose, on le faisoit rencontrer à trois ou quatre cents lieues dans le sud du lieu de son naufrage, par un bâtiment américain, à bord duquel il avoit été reçu, et quelque temps après arrêté par un croiseur anglais : on ajoutoit même qu'il venoit d'arriver en Angleterre, où, contre le droit des gens, il se trouvoit détenu.

Quelque invraisemblable que pût être une aventure de ce genre, nous ne crûmes cependant pas devoir, MM. Freycinet, Lesueur et moi, négliger cette rumeur publique, et nous nous empressâmes d'appeler l'attention du ministère sur un événement qui, sous tous les rapports, auroit été d'un si grand intérêt, s'il eût été véritable. Malheureusement, cette douce erreur se trouve détruite par le résultat des recherches ordonnées à cet égard par le ministre de la marine; tous les détails de l'article concernant notre infortuné compagnon étoient absolument controuvés..... C'est pour consacrer

son malheur et nos regrets, que nous avons nommé *rivière Vasse* le bras de mer que j'ai décrit, et dont la découverte devint pour nous une source de pertes et de douleurs..... Mais revenons à la suite des dangers que nous éprouvâmes dans cette funeste baie du *Géographe*.

A peine nos canots furent de retour, qu'on se pressa de les embarquer : il n'y avoit pas un instant à perdre; le roulis et le tangage étoient si forts, que nous eûmes bien de la peine, pendant cette opération, à empêcher notre grand canot de se briser contre la corvette. A neuf heures du soir nous étions sous voiles; *le Naturaliste* avoit perdu la veille une de ses ancrs, il en perdit encore une autre au moment de l'appareillage.

Le 9 juin à trois heures et demie du matin on fut obligé de mettre à la cape sous le grand hunier, tous les ris pris. A cette époque, les vents souffloient par rafales; il tomboit une pluie très-fine, et la brume épaisse qui nous enveloppoit ne nous permettoit plus de rien distinguer autour de nous. Ce fut alors que nous perdîmes de vue *le Naturaliste*, qui, tenant bien moins le vent que nous, ne put doubler la pointe d'entrée de la baie. Nous n'y parvîmes

nous-mêmes qu'en courant les plus grands dangers, et navigant constamment, par un temps affreux, à petite distance de terre. Dans un virement de bord qui manqua, la corvette se trouva surtout dans la situation la plus critique.

Le 10, nous eûmes la vue de plusieurs baleines qui se jouoient au milieu des flots courroucés; l'une d'elles, que nous rencontrâmes sur les dix heures du matin, étoit aux prises avec un espadon, et la fureur des deux combattans sembloit s'accroître de toute celle de la tempête. Ce même jour à midi, nous crûmes apercevoir, à la faveur d'une éclaircie, le cap *Mentelle*, qui nous eût resté pour lors à 15 milles environ et au sud-est. Le baromètre, à cette époque, avoit atteint le *maximum* de son abaissement; il se soutenoit à 27^p 7^l, 5, et conséquemment il avoit, depuis le 5 juin, baissé de 10 lignes 9 dixièmes; ce qui répond bien à la violence de la tempête et à sa durée. A six heures du soir, une saute de sondes rapide, jointe à la nature du fond de roches sur lequel nous trouvions et au voisinage de la côte, vinrent ajouter à nos alarmes; il nous fallut, malgré les rafales, charger le navire de voiles, au risque de perdre notre mâture.

Du 11 au 16, cette horrible tempête continua sans interruption; la mer étoit si violemment agitée, qu'il étoit presque impossible de se tenir cramponné sur le pont; plusieurs de nos matelots, de nos officiers, et le commandant lui-même, firent des chûtes assez graves.

Le 16, à midi, nous nous trouvions par $32^{\circ} 43' 35''$ de latitude australe, et par $113^{\circ} 2' 57''$ de longitude orientale. Nous profitâmes, M. Maugé et moi, d'un instant de calme pour faire draguer encore une fois le long de ces côtes : cette tentative nous procura de nouveaux trésors, et notamment une espèce d'éponge remarquable par sa belle couleur de pourpre; on pouvoit en extraire une liqueur de la même nuance par une légère pression; et cette liqueur, répandue sur différentes étoffes, a résisté parfaitement à l'action de l'air, et même à celle de plusieurs lessives.

Le 17, au matin, nous étions de nouveau à une assez petite distance de la côte, nos géographes eussent pu en profiter pour exécuter d'intéressans travaux, si un violent orage qui nous vint de cette même partie de l'ouest, d'où les vents souffloient alors, ne nous eût forcés de nouveau à nous éloigner de la côte. La portion que nous avions en vue, comme tout le

reste, étoit basse, sans coupure remarquable, mais un peu moins stérile que dans le fond de la baie du *Géographe*; et sur un second plan, on distinguoit une bordure de coteaux plus élevés, mais presque aussi régulièrement dessinés que le rivage.

Le 18 ne ramena pour nous ni le beau temps ni la belle mer dont nous avions besoin. Notre vaisseau fatigant beaucoup, on résolut de porter au nord. A deux heures, nous prîmes connoissance de l'île Rottnest; nous nous en estimions alors à la distance de trois lieues : comme elle étoit le premier rendez-vous fixé par le commandant au capitaine Hamelin, nous avions toujours pensé que nous irions y mouiller, soit pour y recevoir, soit pour y attendre des nouvelles de notre conserve, sur le sort de laquelle nous n'étions pas sans inquiétude, sa marche trop inférieure ayant dû lui rendre bien plus pressans encore les dangers que nous avions courus dans la baie du *Géographe*..... Combien donc la surprise ne fut-elle pas générale, lorsque, dans le moment même où nous venions de découvrir cette île, nous entendîmes le commandant donner l'ordre de route pour la baie des Chiens-Marins à la terre d'Endracht. On désespéra dès

lors de se réunir avec *le Naturaliste* pendant tout le reste de la campagne, et ce pressentiment n'étoit que trop fondé.

Dans l'après-midi, les vents varièrent de l'ouest à l'ouest-sud-ouest et au sud, les averses recommencèrent, les rafales devinrent impétueuses, et compromirent souvent notre mâture : à huit heures du soir la pluie tomba par torrens; les éclairs se succédoient sans interruption, et le bruit du tonnerre ajoutant à l'horreur de la nuit la plus obscure, il paroissoit impossible de concevoir une position plus critique; cependant un danger plus réel et bien plus imminent ne tarda pas à nous donner de nouvelles alarmes.

De vingt-cinq brasses, fond de sable, le brassage diminua si rapidement, qu'il ne donna plus, à neuf heures et demie, que douze brasses, fond de roches.... On ordonna le virement de bord : officiers, naturalistes et matelots, tout le monde à l'envi se précipita sur le pont; jamais les manœuvres ne s'étoient exécutées avec plus d'ensemble, jamais le dévouement de tous les individus ne s'étoit manifesté d'une manière plus éclatante..... Il ne falloit rien moins qu'un tel concours pour nous arracher aux dangers qui nous menaçoient durant cette nuit cruelle.

Le lendemain 19 juin, la mer continuant à se montrer extrêmement houleuse, et l'équipage étant épuisé de fatigues, le commandant se résolut enfin à quitter ces funestes parages et à se porter vers des latitudes plus rapprochées des régions équatoriales, et conséquemment plus chaudes et moins tempêteuses.

Ainsi se termina notre première reconnaissance de la terre de Leuwin, sur laquelle il me resteroit plusieurs observations à présenter; mais comme nous aurons occasion de reparoître sur ces rivages, c'est à cette autre époque que je crois devoir renvoyer tous détails ultérieurs sur cette partie du continent austral.

CHAPITRE VI.

TERRE D'ENDRACHT.

Du 19 juin au 23 juillet 1801.

APRÈS avoir, ainsi que je viens de le dire, reconnu la partie sud de l'île Rottnest, nous portâmes au nord-ouest, pour éviter les Abrolhos d'Houtmans, misérablement illustrés par le naufrage de Pelsart, et le 22 juin, au matin, nous eûmes la première vue de la terre d'Édels (*pl. 1*). Cette partie de la Nouvelle-Hollande offre à peu près le même aspect que la terre de Leuwin, c'est-à-dire, partout un prolongement de côtes abaissées, d'un niveau presque uniforme, sablonneuses, stériles, rougeâtres ou grisâtres, sillonnées en différens endroits de ravins superficiels, presque partout taillées à pic, défendues souvent par des récifs inabordables et justifiant bien, en un mot, l'épithète de *côtes de fer* que leur donne M. Boullanger.

Le lendemain, nous prolongeâmes l'île *Dirck-Hatichs* (*pl. 14*), où commence la terre d'En-

dracht; plus aride encore que la terre continentale dont elle sembleroit être le prolongement, et avec les mêmes caractères physiques, elle ne paroît pas plus abordable : la mer brisoit fortement tout le long des rivages de sa côte de l'ouest, que nous remontrions alors,

Bientôt après, nous découvrîmes l'*île de Doore*, plus sauvage, s'il est possible, que celle de Dirck-Hatichs; puis dépassant, au nord, une seconde île stérile, que M. L. Freycinet a nommée *île Bernier*, nous nous trouvâmes, le 26 juin au soir, à l'ouverture septentrionale de la baie des Chiens-Marins.

Le 27, au matin, nous nous y engageâmes, ayant à droite les îles de Doore et de Bernier, à gauche le continent, dont l'aspect sur ce point étoit aussi sauvage que celui des jours précédens. Nulle part, en effet, on ne distinguoit aucune trace de montagne, aucune apparence de rivière, de ruisseaux, ou même de torrens; partout le rivage étoit formé d'un sable rouge ou blanc, dépourvu de tout autre verdure que celle rembrunie de quelques arbrisseaux maigres, languissans et disséminés à de grands intervalles.

A cette stérilité hideuse du continent et des îles, la mer sembloit opposer avec complaisance ses productions les plus variées et les plus nombreuses. De toutes parts nous étions entourés de grands bancs de *Salpa*, de *Doris*, de *Méduses*, de *Béroës*, de *Porpites*, genres de mollusques et de zoophytes dont nous avons déjà parlé dans le troisième chapitre, ou dont nous aurons à parler par la suite : le nombre prodigieux de ces animaux, leurs formes inconstantes et bizarres, leurs couleurs brillantes, la souplesse de leurs mouvemens, l'agilité de leurs évolutions, formoient un spectacle agréable pour tous nos compagnons; et, pour mon ami Lesueur, pour mon collègue Maugé, pour moi-même, une telle abondance étoit un grand sujet de plaisir et d'enthousiasme.

Au milieu de ces légions innocentes et gracieuses, se dessinoient un grand nombre de dangereux reptiles, qui, glissant légèrement à la surface des flots, paroissoient alors acharnés à la poursuite d'un banc de petites *Clupées*, qui fuyoient précipitamment vers la haute mer.

Ces serpens marins, dont nous aurons désormais souvent à parler, ont été jusqu'à ce jour si mal observés par les naturalistes et par les

voyageurs, qu'il me paroît indispensable d'entrer ici dans quelques détails plus particuliers à leur égard. Tous ces animaux marins se distinguent des reptiles terrestres par leur queue aplatie en forme de petite rame, par leur corps comprimé comme celui d'une anguille, et presque anguleux inférieurement. Ils affectent des couleurs très-variées, et quelquefois très-brillantes. Les uns ont le corps d'une teinte uniforme, ou grise, ou jaune, ou verte, ou bleuâtre; d'autres l'ont annulé de bleu, de blanc, de rouge, de vert, de noir, etc.; ceux-ci sont marqués de grandes taches plus ou moins régulières; ceux-là ne présentent que de très-petits points, distribués élégamment sur toute la surface de leur corps. L'une de ces espèces est remarquable surtout par la couleur de sa tête, qui est d'un rouge de pourpre très-vif : c'est *le serpent marin à tête rouge* de Dampier, qui le premier l'avoit observé dans ces parages. Comme les reptiles de terre, les uns sont tout-à-fait innocens, les autres paroissent armés de crochets vénéneux : sous le rapport des proportions, nous en avons trouvé depuis la longueur de 12 à 16 pouces jusqu'à celle de 9 ou même 12 pieds.

Leur habitation n'est pas bornée aux rivages

des mers; nous en avons trouvé plusieurs à la distance de trois ou quatre cents milles de toute terre; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que nous n'en avons jamais pu voir aucun sur le continent ou sur les îles : je ne conclurai pas de cette observation, sans doute, qu'ils n'habitent pas aussi quelquefois sur terre; mais enfin nous n'y en avons jamais rencontré; et lorsqu'il s'agit d'animaux aussi peu connus, l'observateur impartial ne doit omettre aucun fait important, alors même qu'il ne sauroit ni le concevoir ni l'expliquer.

C'est au milieu des mers les plus chaudes du globe, dans l'océan Indien surtout, dans le golfe Persique, dans la mer Rouge, dans celle qui baigne les côtes du nord-ouest et du nord de la Nouvelle-Hollande, que les serpens marins se montrent exclusivement; du moins, c'est le résultat de mes propres observations et des recherches nombreuses que j'ai pu faire sur cet objet dans les relations des voyageurs : la haute température de ces mers, le calme dont elles jouissent habituellement, la multiplicité des animaux qui pullulent dans leur sein, et dont les serpens de mer se nourrissent, me paroissent être les raisons principales de

leur prédilection pour les mers équatoriales.

En ouvrant l'estomac de plusieurs animaux de ce genre, je l'ai trouvé plus particulièrement rempli de petits poissons et de divers crustacés pélagiens; mais eux-mêmes, à leur tour, deviennent la proie des nombreux squales qui vivent dans ces mers; il m'est arrivé plusieurs fois, en effet, de rencontrer dans l'estomac de ces requins, des serpens de mer plus ou moins altérés par la digestion.

J'avois peine à concevoir, d'abord, comment des animaux aussi légers pouvoient devenir la proie de ces grands squales, dont tous les mouvemens sont si lourds et si stupides; mais en observant, par la suite, un plus grand nombre de ces reptiles, je crus trouver dans une de leurs habitudes la cause réelle de cette espèce de phénomène. Souvent on voit de ces serpens endormis et flottans à la surface des eaux; leur sommeil est alors si profond, que notre navire passant quelquefois tout près d'eux, ils n'étoient réveillés ni par le bruit de son sillage, ni par la force des remous, ni par les cris habituels des matelots. C'est sans doute dans cet état de léthargie que les lourds requins parviennent à les saisir; du moins, il me semble impossible

de le concevoir autrement. Quant à la cause même de ce sommeil, peut-être dépend-elle, comme chez plusieurs reptiles terrestres, de l'espèce de stupeur que, dans les animaux de cette famille, la digestion entraîne souvent avec elle.

Ces reptiles marins nagent et plongent avec une égale facilité : souvent, à l'instant même où nous croyions pouvoir les saisir avec nos filets, ils dispa­roissoient à nos yeux; et, s'enfonçant à de grandes profondeurs sous les flots, ils restoi­ent une demi-heure et plus sans remonter à leur surface, ou ne paroissoient qu'à de très-grandes distances du point où nous les avions vus plonger.

Toutes ces habitudes singulières, toutes ces différences d'organisation, se réunissant pour sépa­rer les serpens pélagiens de ceux de terre, j'ai cru devoir en constituer une famille distincte : mais les raisons plus particulières de cette division sont étrangères à la nature de cet ouvrage.

Tandis que l'intérêt général s'exerçoit encore sur tant d'objets divers, on découvrit tout-à-coup un grand nombre de *baleines* qui s'avançoient vers nous avec toute la rapidité dont ces animaux sont capables. Jamais un pareil spectacle ne s'étoit offert à mes regards..... La multitude de ces

cétacées, leur masse gigantesque, leurs évolutions rapides, le jeu de leurs évents, tout cela me parut moins étonnant que de voir ces puissans colosses s'élancer perpendiculairement au-dessus des vagues, se dresser, pour ainsi dire, sur l'extrémité de leur queue, déployer leurs vastes nageoires, retomber sur les flots, les entr'ouvrir, et s'abîmer ensuite au milieu des torrens d'écume..... Tantôt une troupe nombreuse de ces baleines sembloit s'avancer sur une ligne; on eût dit alors qu'elles disputoient entre elles de souplesse et de vélocité; tantôt, au contraire, pressées les unes à la file des autres, elles nageoient avec plus de calme, plongeant alternativement sous les vagues, et reparoissant ensuite à leur surface. Très-souvent on les voyoit deux à deux évoluer avec une sorte de complaisance mutuelle qui nous fit soupçonner que la saison étoit celle de leurs amours.

Au milieu de ces grands objets d'observation, la soirée parut s'écouler bien rapidement, et lorsque la nuit vint nous forcer à laisser tomber l'ancre, tout le monde encore avoit les regards fixés sur les baleines.

Quelque redoutables que ces animaux puis-

sent être par leur masse, par la force de leurs nageoires et de leur queue, ainsi que par la rapidité de leur natation, la nature cependant leur opposa des rivaux; et le terrible *espadon* se trouve sur ces rivages pour leur livrer une guerre implacable et meurtrière. Cet espadon austral diffère de celui du Nord, surtout par deux longues franges ou lanières de 9 à 12 pouces de longueur, sur 3 à 5 lignes de largeur, et qui, placées sur les côtés de la scie, vers sa partie moyenne, flottent librement au milieu des eaux. Comme celui du Nord, l'espadon austral est susceptible de parvenir à de grandes dimensions, et plusieurs d'entre eux m'ont paru n'avoir pas moins de 12 à 15 pieds de longueur. J'ai déjà parlé dans le chapitre précédent, du combat d'un de ces animaux contre une baleine; nous ne tardâmes pas à en voir un nouveau dans la baie des Chiens-Marins. Il se livra durant la nuit, par un beau clair de lune, tout près de notre vaisseau. Les deux adversaires paroisoient combattre avec un égal acharnement. La baleine, surtout, faisoit des sauts prodigieux, lançoit de l'eau presque sans interruption, et paroisoit très-fatiguée de la lutte qu'elle avoit à soutenir. Nous ne pûmes

pas voir l'issue du combat, les deux champions s'étant insensiblement éloignés.

Cette abondance extraordinaire de baleines dans la baie des Chiens-Marins ne sauroit manquer de lui donner un jour une grande importance sous le rapport de la pêche; elle y seroit en effet aussi facile qu'avantageuse. Étrangères à toute espèce d'attaque de la part de l'homme, les baleines, dans ces régions, n'ont pas appris encore à fuir sa présence, à redouter ses traits; et telle étoit leur confiance à cet égard, qu'en navigant dans l'intérieur de la baie, nous avons souvent craint de voir nos canots heurtés par ces animaux énormes, qui venoient jusqu'à nos côtés chercher l'air dont ils ont besoin.

Malheureusement le défaut absolu d'eau douce sur toute cette partie de la terre d'Endracht est un obstacle immense, et l'on peut croire que cette circonstance s'est opposée seule à des établissemens dont les produits pouvoient être aussi considérables que certains. Cette difficulté cependant n'est pas insurmontable, et nous verrons plus tard que le capitaine Hamelin, en distillant de l'eau de mer, a pu se procurer, avec un seul alambic, jusqu'à quatre-vingts pintes d'eau douce par jour, et fournir ainsi à la consommation

journalière d'une grande partie de son équipage qui se trouvoit placée sur le continent. Ce seroit surtout à nos armateurs de l'Île-de-France, qu'il appartiendrait d'exploiter cette branche de commerce encore intacte; et si la nature de cet ouvrage n'excluoit pas tous les détails d'une entreprise de ce genre, il me seroit facile de prouver qu'il n'est peut-être pour eux aucune espèce de spéculation plus honorable et plus certainement lucrative; mais hâtons-nous de revenir à notre navigation vers l'intérieur de la baie.

Le 18 juin nous mouillâmes vis-à-vis de l'île Bernier, sur laquelle je descendis le lendemain. Elle est d'une forme étroite, allongée, et n'a guère plus de 12 milles de longueur; sur 3 à 4 milles de largeur. Sa côte de l'ouest, exposée partout à la fureur des vents du large, est de toutes parts hérissée de brisans, et la mer y déferle avec un bruit affreux. En avant de son extrémité nord, est *l'îlot de Koks*, rocher sauvage; qu'une trainée de récifs sous-marins semble rattacher à l'île principale. Toute la côte de l'est est anfractueuse et escarpée; mais les vagues n'y brisent pas avec autant de violence que sur celle de l'ouest; c'est pourquoi le débarquement, dans quelques petites criques, y est assez facile.

Le sable du rivage est quartzeux, mêlé d'une grande proportion de débris calcaires fortement atténués. La substance de l'île même se compose, dans ces couches inférieures, d'un grès calcaire coquillier, tantôt blanchâtre, tantôt rougeâtre, déposé par couches horizontales, dont l'épaisseur varie de 7 à 11 pouces, et qui toutes étant très-uniformes dans leur prolongement, pourroient offrir à la maçonnerie des pierres de construction régulièrement taillées.

Les coquilles incrustées dans ces massifs de roches sont presque toutes univalves; elles appartiennent plus particulièrement au genre *Natice* de M. de Lamarck, et ont les plus grands rapports avec l'espèce de natice qui se trouve vivante au pied de ces rochers. Elles sont sans doute pétrifiées depuis bien des siècles, car, outre qu'il est très-difficile de les retirer intactes du milieu de ces grès, tant leur adhésion avec eux est intime, on les observe encore à plus de 150 pieds au-dessus du niveau actuel de la mer.

Quelque régularité que ces bancs puissent affecter dans leur disposition générale, ils ne sont cependant pas tous homogènes dans leur substance; il est surtout une variété de ces ro-

ches plus remarquable par sa structure. Ce sont des galets calcaires agrégés dans une terre sablonneuse ocracée qui leur est tellement adhérente, qu'on ne sauroit détruire cette espèce de gangue sans les briser eux-mêmes. Tous ces galets affectent la forme globuleuse, et se composent d'un grand nombre de zones concentriques qui se développent autour d'un noyau central d'un grès scintillant et brunâtre. Ces diverses couches ont à peine quelques millimètres d'épaisseur, et offrent des nuances agréables, qui varient depuis le rouge foncé jusqu'au jaune clair. La contexture de cette brèche lui donne donc quelques rapports grossiers avec *le granit globuleux* de l'île de Corse; et, par ses couches rubanées, concentriques, elle a quelque chose de l'aspect des agathes-onyx. Elle est d'ailleurs susceptible de poli, et pourroit servir à divers objet d'agrément ou de luxe.

Les bancs de grès divers dont je viens de parler, forment, à bien dire, la masse entière de l'île qui nous occupe; mais sur les roches repose une couche de sable plus ou moins épaisse, qui se développe sur toute la surface de l'île, se relevant vers ses bords en une espèce de ceinture de dunes très-mobiles,

de 60 à 80 pieds de hauteur. Ce sable, de la même nature que celui du rivage, est calcaire, d'un grain très-fin; ce qui sembleroit devoir permettre aux vents d'en bouleverser aisément les masses, et de changer, pour ainsi dire, la surface de l'île au gré de leurs caprices et de leur violence. Nous verrons bientôt par quels moyens efficaces la nature a su prévenir un tel désordre.

Le tableau minéralogique que je viens d'esquisser pour l'île Bernier est également applicable à celle de Dooré et de Dirck-Hatichs; il en sera de même de tout ce que je vais dire des productions végétales et des animaux de cette île. Sous ce rapport, son histoire devient plus générale, plus intéressante, et mérite bien le développement que j'ai cru devoir lui donner. Ajoutons seulement à ces premières considérations, que nulle part on ne trouve aucune source d'eau douce, aucun indice d'humidité habituelle.

Sur un tel sol, il est aisé de le pressentir, la végétation ne peut être que misérable et languissante; elle n'est cependant pas aussi nulle que d'abord on pourroit le soupçonner. On y trouve, en effet, une assez grande variété d'arbustes

et de petits arbrisseaux, parmi lesquels une espèce de *figuier*, dont le fruit, insipide d'ailleurs, est à peine de la grosseur d'une noisette; deux ou trois espèces de petits *mimosa* à fleurs agréables et odorantes, un petit *mélaleuca*, quelques *atriplex*, un *rumex*, etc. Mais de toutes les productions végétales, il en est trois sur lesquelles il me paroît nécessaire d'insister plus particulièrement ici, parce que leur histoire se rattache à celle même du sol.

La première de ces trois plantes est une espèce de *spinifex*, ou du moins fut regardée comme telle par nos botanistes. Elle croît aux lieux les plus arides, forme des espèces de pelouse d'une étendue quelquefois assez grande, qui se dessinent naturellement de mille manières agréables, formant ici de longues allées régulières, là, présentant une foule de petits sentiers onduleux, décrivant ailleurs diverses figures plus ou moins bizarres, simulant, en un mot, le parterre le plus pittoresque et le plus varié. Cette plante curieuse se compose d'une innombrable quantité de feuilles pour ainsi dire capillaires, radicales, sessiles, roides, et tellement aiguës qu'il est impossible de toucher aucun de ces buissons de verdure sans être

à la fois percé de mille petits dards qui restent dans les chairs, et font éprouver d'assez vives douleurs. La ténuité prodigieuse de ces feuilles, ou plutôt de ces épines, les rend susceptibles d'une décomposition aussi prompte que complète, et l'on peut regarder cette plante comme la cause essentielle de la petite quantité de terre végétale qu'on trouve en quelques endroits de l'île.

La seconde espèce de plante qui, sur ces rivages, se présente avec des caractères extraordinaires, est un *mimosa*, dont le tronc noueux et rabougri s'élève à peine à la hauteur de 2 à 3 pieds au-dessus du sol, mais qui fournit un grand nombre de branches de 15 à 20 pieds de longueur, étalées horizontalement à peu de hauteur au-dessus du terrain, tellement touffues et entrelacées, que les petits animaux qui viennent y chercher un gîte sont forcés, ainsi que nous le dirons bientôt, de se frayer des chemins couverts au milieu de ce lacis inextricable de branches, de feuilles et de rameaux.

Tandis que la couche végétale se prépare par des moyens aussi simples, que les plantes s'épanouissent à la surface de la terre pour braver plus impunément la fureur des vents, et

pour concentrer en quelque sorte la pluie et la rosée sous leur ombrage, les dunes mobiles de sable se trouvent enchaînées et contenues par un immense réseau de cordes naturelles et vivantes. Ce sont les racines stolonifères d'une grande espèce de *cyperus*, dont la tige dure et cassante s'élève à 2 à 3 pieds au-dessus du sol, et se termine par un épi globuleux de la grosseur du poing, et de toutes parts hérissé de longues barbes. Cette espèce de gramen, que nous aurons occasion d'observer encore sur différents points de la Nouvelle-Hollande, est d'autant plus intéressante à connoître, qu'elle produit un grain farineux analogue à celui du froment; mais malheureusement presque toutes les fleurs en sont avortées, et quelquefois on a peine à recueillir deux ou trois semences dans chacun de ces volumineux épis. Peut-être cet avortement cesseroit-il d'avoir lieu si la plante étoit cultivée dans un terrain moins aride; mais, sans nous occuper d'un genre d'intérêt si douteux, contentons-nous d'observer que l'acquisition de ce gramen à corde n'eût pas été sans avantage pour l'Europe; et certes il eût été beau d'apporter, des rivages stériles de la Nouvelle-Hollande, des liens capables d'enchaîner les sables

dévastateurs des environs de Cadix et de Bordeaux. Le bon Riédle avoit formé ce dessein utile; mais la mort vint choisir cet homme estimable et laborieux pour sa première victime, et plusieurs projets de ce genre s'évanouirent avec lui.

Quoi qu'il en soit de ces détails sur la végétation de l'île Bernier, elle présente, il faut en convenir, une suite de phénomènes aussi rares que précieux à connoître. Ces plantes touffues et capillaires qui doivent former la terre végétale, ces arbrisseaux répandus à la surface du terrain, comme autant d'immenses parasols; cette dépression de toutes les plantes, qui seule pouvoit leur permettre de végéter sans crainte sur un sol aussi mobile; ces dunes de sable élevées tout autour de l'île, comme pour en défendre les maigres et foibles productions contre la fureur des vents du large; ces chaînes de fortes racines employées à fixer les sables; toutes ces singularités pleines d'intérêt et de charmes, peuvent éclairer la philosophie de la science botanique; et sous ce rapport, nul pays peut-être n'est plus curieux à parcourir que celui qui nous occupe.

Sur ces bords, l'espèce humaine n'existe pas,

et l'on ne trouve aucune trace positive de son séjour ou de son passage.

Une seule sorte de mammifère s'y rencontre, c'est le kangaroo à bandes (*kangurus fasciatus* N.; pl. 57.), la plus petite et la plus élégante espèce de ce genre extraordinaire des animaux de la Nouvelle-Hollande, qui se caractérise plus particulièrement par la forme conique du corps, par la disproportion des pieds, par la poche dans laquelle les petits sont portés et nourris, etc.

L'espèce dont il s'agit se distingue, au premier aspect, de toutes celles connues jusqu'à ce jour, par douze ou quinze bandes transversalement disposées sur le dos, étroites, d'un roux légèrement brun, moins régulières, moins décidées à la hauteur des épaules où elles commencent à paroître, mais devenant bientôt plus apparentes et plus brunes à mesure qu'elles descendent vers la queue, à la base de laquelle elles se terminent. Ces fascies viennent se perdre sur les côtés sans qu'on puisse en observer de trace sur le ventre; la face et les pieds ont une couleur légèrement jaune, tandis que l'abdomen est d'un gris clair et tant soit peu blanchâtre; le reste du pelage est d'un gris de lièvre

plus ou moins foncé dans les différens individus. Les oreilles, dans cette espèce, sont proportionnellement plus courtes que dans aucune autre de ce genre; il en est de même de la queue, qui se trouve aussi plus foible, et qui, dépourvue de poils, offre beaucoup de ressemblance avec celle d'un très-gros rat. Du reste, même forme conoïdale du corps, même disproportion entre les pieds de devant et ceux de derrière, même distribution des doigts, des ongles, etc., que chez tous les autres kanguroos. Mais tous ces détails cessent d'appartenir à cette relation; il me suffit d'avoir indiqué les principaux caractères du joli petit animal qui nous occupe, et le dessin de M. Lesueur suppléera suffisamment aux particularités que je dois passer ici sous silence.

Le kanguroo à bandes peuple de ses essaims les trois îles de Bernier, de Doore et de Dirck-Hatichs, sans que jamais nous ayons pu en retrouver sur aucune partie du continent ou des autres îles que nous avons successivement reconnues. Le même phénomène a lieu pour toutes les espèces de kanguroos, c'est-à-dire que chacune d'elles fixée par la nature sur telles ou telles îles, sur telle ou telle terre, aucun individu ne

se montre au-delà des limites particulières à leur espèce.

Privés de tout moyen d'attaque ou de défense, les kanguroos dont il s'agit ont, comme tous les êtres foibles, et particulièrement comme les lièvres de nos climats, un caractère extrêmement doux et timide. Le plus léger bruit les alarme; le souffle du vent suffit quelquefois pour les mettre en fuite. Aussi, malgré leur grand nombre sur l'île Bernier, la chasse en fut-elle d'abord très-difficile et très-précaire. Dans les buissons impénétrables dont j'ai parlé ces animaux pouvoient braver impunément l'adresse de nos chasseurs et leur activité. Réduits à quitter un de ces asiles, ils en sortoient par des routes inconnues, s'élançoient rapidement sous quelque autre buisson voisin, sans qu'il fût possible de concevoir comment ils pouvoient aussi facilement s'enfoncer et disparaître au milieu de ces labyrinthes inextricables; mais bientôt on s'aperçut qu'ils avoient pour chaque buisson plusieurs petits chemins couverts, qui, de divers points de la circonférence, venoient aboutir jusqu'au centre, et qui pouvoient au besoin leur fournir des issues différentes, suivant qu'ils se sentoient plus menacés vers tel ou tel point.

Dès cet instant, leur ruine fut assurée; nos chasseurs se réunirent, et tandis que quelques-uns d'entre eux battoient les broussailles avec de longs bâtons, d'autres se tenoient à l'affût au sortir des petits sentiers; et l'animal, trompé par son expérience, ne manquoit pas de venir s'offrir à des coups presque inévitables. La chair de cet animal nous parut, comme à Dampier, assez semblable à celle du lapin de garenne, mais plus aromatique que cette dernière; ce qui dépend peut-être de la nature particulière des plantes dont il fait sa nourriture, et qui presque toutes sont odorantes. C'est, au surplus, la meilleure chair de kangaroo que nous ayons trouvée depuis; et, sous ce rapport, l'acquisition de cette espèce seroit un bienfait pour l'Europe.

A l'époque où nous étions sur ces rivages, toutes les femelles adultes portoient dans leur poche un jeune petit assez gros, qu'elles cherchoient à sauver avec un courage véritablement admirable; blessées, elles fuyoient, emportant leur petit dans leur poche, et ne l'abandonnoient jamais que dans le cas où, trop accablées de fatigue, trop épuisées par la perte de leur sang, elles ne pouvoient plus le porter.

Alors elles s'arrêtoient, en s'accroupissant sur leurs pattes de derrière, l'aidoient avec leurs pieds de devant à sortir du sac maternel, et cherchoient en quelque sorte à lui désigner les lieux de retraite où plus aisément il pouvoit espérer de se sauver; elles-mêmes alors continuoient leur fuite avec autant de vitesse que leurs forces pouvoient le permettre; mais la poursuite du chasseur venoit-elle à cesser, ou seulement à se ralentir, aussitôt on les voyoit retourner vers leur nourrisson; elles l'appeloient par une espèce de grognement qui leur est propre; elles le caressoient affectueusement, comme pour dissiper ses alarmes, le faisoient de nouveau rentrer dans leur poche, et cherchoient, avec ce doux fardeau, quelque retraite nouvelle où le chasseur ne pût ni les découvrir ni les forcer. Les mêmes preuves d'intelligence et d'affection se renouveloient d'une manière plus touchante encore de la part de ces pauvres mères, lorsqu'elles se sentoient mortellement atteintes : tous leurs soins se dirigeoient vers le salut de leur nourrisson; bien loin de chercher à se sauver, elles s'arrêtoient sous les coups du chasseur, et leurs derniers efforts étoient donnés à la conservation de leurs pe-

tits..... Dévouement généreux dont l'histoire des animaux offre tant d'exemples, et que nous sommes réduits souvent à leur envier !

Pendant notre séjour sur l'île Bernier, nous saisismes plusieurs de ces jeunes kanguroos ; mais la plupart, trop foibles sans doute, ne survécurent pas long-temps à leur captivité. Un seul y résista et s'apprivoisa ; cet animal mangeoit du pain avec plaisir, et savouroit surtout avec délices l'eau sucrée qu'on lui présentoit. Ce dernier goût doit paroître d'autant plus extraordinaire, que, sur les îles sauvages où ces animaux habitent, toute espèce d'eau douce manque habituellement. Ce jeune kangaroo périt par accident à Timor : sa perte nous fut moins sensible, parce que, n'en ayant qu'un seul individu, nous ne pouvions pas espérer de le naturaliser en Europe ; mais cette première tentative suffit pour prouver d'une manière certaine, que cette espèce s'accommoderoit très-bien des soins de l'homme ; et, je le répète, ce seroit une acquisition précieuse pour nos basse-cours.

Si l'on excepte quelques genres incommodes ou nuisibles dont nous ne tarderons pas à parler, tous les animaux sont rares sur le sol mal-

heureux de l'île Bernier; la classe des oiseaux se réduit aux tristes cormorans, à diverses espèces de fous, de pétrels, de goélands, d'aigles de mer et d'huîtres, qui, loin des hommes et de leurs traits, multiplient sur ces rochers arides leurs voraces essaims. La division des oiseaux de terre s'y composoit exclusivement de gobe-mouches et de pies-grièches : on y trouvoit cependant une belle espèce de mésange à collier bleu, qui mérita de nous occuper plus particulièrement.

Les reptiles ne comptoient qu'une espèce de scinque (*scincus tropisurus* N.), l'une des plus grandes de ce genre, et dont la queue très-courte et très-grosse fait paroître, au premier instant, cet animal comme ayant deux têtes; une belle espèce de tupinambis (*T. Endrachtensis* N.) de 4 à 5 pouces de longueur; un gecko (*gecko Doreensis* N.) de 4 à 5 pouces.

Nul pays au monde n'est peut-être aussi poissonneux que la baie des Chiens-Marins, mais cette abondance de poissons n'existe pas sur les rivages de l'île Bernier. C'est dans le fond des havres voisins que ces animaux vont chercher le calme et la nourriture dont ils ont besoin : aussi nos pêches furent-elles, à peu de chose

près, infructueuses, et nos collections de poissons s'accrurent-elles à peine de dix espèces nouvelles.

Au milieu des rochers anfractueux de l'île Bernier, vivent différentes espèces de poulpes, dont quelques-uns atteignent à de très-grandes dimensions; j'en ai vu plusieurs qui n'avoient pas moins de 3 ou 4 pieds de longueur, lorsque leurs bras étoient déployés.

Ces parages étoient plus riches en testacées proprement dits; mais si l'on excepte les moules et les huîtres, qui se complaisent, pour ainsi dire, au milieu des rochers et des flots en courroux, toutes les coquilles étoient univalves. Dans le fond de la baie vivent enfouies sous la vase et le sable de nombreuses et magnifiques bivalves; nous irons les arracher un jour à leurs habitations paisibles: mais, pour ne pas anticiper sur l'ordre naturel des faits, contentons-nous d'indiquer rapidement ici quelques-unes des coquilles les plus remarquables que nous recueillîmes sur l'île Bernier.

De toutes les espèces de moules connues jusqu'à ce jour, celle que j'y découvris est incontestablement la plus belle: dépouillée de son drap marin, elle réfléchit toutes les cou-

leurs les plus vives du prisme et des pierres précieuses; elle est éblouissante, s'il est permis de s'expliquer ainsi. Je l'ai décrite sous le nom de *mytilus effulgens*.

Sous d'autres rapports, l'huitre (*ostrea scyphophilla* N.) mérite ici une attention particulière; sa valve inférieure est une espèce de cône très-allongé, de 6 à 7 pouces de longueur, plus ou moins régulier. Fixée sur la roche par sa pointe et par un de ses côtés, elle est recouverte par la seconde valve, qui ressemble assez bien à la pièce analogue de nos huîtres ordinaires, et qui sert comme d'opercule à l'espèce de cornet que je viens de décrire. L'animal n'occupe pas toute la profondeur de sa coquille; il se trouve relégué dans le haut du cône, dont toute la portion inférieure est occupée par un grand nombre de petites cloisons transversales assez semblables à des verres de montre, et qui se continuent jusqu'à l'extrémité de la pointe de la coquille. Leur face concave est tournée en haut : elles laissent entre elles des espaces libres, qui sont remplis d'un fluide aériforme dont il eût été curieux de déterminer la nature. Quelque singulière que puisse paroître cette huitre, l'ani-

mal n'en étoit pas moins d'une délicatesse extrême, et tous les suffrages se réunirent en sa faveur.

Parmi les coquilles univalves particulières à cette partie de la terre d'Endracht, je dois indiquer une belle espèce de trochus ou sabot (*trochus smaragdinus* N.) de la couleur verte la plus vive et la plus intense; une espèce de patelle que j'ai nommée *gigantea*, à cause de ses proportions; une magnifique volute (*voluta nivosa* N.) parsemée de petites taches blanches, qui représentent autant de petits flocons de neige; et surtout un cône ou rouleau (*conus Doreensis* N.) d'un pouce et demi environ de longueur, d'une couleur orange très-légère, et distingué par une bande de trois lignes environ de largeur qui se développe sur chacun des tours de la spire, et qui, dans la coquille bien fraîche, est de la plus éclatante couleur de lapis. Deux espèces de coquilles terrestres excessivement multipliées, mais toutes mortes, occupoient de grands espaces dans l'intérieur de l'île; l'une étoit une espèce de petit hélix, l'autre appartenoit au genre bulime de M. de Lamarck.

La famille des crustacées ne possède pas sur ces rivages un grand nombre d'espèces; mais il

en est deux du genre portune de M. Latreille (*portunus pleuracanthus* et *p. euchromus* N.), qui couvrent les rochers de leurs nombreux essaims. Quelques-uns de ces crabes n'ont guère moins de 4 à 5 pouces de largeur; et la chair en étant excellente, ils pourroient offrir, au besoin, une nourriture inépuisable autant que salulaire.

Les insectes sont généralement peu nombreux sur cette île, si l'on en excepte les fourmis, qui forment à elles seules cinq ou six espèces différentes, et qui présentent de toutes parts leurs innombrables légions. Après les fourmis viennent les blattes ou kancrelas, dont une espèce aptère offroit de très-grandes dimensions. Les sauterelles, les criquets, etc., nous ont fourni quelques espèces curieuses. Je dois observer, à cet égard, que la famille des orthoptères, qui préfère généralement les lieux arides et secs, avoit un grand nombre d'espèces sur le continent de la Nouvelle-Hollande, et que chacune d'elles y paroît excessivement multipliée. Plus d'une fois nous aurons occasion d'indiquer les rapports intéressans de la nature du sol avec ses productions diverses.

On trouve encore près de l'île Bernier plu-

sieurs espèces d'oursins, qu'il est très-difficile quelquefois de retirer des roches calcaires dans lesquelles ils paroissent comme incrustés. Aux mêmes lieux habitent plusieurs espèces d'étoiles de mer, du genre ophiure; l'une d'elles (*ophiura telactes* N.) avoit des bras longs de 8 à 10 pouces, articulés, fragiles et tout hérissés de petites épines. Retiré dans les scissures des rochers, cet animal étend au loin ses bras, et s'en sert avec beaucoup d'adresse pour saisir sa proie et l'entraîner dans le fond de sa petite caverne. Une seconde espèce d'ophiure (*ophiura phosphorea* N.) brilloit durant la nuit comme une belle étoile, à la faveur de cinq glandes ou tubercules placés sur son disque.

Dans la classe de zoophytes solides, outre quelques espèces de milleportes, on trouve un madrépore rameux, de 6 à 7 pouces de hauteur, dont l'extrémité se distingue, dans l'état de vie, par une couleur rose extrêmement intense et pure.

On voit d'après les observations que je viens de présenter sur la zoologie de l'île Bernier et des flots qui l'entourent, que les animaux terrestres se réduisent à un très-petit nombre d'espèces qui toutes, le kangaroo seul excepté, sont,

incommodes ou nuisibles; que la mer, au contraire, est d'une fécondité remarquable, et que, depuis la baleine jusqu'au polype microscopique, toutes les classes du règne animal y comptent de nombreuses et d'intéressantes familles; et lorsque, dans une autre partie de cette relation, nous aurons indiqué les productions diverses de la vaste baie à l'entrée de laquelle nous nous arrêtons maintenant, on sera forcé de convenir que peu de mers ont été plus généreusement partagées que celle qui baigne ces rivages.

Les observations que je viens d'exposer, et les collections que j'ai faites, ont été pour moi le fruit de beaucoup de dangers et de travaux qui, deux fois, ont failli de me coûter la vie. Je viens de dire que, le 9 juin au matin, j'étois descendu sur l'île Bernier avec le commandant et plusieurs de mes amis. Tandis que ceux-ci s'occupaient sur le bord de la mer, je m'avançai seul dans l'intérieur de l'île, poursuivant mes recherches sur les productions diverses du sol et sur sa constitution. Entraîné par mon zèle et par le plaisir des découvertes importantes que je faisais pour ainsi dire à chaque pas, je prolongeai ma

course au sud de l'île jusque vers la *pointe Couture*. Le soleil alloit se perdre à l'horizon, lorsque je m'aperçus de la nécessité de retourner au lieu où notre canot étoit mouillé. Malheureusement la nuit vient vite dans les parages où nous nous trouvions; et, pour comble de malheur, je m'égarai au milieu des dunes et des broussailles. Quoique surchargé de collections, je n'en marchai pas moins avec une vitesse très-grande jusqu'à huit heures du soir; mais, au lieu de me retrouver à la pointe de l'est d'où j'étois parti, je reconnus au brisement des vagues, à leur fureur, que j'étois sur la côte occidentale. Je me sentois épuisé de fatigue, je tombois de lassitude et d'inanition, n'ayant ni bu ni mangé depuis mon départ, et n'ayant pas cessé de marcher tout le jour. L'extrémité à laquelle je me trouvois réduit ranima un instant mes forces; je continuai ma route à l'est pour traverser la pointe nord, et marchai de nouveau jusqu'à onze heures du soir : alors, accablé de fatigue, inondé de sueur, je tombai sur le sol; et, incapable de continuer ma route, je résolus de passer là le reste de la nuit, dussé-je périr au milieu de cet affreux désert..... Je ne tardai pas

à m'endormir d'un profond sommeil, et ne me réveillai qu'à trois heures du matin, saisi d'un froid mortel; l'air étoit extrêmement vif, et, bien que je pusse à peine soulever mes membres engourdis, je me remis en route.

Déjà le crépuscule commençoit à paroître, lorsque j'entendis un coup de fusil tiré dans le lointain..... Ce bruit me fit éprouver la plus douce émotion; je redoublai de courage, et, sur les six heures environ, je me trouvai parmi mes camarades. J'appris alors que mes amis, ne me voyant pas revenir le soir, et soupçonnant que je m'étois égaré sur l'île, avoient prié le commandant de vouloir bien y laisser quelqu'un pour m'attendre; que M. Picquet, lieutenant de vaisseau, avoit été chargé de rester à terre jusqu'au lever de la lune, qui devoit avoir lieu sur les dix ou onze heures du soir, et de repartir à cette époque pour le bord, soit que je fusse ou non de retour; que, malgré cet ordre, M. Picquet n'avoit pu se résoudre à m'abandonner; que de toutes parts il avoit fait allumer de grands feux pour éclairer ma marche, et que, dès le point du jour, à la tête de ses gens, il s'étoit mis à ma recherche, bien résolu à ne quitter l'île que

lorsqu'il auroit perdu toute espérance de me revoir.....

Ces détails me firent comprendre tout ce que je devois au généreux dévouement de mes compagnons; et les secours que m'avoit ménagés leur affection prévoyante ajoutèrent à mon attendrissement et à ma reconnaissance.....

Cependant le *Naturaliste* ne paroissant pas, le commandant résolut de s'enfoncer davantage dans la baie des Chiens-Marins pour l'y chercher ou l'y attendre. En conséquence, le 30 juin au matin nous appareillâmes pour cet objet. Durant ce jour, nous fîmes peu de route, naviguant sans cesse au milieu de grands bancs de poissons, dont nous fîmes, quoique sous voiles, une pêche assez abondante; toutes les espèces étoient nouvelles, et appartenoient aux genres labre, baliste, cotte, ostracion, chétodon, etc. Toute la soirée du même jour, nous aperçûmes une énorme quantité de baleines, dont plusieurs s'approchèrent très-près du navire. Nous vîmes aussi plusieurs serpens de mer, de 5 ou 6 pieds de longueur.

Enfin, le 2 juillet au soir, nous laissâmes tomber l'ancre dans la rade de *Dampier*, qui

se trouve au nord d'une terre que nous prîmes, comme les anciens navigateurs, pour une île, mais que M. L. Freycinet, ainsi que nous le dirons ailleurs, a reconnue depuis pour une presqu'île. A peine nous étions mouillés, que le ciel se chargea de gros nuages, et le lendemain, 3 juillet, nous fûmes assaillis d'une bourrasque si violente, qu'il nous fallut apparailler précipitamment pour fuir vers le nord, d'où nous étions venus la veille. Ce coup de vent nous fit courir de grands dangers durant la nuit du 3 au 4, parce que, pour fuir les îles de l'ouest, nous nous étions jetés sur les bancs nombreux de la côte orientale, au milieu desquels nous fûmes obligés de louvoyer jusqu'au jour. Dans un virement de bord qui ne réussit pas, nous faillîmes nous perdre sur la *pointe des Hauts-Fonds* qui forme le cap du nord de la rade de Dampier.

Heureusement cette bourrasque fut aussi courte que violente, et le lendemain 4 juillet, nous retrouvant vis-à-vis de l'île Bernier, le commandant laissa de nouveau tomber l'ancre, résolu d'attendre à ce mouillage le *Naturaliste*, qui sembloit devoir arriver d'un jour à l'autre. D'après cette détermination, deux tentes furent



établies sur le revers des dunes, et destinées, l'une aux naturalistes et à l'astronome, et l'autre au commandant.

Le 6, à la pointe du jour, je me mis en route pour visiter la côte orientale de l'île, qui, plus abritée contre la fureur des vents, sembloit devoir offrir des collections plus nombreuses et plus importantes : sous ce rapport, je ne me trompois pas ; mais, comme si l'île Bernier eût dû toujours m'être fatale, peu s'en fallut que je n'y restasse enseveli sous les flots. Après avoir parcouru long-temps les diverses parties de la côte sans pouvoir y trouver, autrement que mortes et roulées, les belles espèces de trochus, de patelles, de cônes et de volutes dont j'ai déjà parlé, je me résolus à franchir un récif dangereux qui se projetait à quelque distance au large, et dans les anfractuosités duquel j'espérois pouvoir découvrir ces coquilles vivantes. Elles y existoient bien, à la vérité ; mais, tandis que j'étois le plus occupé du soin de les détacher de la roche, une lame violente vint déferler avec tant de force sur la crête du brisant, que je fus entraîné contre les rochers voisins et roulé sur ces affreux récifs : tous mes habits au même instant furent mis en pièces, et

je me trouvai couvert de blessures, inondé de sang. Je me recueillis cependant, et, réunissant toutes mes forces pour échapper à la lame qui dans sa retraite alloit me ramener contre les récifs, je m'accrochai fortement à la pointe d'une roche, et parvins, de cette manière, à prévenir ce dernier malheur, qui sans doute eût consommé ma perte. Ainsi débarrassé des vagues, je me traînai jusqu'au rivage, où je tombai évanoui par la douleur et par la perte de mon sang. Dans cet état, je restai jusqu'à la nuit, sans avoir la force de me remettre en route pour regagner nos tentes. J'avois le genou droit surtout tellement douloureux et déchiré, qu'il me sembloit impossible de pouvoir marcher; mais insensiblement la douleur devint plus supportable, je repris confiance; un grand feu que je découvris au sommet d'une dune de sable servit à diriger mes pas, et vers minuit je me retrouvai parmi mes compagnons.

En me voyant ainsi couvert de blessures et de contusions, inondé de sang, plusieurs de mes amis ne purent s'empêcher de verser des larmes, et le commandant lui-même parut touché de ma situation déplorable..... La fièvre ne tarda pas à me saisir : elle fut vive d'abord; mais la

plupart de mes blessures se trouvant peu considérables, je fus bientôt en état, sinon de reprendre mes courses, du moins de faire une suite d'observations et d'expériences sur la température comparée de l'atmosphère et de l'intérieur du sol, aux différentes heures du jour et de la nuit. J'en ferai connoître les résultats lorsque je parlerai des naturels de la terre d'Endracht et de leurs habitations singulières.

Cependant tous nos travaux étoient arrivés à leur terme; l'astronome avoit fixé, par de nombreuses observations, la position de l'île sur laquelle nous nous trouvions campés : MM. Boullanger et Maurouard, dans une course longue et pénible, en avoient reconnu la côte orientale; tous les produits du sol avoient été réunis par mes collègues et par moi. Rien ne nous retenoit donc plus sur ces bords, que *le Naturaliste*, et ce navire ne paroissoit pas : il fallut enfin renoncer à l'attendre; et le 12 juillet au matin nous appareillâmes pour commencer au nord la reconnaissance de la terre d'Endracht.

Le même jour, nous doublâmes un gros cap qui forme la pointe nord-est de la baie des Chiens-Marins, et qui se présente sous l'aspect

d'un énorme bastion; nous le nommâmes *cap Cuvier*, en l'honneur du savant naturaliste de ce nom.

Du 14 au 15 juillet nous passâmes pour la quatrième fois le tropique du Capricorne; le thermomètre se soutenoit de 16 à 18°, et le baromètre de 28^p 1^l à 28^p 3^l. La portion de terre que nous prolongions alors étoit, comme tout le reste de ces rivages ingrats, nue, stérile, basse, uniforme, sablonneuse et blanchâtre. Le 15 à midi, nous nous estimions par 22° 17' 6" sud, et par 110° 44' 38" de longitude orientale.

Du 18 au 22, nous naviguâmes en vue de plusieurs îlots (*pl. 1*), qui se projettent à peu de distance des côtes de la Nouvelle-Hollande. On aperçut aussi quelques parties du continent, offrant dans le lointain diverses coupures qu'on ne put aller reconnoître d'assez près pour en bien observer les détails. Toutes ces terres nous ont présenté le même tableau de stérilité et de monotonie que je me trouve contraint de tracer à chaque instant.

Il en est de même des environs du cap nord-ouest de la Nouvelle-Hollande, que nous eûmes pareillement en vue le 22 juillet. En avant de ce point important se projette un récif assez

étendu contre lequel la mer brisoit avec violence. A l'est, et pour ainsi dire sur la même ligne, se présentent sept îles sablonneuses, stériles et basses, qui furent appelées *îles de Rivoli*, en mémoire de la célèbre victoire de ce nom. Ces îles sont peu considérables, la plus grande n'ayant guère qu'un mille et demi de longueur; mais elles sont très-faciles à reconnoître par les navigateurs, et leur position dans le voisinage du cap Nord-ouest leur assure une importance particulière.

Immédiatement à ce cap commence *la terre de Witt*. C'est sur ce nouveau théâtre de travaux et de dangers que nous allons nous porter dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

TERRE DE WITT.

Du 23 juillet au 16 août 1801.

On donne généralement le nom de *terre de Witt* à toute cette partie de la Nouvelle-Hollande qui du *cap Nord-ouest* s'étend sur une ligne sensiblement nord-est et sud-ouest jusqu'à l'extrémité occidentale de la terre d'Arnheim, comprenant ainsi environ 10° de latitude sur 15° de longitude (*pl. 1*). Elle fut découverte, suivant l'opinion commune, par Guillaume de Witt, navigateur hollandois, qui lui imposa son nom : mais l'époque de cette découverte n'est pas précise ; les uns la font remonter jusqu'en 1616 ; d'autres la rapportent à l'année 1623 ou même 1628. C'est à cette dernière année qu'on fixe aussi le naufrage de Vianen sur cette côte. En 1699 Dampier parut sur ces rivages ; mais, repoussé par les mêmes obstacles que l'on va voir bientôt se multiplier

autour de nous, il fut contraint de les abandonner. Enfin, en 1705, trois bâtimens hollandois furent expédiés de Timor pour reconnoître la terre de Witt; mais la relation de ce dernier voyage n'ayant jamais été rendue publique, toutes les circonstances en sont encore ignorées; il paroît seulement que c'est à cette dernière entreprise qu'on doit les détails, inexacts d'ailleurs, d'après lesquels cette partie de la Nouvelle-Hollande se trouve indiquée sur les cartes ordinaires. Depuis cette époque un siècle s'étoit écoulé sans qu'aucun navire européen eût paru dans ces mers, et l'on pourra juger bientôt que ce n'est pas sans raison que les navigateurs se sont éloignés de ces bords dangereux.

Le 23 juillet, nous passâmes à vue d'une île basse et stérile, de trois lieues de longueur environ, qui fut appelée *île l'Hermite*, du brave officier de marine de ce nom.

Du 23 au 25, nous eûmes des vents foibles, mêlés de calmes plats, qui ne nous permirent pas de faire beaucoup de chemin, et les courans nous entraînèrent assez loin des terres pour que nous ne pussions pas les avoir en vue. La température de la mer, à sa surface, étoit alors de 20° de Réaumur, et les animaux pulluloient dans

son sein. Indépendamment, en effet, d'un nombre prodigieux de *méduses*, de *salpas*, de *porpites*, etc. (pl. 59, 60, 61), nous nous trouvions environnés de poissons de divers genres, particulièrement de *balistes*, de *chétodons*, de *clupées*, etc., qu'il faut placer à la tête des poissons équatoriaux. A chaque instant nous apercevions autour du vaisseau de très-grands *squales*, et de toutes parts les *baleines* et les *tor-tues* se présentoient en grand nombre. Nous reconnûmes aussi deux nouvelles espèces de *serpens marins*, dont l'une, de 8 à 10 pieds de longueur, étoit d'une couleur verte, tachetée de roux et de brun; l'autre, de 3 à 4 pieds seulement, d'un vert plus obscur, se distinguoit par de grandes plaques jaunes et noires, disséminées sur le dos.

Le 27, nous eûmes la vue d'un groupe d'îles, que nous nommâmes *îles Forestier*, en l'honneur du chef de la première division du ministère de la marine. Ces îles, que nous avons reconnues depuis d'une manière plus exacte, sont à peu de distance de celle du Romarin et de l'archipel de Dampier. Nous en avons compté six, tant grandes que petites; mais la principale, qui reçut le nom d'*île Depuch*, n'a pas plus de

3 ou 4 milles de longueur : toutes paroissent généralement basses et stériles comme celles de Rivoli; cependant l'île *Depuch*, qui gît par $20^{\circ} 35' 22''$ de latitude, et par $115^{\circ} 13' 52''$ de longitude orientale, se présente avec des caractères si particuliers, que le commandant crut devoir la faire reconnoître d'une manière plus particulière. En conséquence, M. Ronsard partit dans le grand canot.... Vainement les naturalistes demandèrent à descendre à terre; aucun d'eux ne put l'obtenir.

M. Ronsard fut de retour à bord le lendemain sur les dix heures; il rapporta que l'île *Depuch* n'avoit pas plus de 4 ou 5 milles de longueur; que le débarquement pour un canot y est facile; que, d'après plusieurs lignes marquées sur les roches, le *maximum* de la variation des marées paroîtroit être de 25 pieds environ, etc.

Au seul aspect de cette île, on pouvoit déjà pressentir qu'elle étoit d'une nature différente de celles que nous avions vues jusqu'à ce jour. En effet, les terres en étoient plus hautes, les formes plus prononcées : à mesure qu'on put s'en rapprocher, la différence devint encore plus sensible. Au lieu de ces côtes uni-

formément prolongées, qui n'offroient aucune pointe, aucun piton, aucune éminence, on voyoit se dessiner sur cette île des roches aiguës, solitaires, qui, comme autant d'aiguilles, sembloient s'élancer de la surface du sol. Toute l'île étoit volcanique; des prismes de basalte, ordinairement pentaèdres, entassés les uns sur les autres et reposant presque toujours sur leurs angles, en constituoient la masse entière. Là, s'élevoient comme des murs de pierre de taille; ailleurs se présentoient des espèces de pavés basaltiques, analogues à ceux de la fameuse chaussée des Géans. Sur quelques points on observoit des excavations plus ou moins profondes; les eaux des parties voisines s'y étoient réunies, et formoient des espèces de fontaines, dans chacune desquelles nos gens trouvèrent une très-petite quantité d'excellente eau ferrugineuse. Dans ces lieux plus humides la végétation étoit plus active; on y remarquoit de beaux arbustes et quelques arbres plus gros, qui formoient de petits bosquets très-agréables. Le reste de l'île, avec une disposition différente, offroit un coup d'œil bien différent aussi : parmi ces monceaux de laves entassées sans ordre, règne une stérilité générale; et la

couleur noire de ces roches volcaniques ajoutoit encore à l'aspect triste et monotone de cette petite île. La marche y est difficile, à cause des prismes de basalte qui, couchés horizontalement sur le sol, présentent leurs arêtes aiguës et saillantes en dehors. « La couleur de ce basalte, » dit mon intéressant ami Depuch, qui en avoit eu plusieurs échantillons à sa disposition, « est d'un gris tirant sur le bleu; sa » contexture est très-serrée, son grain fin et d'apparence pétro-siliceuse; de petites lames brillantes et irrégulièrement situées, sont disséminées dans toute la masse; il ne fait aucune effervescence avec les acides, et n'affecte pas sensiblement le barreau aimanté; sa partie extérieure a éprouvé une espèce d'altération produite par les molécules ferrugineuses : cette décomposition n'atteint pas ordinairement au-delà de 3 ou 4 millimètres de profondeur. »

M. Ronsard croit devoir penser, d'après la conformation générale et la couleur de la partie voisine du continent, qu'elle est également d'une nature volcanique. C'eût été, sans doute, un objet d'autant plus important à vérifier, que, jusqu'alors, nous n'avions rien pu voir de volcanique sur la Nouvelle-Hollande,

et que , depuis lors encore , nous n'y avons jamais trouvé aucun produit de ce genre ; mais notre commandant , sans s'inquiéter d'un phénomène qui se rattache cependant d'une manière essentielle à la géographie de cette portion de la Nouvelle-Hollande , donna l'ordre de poursuivre notre route.

La constitution volcanique de l'île Depuch lui garantit une importance toute particulière. Cette île n'est pas constamment habitée ; il paroît seulement que les sauvages de la grande terre y passent quelquefois , car M. Ronsard a trouvé des traces de feux anciennement allumés sur le sol , et les éclats de basalte d'une cassure très-fraîche , qui paroisoit devoir être exclusivement le résultat d'un effort humain. On n'y avoit vu qu'un quadrupède qui , de loin , parut être un chien ; conjecture d'autant plus probable , que cette espèce est répandue sur tous les points du continent voisin. Un de nos matelots croit également y avoir aperçu un petit kangaroo. Les oiseaux se réduisoient à quelques espèces de gobe-mouches et d'oiseaux de rivage. On nous en a rapporté un serpent gris , de 5 pieds de longueur environ , du genre *Boa*. Les insectes des genres fourmi , sauterelle , et

criquet, s'y trouvoient en grand nombre; on y voyoit surtout une petite espèce de mouche qui, par sa prodigieuse multiplicité, fatigua beaucoup nos gens. Parmi les coquilles, il faut distinguer une charmante espèce de pyrule (*pirula eospila* N.), élégamment ornée de petites taches aurore.

Le 28 juillet, sur les cinq heures du soir, nous découvrîmes une batture assez étendue, que nous eûmes beaucoup de peine à éviter: la mer y brisoit avec force, et la sonde avoit baissé si rapidement à son approche, qu'en peu d'instans elle étoit tombée au-dessous de 8 brasses. Nous nommâmes ce haut-fond *Basses du Géographe*.

Le même jour nous eûmes la terre en vue sur différens points: elle paroissoit encore moins élevée que celle des jours précédens; et, quoique nous naviguassions par 10 brasses d'eau seulement, à peine pouvoit-on les apercevoir de dessus le pont du navire. Nous distinguâmes cependant çà et là quelques grosses colonnes de fumée, qui nous firent connoître la présence de l'homme sur ces tristes rivages.

Le 30, par 19° 42' 58" sud et par 116° 19' 6", nous découvrîmes une île basse et sablon-

néuse, que nous nommâmes *le Bedout*, en l'honneur du vaillant officier de ce nom, qui soutint, à bord du vaisseau *le Tigre*, l'un des combats les plus glorieux dont la marine française puisse s'honorer.

Le 31, nous eûmes de nouveau la vue des terres, que nous nous trouvâmes bientôt forcés d'abandonner à cause du petit brassiage qu'indiquoit la sonde. Elles étoient parfaitement semblables à celles de la veille, et se dessinoient à peine au-dessus des flots par un filet bleuâtre : on y vit également quelques fumées.

Le 1^{er} août, nous éprouvâmes un orage assez violent, durant lequel j'eus occasion d'observer des méduses d'une grandeur prodigieuse (*pl. 60 et 61*); la plupart d'entre elles n'avoient pas moins de 2 pieds de diamètre, et pesoient plus de 50 ou 60 livres. Plusieurs espèces du même genre nous fournirent des observations précieuses pour l'histoire de la phosphorescence de la mer.

A cette époque, nous nous trouvions par 18 degrés de latitude australe, et conséquemment dans les régions équatoriales; et cependant la température que nous éprouvions étoit à peine de 14 à 17^d de Réaumur; ce qui donne

un terme moyen inférieur à celui que, à latitude correspondante, nous avons obtenu dans l'hémisphère nord. Le baromètre, au contraire, se soutenoit de 28^p 2^l à 28^p 3^l; ce qui fournit un terme moyen plus fort que celui que le même instrument nous avoit donné par les latitudes boréales correspondantes.

A cette même époque aussi nous avons l'occasion de confirmer, par notre propre expérience, une remarque précieuse de Dampier sur les variations atmosphériques de ces climats : des vents assez forts s'élevoient de minuit à six heures du matin, souffloient avec violence une partie du jour, commençoient à se calmer dans la soirée, et durant la nuit étoient remplacés par un calme plat. Ces circonstances météorologiques ajoutent beaucoup aux dangers de la reconnoissance de ces parages, au moins dans la saison où nous nous y trouvions.

Il en est de même du caractère de sérénité habituelle de l'atmosphère. Jamais, en effet, le ciel ne nous avoit paru plus pur, plus dégagé de vapeurs et d'humidité. Ce phénomène n'avoit pas échappé non plus au célèbre navigateur dont je viens de parler. « Depuis notre

» départ de la baie des Chiens-Marins, dit Dampier, nous avons toujours eu beau temps, et il ne nous quitta pas même de sitôt; le ciel étoit serein, et il n'y avoit pas un seul nuage.» Je ne fais qu'indiquer ici ces observations météorologiques qui pourroient se rattacher d'ailleurs d'une manière si curieuse à l'histoire physique du grand continent austral.

Le 3 août, durant tout le jour, nous naviguâmes par un très-petit brassiage, sans cependant avoir connoissance des terres, même à la nuit tombante, ce qui engagea notre commandant à continuer sa route pour s'en rapprocher; vers les dix heures du soir, l'apparition d'un feu considérable sur la côte, vint nous avertir de tout le danger que nous courions. On se hâta de virer de bord, et de mettre en panne pour le reste de la nuit.

Le 4, nous fûmes constamment en vue de terre, mais forcés de nous en tenir à grande distance, à cause du peu de profondeur de la mer; en effet, la sonde n'indiquoit que 8, 7, 6 et même 5 brasses, qui nous forçoit souvent à laisser arriver. Les terres que nous avions en vue, bien qu'elles fussent généralement basses, uniformes, sablonneuses et blan-

châtres, sembloient un peu moins stériles que toutes celles que nous avions successivement reconnues jusqu'alors, et le revers des dunes étoit agréablement dessiné par un rideau de verdure et d'arbrisseaux. A ces rivages moins stériles, paroissoient affectées des tribus d'habitans plus nombreuses, si l'on en peut juger du moins par la multiplicité des feux allumés sur la côte, et par leur développement; quelques-uns paroissoient comme autant de foyers embrasés. La côte sembloit former sur ce point un grand enfoncement, que nous ne pûmes pas reconnoître.

Le 5, nous découvrîmes un nouveau groupe de petites îles sablonneuses, mais recouvertes de quelque verdure; nous les nommâmes *îles Lacépède*. Ces îles, dont nous aurons encore à parler ailleurs, sont au nombre de trois, et situées à peu de distance du continent : la plus grande n'a pas plus de 3 milles de longueur; elles se développent du nord-ouest au sud-est sur une ligne de près de six à sept milles d'étendue. La position du navire à midi étoit de $16^{\circ} 53' 30''$ et la longitude de $119^{\circ} 33' 47''$. En avant des îles Lacépède se projettent une très-longue chaîne de récifs et d'immenses bancs de

sable, que nous avons nommés *bancs des Baleines*, à cause du grand nombre d'animaux de ce genre que nous y rencontrâmes. Nous vîmes aussi pendant toute la journée de grandes troupes de mollusques, beaucoup de poissons et de serpens marins. Nos collections s'accrurent de plusieurs espèces de chacune de ces classes d'animaux.

Au nord-est des îles Lacépède paroissoit un cap blanchâtre, que nous désignâmes sous le nom de *cap Borda*, du marin illustre qui, par le perfectionnement du cercle à réflexion, s'est acquis des droits si réels à la reconnaissance des navigateurs de tous les pays.

Le 7 août, nous nous trouvâmes de nouveau près de terre; elle nous parut encore sur ce point extrêmement basse, stérile et sablonneuse; une bande de brume qui régnoit à l'horizon nous fit croire que la côte formoit une petite baie dans le sud; mais nous reconnûmes cette erreur pendant notre seconde campagne.

La partie la plus occidentale des terres que nous avions en vue reçut le nom de *cap Mollien*. Dans son voisinage se trouve une petite île, que nous appelâmes *île du Géographe*.

Les 9 et 10 août, nous aperçûmes un groupe

d'îles et d'îlots, que nous nommâmes *îles Champigny*. Toutes les îles de ce groupe sont petites, stériles et blanchâtres : la plupart affectoient une conformation bizarre et pittoresque. Le 11, nous aperçûmes de nouvelles îles qu'on désigna sous le nom d'*Îles d'Arcole*; une d'elles se faisoit surtout remarquer par sa forme assez exactement semblable à celle d'un *bol* renversé. On lui donna le nom d'*île Freycinet*, de ces deux estimables frères auxquels notre expédition est redevable de tant de travaux utiles. Elle est facile à distinguer de toutes les autres, non-seulement par sa forme, mais encore par son élévation beaucoup plus grande. Non loin de l'île Freycinet, en est une autre qui se présente sous la forme du comble d'un édifice immense ; nous l'avons nommée l'*île Lucas*, en l'honneur du capitaine de vaisseau qui, dans le combat du *Redoutable* contre le *Victory*, s'est fait naguère tant d'honneur. Quelques autres îles de cet archipel reçurent les noms d'*île Forbin*, *île Commerson*, *île Kéraudren*, *île d'Aguesseau*, *île Duguesclin*, etc., etc.

Les îles d'Arcole sont toutes peu considérables; la plus grande d'entre elles n'a guère plus de 4 milles de longueur, et nous en avons aperçu

plusieurs qui avoient des dimensions beaucoup moindres. La terre continentale qui se dessinoit vaguement derrière ces îles, nous force encore à retracer cet invariable tableau de stérilité et d'uniformité fatigante. Tous ces parages sont très-poissonneux, et nous augmentâmes nos collections plusieurs espèces de *balistes*, de *chétodons*, de *lophies*, de *crustacés pélagiens* et de *zoophytes mous*.

Ayant mis à l'ancre en face de l'île Colbert, un de nos officiers partit aussitôt pour aller reconnoître les îles voisines et chercher un lieu propre au débarquement; mais vainement M. de Montbazin prolongea pendant plusieurs heures ces îles redoutables, il les trouva défendues sur tous les points par des brisans dangereux qui en rendoient l'abord impraticable; il fut obligé de revenir à bord sans avoir pu mettre pied à terre.

Pendant le temps que nous étions restés au mouillage devant les îles d'Arcole, la différence des sondes nous avoit fait connoître que la marée monte ici de 20 à 25 pieds; observation qui semble confirmer celle de M. Ronsard sur l'île Depuch; et qui se trouve également conforme à celle de Dampier. Ce navigateur célèbre faillit être, comme on sait, victime de ces marées ex-

traordinaires, son navire s'étant trouvé à sec dans le lieu même où la veille il avoit mouillé par 5 brasses. Cette circonstance ajoute encore beaucoup au danger de la navigation dans ces mers, et paroît être la cause principale des courans violens qui s'y font sentir.

Le 12 nous continuâmes à prolonger l'archipel dont nous avons la veille reconnu les premiers points : il offre dans son ensemble l'aspect le plus bizarre et le plus sauvage. De toutes parts s'élèvent, sous mille formes diverses, des îles sablonneuses, stériles et blanchâtres; plusieurs ressemblent à d'immenses tombeaux antiques; quelques-unes paroissent être réunies par des récifs, d'autres défendues par des bancs de sable; et tout ce qu'on put distinguer du continent présente la même stérilité, la même monotonie dans sa couleur et dans sa constitution physique.

Au milieu de ces îles nombreuses rien ne sourit à l'imagination; le sol est nu; le ciel ardent s'y montre toujours pur et sans nuage; les flots ne sont guère agités que par les orages nocturnes dont nous avons parlé : l'homme semble avoir fui ces rivages ingrats; nulle part du moins on ne distingue de traces de son séjour ou de

sa présence..... Le navigateur, effrayé, pour ainsi dire, de cette hideuse solitude, assailli de dangers sans cesse renaissans, s'étonne et détourne ses regards fatigués de ces bords malheureux; et lorsqu'il vient à penser que ces îles inhospitalières confinent, pour ainsi dire, à celles du grand archipel d'Asie, sur lesquelles la nature se plut à répandre ses trésors et ses bienfaits, il a peine à concevoir comment une stérilité si profonde peut se rencontrer à côté d'une fécondité si grande. Vainement il veut chercher dans les lois ordinaires de la nature le principe réel de cette opposition, il ne peut l'entrevoir ou même le soupçonner..... Mais ce n'est pas le seul phénomène singulier que présente la Nouvelle-Hollande, et l'on retrouve les mêmes sujets d'étonnement et de méditations sur chacune des diverses parties de l'histoire de ce continent.

Le 13 août, nous dépassâmes successivement plusieurs îles, d'une stérilité aussi hideuse que celle des jours précédens; les plus remarquables d'entre elles furent nommées *île Lavoisier*, *île Monge*, *île Condillac*, *île Cassini*, etc. (*pl.* 13). On peut voir dans la carte générale de la Nouvelle-Hollande (*pl.* 1) tout ce qui concerne

la position de ces îles nombreuses; et M. L. Freycinet, dans sa relation nautique en présentera tous les détails.

Le 14 nous continuâmes à ranger d'assez près les terres qui paroissent encore faire partie du même archipel; toutes étoient bordées de récifs et de brisans contre lesquels la mer heurtoit avec violence et s'élevoit en longues gerbes écumantes.

Objectæ salsa spumant aspergine cautes.

VIRG. *Æneid.*

Jamais un spectacle pareil ne s'étoit offert à notre observation. « Ces brisans, dit M. Boulanger dans son journal, sembloient former plusieurs lignes parallèles à la côte et peu distantes les unes des autres, au-dessus desquelles on voyoit les vagues s'élever successivement, se briser avec fureur et former une horrible cascade de 15 lieues de longueur environ. » Nous naviguions dans ce moment au milieu des hauts-fonds; la sonde ne descendoit souvent qu'à 6 brasses, alors même que, plus éloignés des terres, nous en étions hors de vue. A midi nous fûmes en calme plat; et les courans nous entraînant contre les récifs, on laissa tomber

une ancre, sur laquelle nous restâmes jusqu'à 6 heures du soir. Ce ne fut qu'après avoir mouillé que nous pûmes reconnoître toute l'étendue du danger que nous venions de prévenir : les courans filoient deux nœuds, et nous portoient sur l'horrible chaîne de brisans que je viens de décrire. Cette partie de la Nouvelle-Hollande est vraiment affreuse.

Pendant toute la journée du 15, nous continuâmes à naviguer dans le voisinage des hauts-fonds et des bancs de sable.

Quelque périlleuse que fût cette navigation, elle ne put cependant pas nous arracher, M. Lesueur et moi, à nos travaux ordinaires, et ce dernier jour fut marqué par une découverte importante, celle d'un nouveau genre de poisson (*balistapodus Wittensis* N.) voisin de celui des *balistes*, mais qui en diffère par l'absence absolue de toute espèce de nageoire ventrale : ce dernier caractère en fait le premier type d'un nouvel ordre dans la méthode ichtyologique de mon illustre maître M. de Lacépède. Ce célèbre naturaliste, en effet, ne s'est pas borné, dans sa classification des poissons, à présenter toutes les espèces connues jusqu'à ce jour; mais s'élevant à des considérations plus générales et plus

philosophiques, il a comparé entre eux tous les grands rapports de l'organisation de ces animaux, déterminé toutes les combinaisons possibles de leurs principaux organes extérieurs. Analysant ensuite toutes celles de ces combinaisons connues jusqu'à ce jour, il en a conclu l'existence, ou du moins la possibilité de l'existence, de celles qui pour nous restoient encore sans type dans la nature; et dès lors devançant le temps et l'expérience, il osa fixer dans ses tableaux la place que chacun de ces groupes ignorés viendroient y occuper un jour..... Son grand ouvrage sur les poissons n'étoit pas encore fini, et déjà sur de lointains rivages ses conceptions hardies étoient réalisées.....

Le 16, il s'éleva pendant la nuit un vent très-fort de l'est-sud-est qui nous força d'appareiller à la pointe du jour et qui continua jusqu'au 18, mais déjà nous avions terminé la reconnaissance de l'archipel du nord-ouest de la Nouvelle-Hollande : il fut nommé *archipel Bonaparte*.

A cette époque les privations les plus grandes pesoient sur nous : les alimens détestables auxquels nous étions réduits depuis notre départ de l'Île-de-France avoient fatigué les tempéramens les plus robustes; le scorbut exerçoit déjà ses

ravages, et plusieurs matelots en étoient grièvement atteints. Triste présage des malheurs que ce fléau devoit nous causer un jour! Notre provision d'eau touchoit à sa fin, et nous avions acquis la certitude de l'impossibilité de la renouveler sur ces tristes bords. L'époque du renversement de la mousson approchoit, et les ouragans qu'il traîne à sa suite devoient être évités sur ces côtes; enfin il falloit nous procurer une chaloupe, opérer notre réunion avec *le Naturaliste*, etc. Toutes ces considérations décidèrent le commandant à terminer son exploration de la terre de Witt, au lieu même où finit l'archipel Bonaparte, c'est-à-dire par 13° 15' de latitude australe et 123° 30' de longitude du méridien de Paris.

CHAPITRE VIII.

SÉJOUR A TIMOR.

Du 18 août au 13 novembre 1891.

A PEINE deux jours s'étoient écoulés depuis notre départ des côtes arides de la Nouvelle-Hollande, et déjà les hautes montagnes de Timor se découvroient à nos regards. Trois plans de rochers sourcilleux, parallèles à la longueur de l'île, formoient un triple amphithéâtre, dont les derniers gradins repoussés dans l'intérieur des terres paroissoient aussi les plus élevés. Les formes de ces montagnes, quoique grandes, étoient adoucies; leurs prolongemens réguliers, uniformes, et leurs larges sommets, se dégradoient insensiblement par de légères ondulations qui venoient expirer aux rives de l'Océan. Tout le revers de ces montagnes étoit couvert de végétaux puissans; toutes les vallées se desinoient par la verdure de vastes forêts, au-dessus desquelles on voyoit se projeter de toutes

parts les cimes élégantes des cocotiers, des areckiers, des lataniers, douce livrée des climats équatoriaux.

Bientôt nous eûmes dépassé les côtes d'Amarassi, nous nous trouvâmes à l'ouverture du détroit que forme avec Timor l'île de *Rottie*, plus célèbre par ses belles femmes que par ses mines de cuivre. Le 21 août au matin, nous donnâmes dans ce détroit, et doublant la pointe nord de la petite île Lando, qui sur quelques cartes se trouve confondue avec *Rottie*, nous découvrîmes l'entrée d'un second détroit formé par l'île de Simao et la pointe occidentale de Timor. A deux heures nous laissâmes tomber l'ancre au milieu de ce détroit, et vis-à-vis d'une jolie baie qui appartient à l'île de Simao. Il seroit peut-être difficile de trouver ailleurs un site plus gracieux et plus pittoresque que celui dont nous jouissions alors : environnés de tous côtés par les terres, nous nous trouvions comme au milieu d'un beau lac; revêtus des plus riches couleurs, les poissons les plus variés, heureux habitants de ces flots paisibles, pulluloient dans leur sein; et de quelque côté que nous voulussions porter nos regards, l'image de la fécondité la plus grande sembloit se montrer avec plus de charmes

et d'intérêt. Quel contraste avec les rivages si voisins, si monotones et si stériles du nord-ouest de la Nouvelle-Hollande !

Aussitôt que nous eûmes jeté l'ancre, M. Henri Freycinet partit pour se rendre à Coupang, chef-lieu des établissemens hollandais à Timor. Il devoit communiquer nos passe-ports au gouverneur, et prendre un pilote pour nous conduire au mouillage de la baie de Babao, sur la côte sud de laquelle est située la ville de Coupang. M. H. Freycinet ne fut de retour que le lendemain; il nous apprit que sa demande avoit éprouvé beaucoup de difficultés de la part des rois du pays, qui, n'ayant aucune connoissance de notre nation et la confondant avec celle des Anglois, leurs ennemis, s'étoient opposés long-temps à notre entrée dans la baie. Cet officier nous apprit aussi que l'île abondoit en provisions, en rafraîchissemens de toutes espèces, et que nous pourrions nous les procurer à très-bas prix.

Le pilote qui venoit d'arriver étoit un François originaire des environs de Bordeaux, canonnier au service de la compagnie hollandaise, et qui depuis douze ou quinze ans résidoit à ce titre dans ces contrées lointaines. Il nous raconta que, quelques années auparavant, les An-

glois ayant conquis Timor avoient forcé par leurs violences et leurs rapines les habitans à s'armer contre eux; que le fort de la Concorde, dans lequel ils s'étoient retirés, ayant été pris d'assaut, 70 ou 80 Anglois avoient été mis en pièces et mangés par les farouches Malais; que depuis cet instant la haine la plus implacable subsistoit encore chez toute la nation malaise contre les Anglois, et contre tout ce qui peut rappeler ces conquérans.

Tandis que notre ancien compatriote nous donnoit ces détails, on s'occupoit à relever notre ancre, et dès qu'elle fut haute, nous appareillâmes pour sortir du détroit de Simao et gagner la rade de Coupang. « Rien n'étoit » plus agréable, dit avec raison M. Boullanger, » que cette petite navigation entre Timor et Si- » mao : le canal n'a que deux lieues de largeur; en » sorte qu'à une distance égale de ces îles, on dis- » tingue parfaitement ces deux rivages. Chaque » cap que nous venions à doubler varioit le pay- » sage, et nous offroit des points de vue diffé- » rens, mais toujours délicieux et romantiques. » A sept heures du soir nous mouillâmes dans la rade de Coupang, vis-à-vis du fort Concordia (*pl.* 36).

Le lendemain 23 août, nous allâmes en corps rendre notre première visite à M. Lofstett, gouverneur de l'île de Timor et des îles qui en dépendent. Il nous accueillit avec une bienveillance extrême et nous offrit tous les secours dont nous pouvions avoir besoin. Dès le même jour deux maisons nous furent destinées; dans l'une le commandant alla s'établir avec l'astronome, le géographe, MM. Petit et Lesueur; tous les naturalistes furent logés dans la seconde ¹.

Ainsi que nous venons de le voir, l'existence de la nation françoise étoit encore ignorée des peuples de Timor, et nul individu ne se rappeloit avoir vu flotter le pavillon françois à Coupang; nos rapports avec les naturels commencèrent donc sous les auspices les plus défavorables, et la défiance se joignant contre nous à la fierté naturelle des Malais, nous restâmes durant quelques jours comme isolés au milieu d'eux; mais bientôt il leur fut facile de juger, par les égards

¹ Les détails sur les diverses races d'hommes qui habitent Timor, et qu'on avoit réunis ici dans la première édition de ce voyage, ont été renvoyés au chapitre spécial et entièrement neuf qui doit traiter *des mœurs et des usages des habitants de ces contrées*. Ce chapitre, placé à la suite de notre second séjour à Coupang, sera le 32^e de l'ouvrage.

et les déférences du gouverneur hollandois et des employés sous ses ordres, que nous appartenions à quelque peuple puissant et respectable; cette réflexion devint le premier gage de l'amitié que nous ne tardâmes pas à contracter avec eux. Le caractère de franchise et de générosité que nous ne cessâmes de déployer dans toutes nos relations d'intérêt ou de bienveillance, acheva de nous gagner tous les cœurs, et le nom françois, nous pouvons le dire, sera long-temps cher aux hommes valeureux à qui nous le fîmes connoître.

Le 25 août au matin, je descendis au rivage; la mer étoit basse, et de nombreuses troupes de Malais étoient occupés à recueillir les animaux divers abandonnés par les flots. Le tableau d'une fécondité admirable s'offrit alors à mes yeux : poissons, mollusques, testacées, crustacées, etc., tout sembloit pulluler à l'envi sur ces bords; mais rien n'égalait la richesse et la beauté du spectacle que présentoient les zoophytes solides, vulgairement connus sous le nom de *mddrépores*. Tout le sol du rivage étoit composé de ces animaux; toutes les roches sur lesquelles on marchoit alors à pied sec, étoient vivantes, animées, et se présen-

toient sous tant de formes bizarres, avec des couleurs si variées, si riches et si pures, que les yeux en étoient comme éblouis. Ici, l'animal du *tubipora musica*, tout fier de l'éclat de sa demeure, étaloit ses belles tentacules vertes et frangées; en voyant au-dessus des flots les grandes masses demi-globuleuses qu'il forme, on les eût prises pour autant de pelouses de verdure, reposant sur un sol de corail. Ailleurs, se projetoient d'énormes rochers madréporiques, de 15 à 20 pieds de diamètre, aussi durs que le marbre, ornés des couleurs les plus variées et les plus délicates. Ce sont eux qui jouent le rôle principal dans l'encombrement progressif de la baie de Babao, phénomène remarquable dont nous parlerons ailleurs. Les masses gigantesques qu'ils produisent forment toutes les petites îles de cette baie, et s'étendent chaque jour d'avantage par les mêmes agens qui leur donnèrent naissance. Au milieu des montagnes de l'intérieur de Timor, dans le sein des vallées et des torrens, on retrouve partout les débris de ces étonnans animaux, sans que l'imagination puisse concevoir par quels moyen la nature put soulever ces grands plateaux madréporiques à des hauteurs

aussi grandes au-dessus du niveau actuel des mers..... Mais ce n'est pas le seul phénomène que leur étude puisse offrir : dans un *Mémoire sur quelques observations zoologiques applicables à la théorie de la terre*, que j'ai soumis à l'Institut, et que cette société savante a bien voulu consacrer par ses suffrages, j'en ai fait connaître quelques autres, et un plus grand nombre sans doute pourroient se rattacher encore à l'histoire de Timor.

Le 26 nous partîmes, MM. Depuch, Bernier, Lesueur et moi, pour faire une petite incursion dans les environs de Coupang. Bientôt nous nous trouvâmes vis-à-vis d'une charmante habitation : elle étoit assise au milieu d'une belle plantation de cocotiers ; un ruisseau d'eau fraîche couloit avec un doux murmure sous leur ombrage, et la maison, entourée d'un péristyle simple, mais élégant, se dessinoit comme un petit temple antique, à l'extrémité d'une longue avenue de bananiers, d'orangers, de grenadiers et d'autres arbres odorans ou gracieux.

Enchantés de l'aspect de cette habitation, nous allions nous y introduire par une grande porte à jour, qui se trouvoit alors ouverte, lorsqu'un Malais, armé d'une longue sagaie, vint occuper

cette porte et nous en interdire le passage : son air étoit menaçant, sa contenance dédaigneuse et fière. Tandis que nous cherchions à lui faire connoître notre désir de visiter la belle plantation de palmiers que nous avions en face de nous, un second esclave accourut, armé d'une javeline semblable à celle du premier, et nous signifia plus insolemment encore la défense de passer outre..... Nous nous éloignâmes, emportant tous je ne sais quel sentiment de prévention contre les maîtres de cet agréable lieu.....

Cependant, à mesure que nous nous enfoncions dans la campagne, nos collections augmentoient si rapidement que nous nous trouvâmes bientôt forcés de chercher un endroit de repos. Une case malaise s'offrit; nous y fûmes reçus avec cette cordialité franche qui fait le caractère des habitans de Timor : *doudou, doudou, bée oran di France* (asseyez-vous, asseyez-vous, bons hommes de France), fut le premier mot que prononça celui qui paroissoit être le maître de la maison. Nous demandâmes des cocos frais; un jeune homme se détache, grimpe avec une inconcevable agilité sur des cocotiers voisins, coupe quatre cocos, en prend deux à ses dents, les deux autres à l'une de ses mains, et redescend en-



suite avec la même promptitude qu'il étoit monté.

Tandis que nous admirions cette manière singulière de grimper au sommet des plus grands arbres, les Malais nous examinoient avec beaucoup d'intérêt; notre physionomie paroissoit leur être agréable, et notre jeunesse surtout sembloit les intéresser : *bâé oran mouda* (bons hommes jeunes) circuloit à demi-voix de bouche en bouche.

Une de leurs sagaies fixa mon attention; je m'en approchai pour l'examiner, et désirant connoître la manière dont ils s'en servent, je priai l'un des hommes qui se trouvoient présens, de m'en instruire. Les démonstrations qu'il eut la complaisance de répéter pour nous, parurent bientôt lui rappeler les derniers événemens militaires qui s'étoient passés sur l'île : *oran Ingress*, s'écria-t-il, *oran bounou!* (hommes anglois, hommes assassins) sa physionomie s'étoit animée : *oran djáhât*, répétoit-il (hommes méchans), et il brandissoit sa sagaie avec violence. Devenu presque furieux, il prit une noix de coco, la mit au bout de sa pique, et nous témoigna par les gestes les moins équivoques, qu'après avoir coupé la tête aux Anglois, ils avoient promené ces têtes au bout de leurs lances; que des danses guerrières avoient été

exécutées autour d'elles, et qu'après avoir mis en pièces les cadavres des malheureux Européens ils les avoient mangés..... Il seroit curieux d'examiner l'origine de cette horrible coutume de l'anthropophagie, beaucoup plus commune autrefois dans toutes les îles du grand archipel d'Asie, que les Européens sont successivement parvenus presque partout à proscrire, et qui resté ici sans excuse, attendu que nul peuple ne fut plus heureusement partagé des dons de la nature que celui qui nous occupe. J'ajouterai seulement qu'il est impossible de porter plus loin l'horreur d'un peuple et la soif de la vengeance, que les Malais de Timor contre les Anglois. Sous ce rapport, ils justifient bien tout ce que les historiens les plus exacts ont dit du caractère de leurs ancêtres.

A cette scène, il ne tarda pas d'en succéder une autre d'une nature bien différente; toutes les jeunes femmes, à notre approche, s'étoient réfugiées dans l'espèce de sérail qu'elles habitent ordinairement. Curieuses encore plus que timides, elles ne cessoient de nous regarder par les interstices des troncs de bambou qui formoient les parois de la cabane; et comme nous avions naturellement nous-mêmes les yeux plus

souvent dirigés sur le harem, notre bon Malais, qui paroissoit de plus en plus satisfait de ses nouveaux amis, voulut sans doute nous donner une grande marque de sa confiance; car, sans attendre que nous l'en priassions, il fit signe à ses femmes de venir; elles étoient cinq; la plus âgée n'avoit que vingt-cinq ans, et toutes se distinguoient par cette régularité des proportions, cette élégance de la taille, cette délicatesse des contours, et surtout par cette expression affectueuse et douce de la physionomie, qui sont comme autant d'apanages de la jeune femme de ces rivages, et dont le portrait en pied des jeunes Astérina et Canda (*pl. 42 et 43*) pourra offrir un agréable exemple.

La vue de jeunes étrangers parut faire sur ces femmes une vive impression; mais elles déposèrent bientôt leur timidité naturelle, pour recevoir les présents dont nous nous plûmes à les combler. Nous laissâmes, un instant après, toutes ces bonnes gens, pour reprendre la route de Coupang. Les témoignages de la plus affectueuse reconnaissance nous furent prodigués au départ, même par les jeunes femmes, qui ne craignoient plus autant de lever sur nous leurs grands yeux noirs, et qui voulurent, par

une espèce de galanterie assez remarquable, nous faire chacune un petit présent.

Le 28 août, nous eûmes la visite d'un roi de l'île Savu, nommé Amadima : c'étoit un homme de taille moyenne, d'une figure agréable et spirituelle, âgé de quarante-cinq ans environ. La réception se fit dans une chambre qui m'étoit commune avec mon collègue M. Depuch; mais nous eûmes lieu de nous en repentir l'un et l'autre; car peu s'en fallut que les princes et les grands officiers qui accompagnaient le monarque n'emportassent tout ce que nous y avions. Le penchant au vol est une espèce de passion pour les Malais, et telle est leur adresse en ce genre, qu'ils firent autant de dupes que nous étions d'individus à terre. Ils ont ce vice de commun avec tous les peuples sauvages ou peu civilisés; ce qui prouve bien, pour le dire en passant, que c'est avec raison que les législateurs ont consacré le droit de propriété comme le fondement des institutions sociales.

De tous les objets que nous fîmes voir au bon Amadima, ce fut le phosphore qui l'étonna davantage : son inflammation spontanée, la rapidité de sa combustion, la couleur de sa flamme,

tout cet ensemble parut tellement prodigieux au simple monarque, qu'il n'épargna rien pour m'engager à lui céder le flacon dans lequel j'en conservois quelques onces. Après m'avoir vainement offert une grande quantité de poules, de cochons et de moutons, il parut vouloir tenter un dernier effort..... D'un air de confiance il appelle un de ses grands officiers, se fait donner un joli sac à bétel, dans le fond duquel se trouvoit un petit paquet de linge; il le prend, le déroule, en retire une piastre d'Espagne, qu'il me présente avec un ton d'assurance aussi ridicule que difficile à bien exprimer. Il sembloit me dire : « A ce prix, tu ne saurois me refuser. » Je refusai toutefois, à son grand étonnement; et le pauvre roi ne pouvant obtenir le flacon, fut réduit à ne plus demander qu'un morceau du phosphore qu'il contenoit : vainement je voulus lui faire connoître tous les dangers qu'une pareille substance portoit avec elle; Amadima continuoit ses instances d'une manière tellement affectueuse, que, pour ne pas perdre son amitié, je consentis enfin à lui accorder sa demande, bien assuré d'avance que ce présent, redoutable comme celui de Médée, l'auroit bientôt guéri de sa passion pour le phos-

phore. J'en pris donc un morceau de 2 pouces environ de longueur; et après lui avoir bien recommandé de ne pas le frotter, je l'enveloppai dans un linge mouillé, puis je le remis au prince malais, qui le déposa précieusement dans son beau sac à bétel, m'embrassa sur le nez, suivant l'usage du pays, et disparut avec sa nombreuse suite..... Nous ne tardâmes pas à le voir revenir dans un état de consternation extraordinaire : le phosphore s'étoit embrasé, comme je l'avois prédit; le sac à bétel du roi avoit été consumé; plusieurs des courtisans les plus officieux avoient eu les mains brûlées..... Nous parvîmes difficilement, M. Depuch et moi, à calmer l'affliction d'Amadima, en lui offrant chacun un mouchoir en dédommagement de la perte qu'il venoit de faire; et depuis lors le phosphore reçut le nom d'*âpi tacouss* (feu qui fait peur).

Ce dernier acte de générosité acheva de me concilier la bienveillance du roi de Savu : « Homme » Péron, me dit-il en partant, tu es le bon ami » d'Amadima; demain je veux t'envoyer un co- » chon. » Il n'y manqua pas, et lui-même vint nous l'offrir. Nous le retînmes à dîner : la cuisine française lui parut bonne, car il lui fit

honneur en convive de grand appétit; comme depuis notre départ de l'Ile-de-France nous manquions absolument de vin, il fut réduit à boire de notre mauvais tafia, qu'il ne laissa pas de trouver excellent; au moins il le buvoit avec tant de plaisir, que nous eûmes beaucoup de peine à l'empêcher de s'enivrer. Du reste, il se conduisit avec cet air d'aisance et de dignité, qui, résultat de l'habitude du commandement, caractérise surtout ceux qui l'exercent.

Le 29 août, tandis que j'étois allé faire une nouvelle reconnaissance dans l'intérieur des terres avec le bon Riédélé, MM. Depuch et Lesueur, notre commandant, accompagné de quelques autres de nos compagnons, alla rendre visite à la veuve de l'ancien gouverneur de Coupang, madame Van-Esten. Cette dame, originaire d'Amboine et de race malaise, est âgée d'environ quarante-cinq à cinquante ans; elle a beaucoup d'embonpoint, et conserve dans l'expression de sa figure de la noblesse et de la dignité. Héritière des biens de son époux, elle jouit à Timor d'une fortune prodigieuse pour ce pays; elle n'a pas moins en effet, dit-on, de douze ou quinze cents esclaves, et les plus riches plantations du pays lui appartiennent. Malheureusement plusieurs

sont le triste fruit des vexations et des violences exercées par son époux. Pour elle, d'un caractère facile et doux, d'une conversation agréable et même enjouée, elle est généralement aimée des naturels; et le gouverneur hollandois, M. Loffstett, quoique envieux d'une fortune qui permettoit à cette dame d'étaler plus de luxe qu'il ne le pouvoit lui-même, avoit beaucoup de respect pour elle; c'étoit lui qui dans la visite dont je parle servoit d'introducteur à nos compagnons.

« La maison de campagne où l'on nous conduisit, dit M. Boullanger, est située sur le
» bord de la mer; nous traversâmes pour y
» arriver une campagne délicieuse; des ruisseaux l'arrosoient en tous sens; c'étoit, pour
» ainsi dire, un bois continu de bananiers, de manguiers, de cocotiers, de lataniers, et de
» mille autres arbres inconnus à l'Europe. A
» l'approche de l'habitation ces mêmes arbres
» s'écartoient pour laisser entre eux une large et
» riante avenue, dont le milieu est pavé et sablé
» avec soin; plus loin, dans une salle verte
» s'offroit un grand bassin carré, dont les eaux
» fraîches et limpides étoient animées par les
» jeux et les évolutions d'un grand nombre de

» belles carpes. De là, nous parvînmes à une
» grille fermée par un treillage, et soutenue par
» des colonnes de pierre; c'étoit l'entrée de l'habitation. Vis-à-vis de cette grille étoit un large
» péristyle, qui formoit un double auvent supporté par des colonnes, et dont le dessus
» offroit un charmant pavillon chinois. Au-delà
» de ce péristyle étoit une cour, dans le fond
» de laquelle se trouvoit la maison même, défendue de la chaleur par deux rangs de galeries extérieures, pareillement soutenues par
» des colonnes. Le pavé de ces galeries étoit
» peint et frotté comme celui de nos appartemens d'Europe; elles étoient garnies de très-jolis fauteuils en canne et de grands vases de
» bronze, qu'on a toujours près de soi dans ces îles, où l'on mâche sans cesse le bétel.

» La maîtresse du logis nous attendoit debout sous sa galerie : elle étoit habillée d'une pagne très-riche et très-belle. A sa gauche, étoient une trentaine de jeunes filles, fort élégamment vêtues de jolies pagnes de coton et de corsets blancs; leurs cheveux longs et noirs étoient tressés en natte autour de la tête. A la droite, se tenoient quelques esclaves mâles, en gilets et en pantalons blancs. Dans la ga-

» lerie inférieure, d'autres esclaves mâles se pré-
» sentoient couverts de longues écharpes rouges.
» Cet ordre, ces costumes uniformes et singu-
» liers, ces jeunes filles parées avec soin, et
» qui, comme autant de nymphes, sembloient
» se grouper autour de leur déesse; le lieu de la
» scène, la fraîcheur de la forêt voisine, le doux
» murmure du ruisseau, la vue de l'océan, sur
» le rivage duquel l'habitation étoit assise; tout
» cet ensemble avoit à la fois quelque chose de
» grand, de noble, de gracieux et de pittoresque
» qui nous enchantait tous.

» Après les complimens et les cérémonies d'u-
» sage, le spectacle devint tout-à-coup plus in-
» téressant; en effet, les jeunes filles se retirè-
» rent un instant pour reparoître bientôt après
» chargées de toutes les parties d'une collation
» aussi riche qu'élégante. Celle-ci présentait avec
» grâce un superbe cabaret chinois; celle-là
» portoit des sucriers; une troisième versoit le
» thé; d'autres enfin, en très-grand nombre, se
» succédoient rapidement, offrant tour à tour à
» chacun des convives des pâtisseries, des con-
» fitures ou des sucreries de mille espèces dif-
» férentes. Leur arrivée avec cette collation, leur
» démarche gracieuse et cadencée, les espèces

» d'évolutions qu'elles exécutoient, et qui les
» présentoient successivement sous tous les as-
» pects, leur silence profond, tout contribuoit
» à rappeler à des Français la scène charmante
» de la toilette de Vénus dans le ballet de Pâris.

» La cérémonie s'étant prolongée jusqu'à neuf
» heures du soir, nous étions déjà en peine du
» retour, que nous pensions devoir être réduits
» à effectuer au milieu des ténèbres, lorsque
» tout-à-coup les esclaves à manteau rouge pa-
» rurent, armés chacun d'une longue torche en
» feuilles de latanier, qui, comme autant de
» puissans flambeaux, répandoient au loin une
» grande lumière. C'est alors que je crus être
» avec Orphée dans sa descente aux enfers; car
» nos conducteurs Timoriens, avec leurs torches,
» leurs costumes et leur couleur, ressembloient,
» à s'y méprendre, aux diables de l'Opéra : leurs
» cris lugubres et perçans, répétés à des inter-
» valles égaux, sembloient former le dernier
» trait de cette similitude. Ce fut avec cette
» romantique et bizarre escorte que nous ren-
» trâmes, le gouverneur et nous, dans la ville de
» Coupang. »

Le 3 septembre, M. Ronsard, chargé par le
commandant de la construction d'une nouvelle

chaloupe, en remplacement de celle que nous avions perdue dans la baie du Géographe, parvint enfin à la faire mettre sur les chantiers : l'indolence des Malais, le petit nombre de nos charpentiers, qui d'ailleurs tombèrent successivement malades, rendirent cette opération très-longue et très-difficile, malgré le zèle de l'officier chargé de la diriger.

Parmi les individus que j'avois eu l'occasion de connoître plus particulièrement depuis que nous étions à Timor, étoit un vieillard respectable, dont la physionomie franche et noble m'intéressoit chaque jour davantage. Il avoit remarqué mon goût pour les productions du rivage de la mer, et souvent il étoit venu m'offrir le tribut de sa pêche et de ses recherches : la manière généreuse dont je m'étois plu à reconnoître ses soins officieux avoit achevé de me gagner la bienveillance du bon vieillard; j'étois son *sobat ati* (son ami de cœur). Plusieurs fois il m'avoit invité, de la manière la plus pressante, à aller visiter son habitation, sans que mes travaux m'eussent encore permis de satisfaire son désir à cet égard.

Le 4 septembre, je partis avec mes amis Depuch et Bernier, pour Oba, vallée charmante et

voisine de Coupang, où se trouvoit la maison du vieux Malais; un de ses jeunes fils nous servoit de guide. Nous arrivâmes bientôt vis-à-vis de cette belle habitation d'où nous avions été si brutalement repoussés dans les premiers jours de notre arrivée à Timor. J'avois appris depuis qu'elle appartenoit à madame Van-Esten, et c'est là même que celle dont M. Boullanger vient de faire une description si brillante et si vraie; seulement j'étois surpris que notre jeune guide parût nous y mener, lorsque tout-à-coup il prit un petit sentier détourné, qui nous conduisit en face d'une humble cabane, analogue à celles des Malais les plus pauvres de l'île. La simplicité de cette chaumière paroissoit ajouter un nouveau charme au paysage délicieux qui l'environnoit : des arbres touffus, chargés de fleurs et de fruits, la protégeoient de leur ombre; une foule d'oiseaux revêtus des plus riches couleurs folâtroient dans les rameaux de ces arbres; un ruisseau couloit à peu de distance de cet asile de la simplicité.

Le vieillard que nous venions visiter étoit assis à l'entrée de sa cabane, occupé pour lors à jouer du *sassounou*; un fils plus jeune que celui qui nous avoit amenés, l'accompagnait

avec la flûte particulière à ce pays; sa femme, à quelques pas de lui, filoit la *ouatte* dont ces peuples se servent pour tisser leurs pagnes, et sa jeune fille, qui ne paroissoit pas avoir plus de douze ou treize ans, préparoit des petits gâteaux de riz, qu'elle devoit aller vendre, le lendemain, au *basar* (marché public).

A notre aspect, toute la famille se leva; la joie fut générale : « Asséyez-vous, bons hommes de France, » fut la première exclamation qui partit de toutes les bouches. Le temps étoit très-chaud; la route nous avoit mis en sueur : on nous apporta pour nous rafraîchir un long cylindre de bambou rempli de lait de buffle encore chaud. Nous en bûmes à longs traits, mes compagnons et moi, puis nous offrîmes quelques présents à chacun de nos hôtes : la mère eut en partage un mouchoir rouge; la jeune fille, des rubans, un miroir, des aiguilles et des épingles; les deux fils reçurent chacun une lime et un couteau; le père de famille, une hache et une petite scie. Tant de générosité acheva de nous gagner tous les cœurs, et l'expression de la joie la plus pure animoit tous les regards.

Cette bonne famille nous intéressoit trop, pour que nous ne cherchassions pas à la con-

noître particulièrement. Nous apprîmes alors que notre respectable vieillard s'appeloit Néâs; sa douce campagne, Sorézana; sa jeune fille, Elzérina; son fils aîné, Pone, et le plus jeune, Cornélis. Ce dernier, d'une constitution plus foible, étoit d'une figure régulière, pleine de candeur et d'expression; il étoit très-vif, et paroissoit avoir tous les défauts et toutes les bonnes qualités qui résultent d'un tel caractère, alors qu'il s'unit à la bonté du cœur, à l'activité de l'esprit et de l'imagination. Pone, au contraire, d'un tempérament plus robuste, avoit une physionomie martiale et sévère; il étoit sérieux et réfléchi : la bonté de son cœur étoit la même que celle de Cornélis; mais elle se cachoit sous des formes moins adoucies. Elzérina brilloit de tous les agrémens dont la nature se plut ici à parer la compagne de l'homme; élevée sous les yeux de ses bons parens, elle étoit modeste et timide; plus encore que ses frères, elle paroissoit affectueuse et sensible.

Tandis que nous félicitions le vieux Néâs sur les bonnes qualités de ses jeunes enfans, nous vîmes quelques pleurs couler de ses yeux, et dans un moment de douleur il prononça cette phrase, qui nous pénétra jusqu'au cœur : *oran*

di France ada bée.....! (hommes de France, vous êtes bons) Il se tut, mais son silence éloquent sembloit nous dire : « Tous les Européens » ne vous ressemblent pas. » A cette époque, nous ne connoissions pas assez la langue malaise pour pouvoir sur ce chapitre pousser la conversation bien loin; mais le langage d'action que Néas employoit, et qui chez les peuples sauvages ou peu civilisés a tant de force et d'expression, ne nous permit pas de nous méprendre sur l'objet de ses plaintes et de ses larmes; et dans la suite de notre séjour, ainsi que durant notre seconde relâche à Timor, j'appris en détail tout ce qui concernoit l'histoire de cet homme intéressant.

Néas avoit été roi de Coupang; c'étoit à lui qu'appartenoit originairement cette magnifique plantation, au milieu de laquelle nous avons dit qu'étoit située la maison de madame Van-Esten. Cette partie de la côte, ainsi qu'on a pu le voir par ma propre description et par celle de M. Boullanger, est un des sites les plus beaux et les plus riches de l'île. Les gouverneurs hollandois depuis long - temps en ambitionnoient la possession; mais les ancêtres de Néas, attachés par sentiment à la possession du domaine de leurs

pères, s'étoient refusés constamment à toute espèce de transaction sur cet objet. Néàs, avec les mêmes principes, ayant eu la même opiniâtreté, M. Van-Esten trouva moyen de le rendre suspect, le fit priver de sa dignité, et le contraignit ensuite, par les menaces et les mauvais traitemens, à l'abandon de son riche et bel héritage, sous la réserve toutefois de l'humble cabane dont nous venons de parler et d'un petit enclos qui s'y rattache.

Ainsi déchu du titre et de la fortune de ses aïeux, Néàs a su conserver dans son malheur le courage d'une âme forte et grande. Tous les jours ce bon vieillard descend au rivage pour y chercher sa nourriture et celle de sa famille. Souvent ses enfans l'accompagnent; je les y rencontrais quelquefois, et cette rencontre me remplissoit toujours de tristesse et de mélancolie : si l'honnête homme en effet doit s'affliger dans tous les cas de l'injustice et de l'abus du pouvoir, il doit en gémir surtout alors qu'il les voit exercés sur des individus intéressans et respectables. Heureusement sur ces plages lointaines, comme sur les nôtres, le crime quelquefois reçoit une juste peine. M. Van-Esten est mort misérablement, exécré des Malais, qui l'accusent

avec raison d'avoir livré lâchement leur pays aux Anglois pour sauver sa fortune, et méprisé des Anglois eux-mêmes, qui lui reprochent d'avoir, malgré les engagements qu'il avoit pris avec eux, trempé dans la conjuration dont ils furent les victimes....

Tous ces détails m'attachèrent de plus en plus au bon roi Néâs; et l'amitié fut poussée si loin entre nous, qu'il me fallut, pour céder à ses sollicitations pressantes, changer de nom avec lui: j'aurai bientôt occasion de revenir sur ce sujet.

Parmi les enfans du vieillard, Cornélis me plaisoit le plus; il venoit souvent me voir à Coupang, et chaque fois que j'allois à Oba, il me reconduisoit à une distance plus ou moins grande de l'habitation paternelle. Un jour, qu'il me faisoit beaucoup de questions sur le pays de France (*tanna di France*), je lui demandai s'il n'en seroit pas bien aise d'y venir avec moi. Sa vivacité naturelle l'emportant d'abord, il me répondit sans hésiter qu'il le voudroit bien; mais à peine avoit-il achevé sa réponse, qu'il se mit à réfléchir en silence sur la proposition que je venois de lui faire; puis m'adressant une seconde fois la parole, il me fit un assez long discours, dont je ne pus saisir tous les détails. Impatienté

de ne pouvoir se faire comprendre assez bien, il s'arrêta, et se tournant vers moi, il me dit : « Homme Péron, vois ce que je vais faire ; » et il se mit à dresser plusieurs tas de sable de plus en plus gros ; puis il me tint le discours suivant, qu'il accompagna de gestes tellement expressifs, que je pus en saisir parfaitement la véritable expression : « A Coupang, homme Péron, tu es » l'ami de Cornélis ; mais dans le pays de France » un homme viendra qui te dira : Vends-moi cet » homme rouge ; et il te montrera de l'argent » gros comme cela » (il me montrait le plus petit tas de sable) ; » tu répondras : L'homme » rouge est l'ami de l'homme Péron ; tu feras » la même réponse à ceux qui viendront t'offrir » de l'argent gros comme ces autres monceaux » de sable » (et il me les montrait successivement, en allant des plus petits aux plus gros, et en indiquant par ses gestes que ma résistance deviendrait moindre à mesure que le volume de l'argent augmenterait) ; » mais enfin, quelqu'un » te donnera de l'argent comme ce dernier tas » de sable, et tu diras : Que l'homme rouge » soit esclave : alors, homme Péron, je ne te » verrai plus ; on me forcera de travailler péniblement, et le pauvre Cornélis, loin de son

» père Néàs et de son frère Pone, mourra de
» chagrin et de maladie.... »

En prononçant ces derniers mots, ce charmant enfant étoit si fort ému, qu'il avoit les yeux humides de pleurs; j'étois moi-même trop frappé de la justesse du raisonnement et de la sagacité de Cornélis pour ne pas partager son émotion; je me contentai de chercher à le convaincre que l'esclavage n'existoit pas en France; mais comme il n'ignoroit pas que les Hollandois, les Portugais, les Anglois et les Espagnols, que l'on connoît plus particulièrement dans ces mers, ont des esclaves, il en concluoit tout naturellement que les François devoient en avoir aussi; et comme, à l'exception de Batavia, ils ignorent les contrées où l'on envoie ceux qu'on tire de Timor et des îles voisines; qu'ils savent seulement qu'on les conduit bien loin, bien loin (*djáo, djáo*), ils sont généralement persuadés qu'on en transporte en Europe, où ils sont employés aux travaux les plus pénibles et les plus meurtriers.... J'ai cru devoir rapporter cette anecdote curieuse avec tous ses détails, parce qu'elle fournit une preuve de l'intelligence des habitans de ces contrées, et qu'elle prouve la mauvaise opinion qu'on y a des Européens.

Ainsi que nous l'avons fait observer précédemment, le scorbut, qui commençoit à se manifester dans notre équipage, avoit été l'une des raisons pour lesquelles notre commandant s'étoit trouvé contraint de venir relâcher à Timor; dix hommes atteints de cette cruelle maladie furent débarqués à Coupang le lendemain de notre arrivée, et furent établis dans un magasin ruiné de la compagnie hollandaise, qui avoit été désigné pour notre hôpital. Indépendamment de ces dix hommes, plus grièvement malades, il y en avoit encore un grand nombre dont les gencives étoient plus ou moins fongueuses et saignantes; j'étois de ce nombre; mais ces symptômes légers cédèrent aisément à l'usage des alimens frais, au séjour à terre; toutefois à l'époque dont je parle maintenant, je me trouvois parfaitement délivré de toute atteinte scorbutique.

Le 5 septembre on signala dans la passe du détroit de Simao deux frégates angloises et quelques petits bâtimens de guerre; l'alarme se répandit dans tout le pays, et déjà l'on se préparoit à appeler les redoutables milices malaises de l'intérieur, lorsque la disparition de l'escadre vint rendre le calme à la colonie.

Du 9 au 15 je fis un grand nombre d'expé-

riences avec le dynamomètre, pour connoître la force relative des peuples au milieu desquels nous nous trouvions placés. Les résultats intéressans en seront présentés ailleurs.

Le 10 septembre, j'eus occasion de faire une remarque intéressante, à laquelle, je dois l'avouer, j'eus grand tort de ne pas donner plus de suite. Parmi les individus qui vinrent nous voir, j'en observai deux qui avoient les dents antérieures ornées de petites plaques d'argent assez épaisses, et qui se trouvoient tellement adhérentes à l'émail, qu'il me fut impossible, quelque effort que je pusse faire avec mes ongles, d'ébranler aucune de ces petites feuilles. Les hommes qui les portoient mangèrent devant moi, sans paroître s'inquiéter de cette parure bizarre; ils m'assurèrent que depuis plus de quatre ou cinq mois elles étoient ainsi collées, et qu'elles ne se détacheroient que par l'usure. Par quel moyen ces hommes ont-ils donc pu fixer, d'une manière aussi solide, de telles plaques sur l'émail des dents? Quelle est donc cette substance qui peut résister ainsi à l'action dissolvante de la salive et des alimens? Nos dentistes n'en connoissent encore aucune qui soit susceptible de braver ces agens divers; ils sont réduits à l'usage des mé-

taux, et particulièrement à celui du plomb, pour défendre les parties cariées des dents; ils n'ont aucun moyen qui puisse s'appliquer à la surface polie de leur émail.... Le mastic des Malais eût donc été, sous tous les rapports, une acquisition précieuse pour l'Europe : mais entraîné par la multiplicité de mes travaux, j'ai négligé de prendre des renseignemens plus précis à cet égard, et je m'abstiendrais d'en rien dire, s'il n'étoit pas indispensable d'appeler sur cet objet l'attention des voyageurs; peut-être ils pourront faire ce que je m'accuse avec regret de n'avoir pas fait.

Le 11 septembre, le roi Amadima, qui avoit passé peu de jours sans venir me voir, se présenta de meilleure heure que de coutume, et me dit : « Ami Péron, viens manger du riz dans ma » maison. » Son air, en ce moment, avoit quelque chose de plus affectueux encore qu'à l'ordinaire; et cependant il y avoit je ne sais quoi de mystérieux dans ses manières, qui fixa mon attention : il me prit par la main, et je le suivis. En entrant dans son palais ou dans sa chaumière (car l'un et l'autre nom peuvent s'appliquer à cette habitation royale), j'aperçus un très-grand nombre d'esclaves parés comme aux jours de fête. Un

mouton tout entier cuisoit sous un hangar voisin; plusieurs des femmes du roi étoient occupées à la cuisine : je ne savois à quoi tant de préparatifs devoient aboutir. Bientôt on servit le mouton avec du riz; Amadima dépèce l'animal, m'en présente un morceau de cinq ou six livres au moins, en prend un plus volumineux encore pour lui-même, et se met à le déchirer avec ses ongles et ses dents de la manière la plus expéditive et la plus habile. Je n'avois garde de lui disputer d'appétit et de voracité; mais je mangeai de mon mieux.

Lorsque de part et d'autre la première faim fut apaisée, le bon roi malais fit signe à l'un de ses esclaves de lui apporter une bouteille de rhum; et après en avoir largement versé dans un vase de coco, il me dit : « Homme Péron, tu es » l'ami du roi Amadima; le roi Amadima est l'ami » de l'homme Péron. Homme Péron, le roi Amadima te donne son nom; veux-tu lui donner le » tien? » Cette singulière proposition me rappela ce touchant usage de changer de nom, que Cook a trouvé dans la plupart des îles du grand Océan, et qui se retrouve jusque sur les rivages humides et brumeux de la Nouvelle-Zélande. Je n'eus donc garde de me refuser à ce témoi-

gnage affectueux de l'amitié du prince malais; et je lui répondis sans hésiter : « L'homme Péron » veut donner son nom au roi Amadima. » Cet échange parut le combler de joie; nous le cimentâmes en buvant plusieurs coups de rhum dans le même vase. Dès ce moment, je devins le *touan Amadima* (le seigneur Amadima) : lui-même ne m'appeloit plus que par ce nom; à mon tour je m'efforçois bien de l'appeler *homme Péron*; cependant, comme j'étois peu familiarisé avec cet usage, je me trompois souvent; mais Amadima, conservant pendant toute cette scène le sang-froid le plus imperturbable, me reprenoit avec bienveillance, et ne manquoit jamais de m'appeler seigneur Amadima. Tous les esclaves à qui cet échange fut solennellement déclaré, reçurent l'ordre de me regarder comme l'*ami de cœur* de leur maître, et de m'appeler *touan Amadima*.

Depuis cette époque, j'eus à diverses reprises l'occasion de faire de nouveaux changemens de nom : les formalités en furent toujours aussi simples, et quelquefois plus encore que celles que je viens de décrire. Il n'en est pas de même à Madagascar, où l'on retrouve un usage analogue à celui-ci. Les détails de cette cérémonie

n'ayant jamais été publiés, et se rattachant d'une manière assez immédiate à cette partie de nos propres observations, je crois devoir les présenter ici tels qu'ils se trouvent exposés dans le journal manuscrit d'un voyage exécuté en 1787 dans la vallée d'Amboule, par ce même M. Lislet-Géoffroy, aux talens duquel j'ai pu payer déjà un si légitime et si sincère hommage.

« Ramafoulak, dit M. Lislet, est chef de cette
» partie de la vallée d'Amboule, et réside à Anou-
» noubé; il nous reçut parfaitement bien, sur
» l'avis qui lui avoit été transmis par Dian-Louve.
» Tous ses capitaines nous firent des présents
» comme aux amis de leur roi.... La résolution
» que j'avois prise de partir le lendemain de bonne
» heure, ne me permit pas d'accepter le *serment*
» que ce chef me proposa de faire avec lui et
» avec un de ses capitaines qu'il me présenta. Ce
» serment est une espèce d'alliance que font deux
» hommes : ils se promettent mutuellement de
» s'aimer et de se protéger; chacun a son par-
» rain pour cette cérémonie. Ils se font scarifier
» la poitrine en sept endroits, en font sortir
» chacun sept gouttes de sang, qu'ils reçoivent
» dans un vase qui contient déjà de l'eau-de-vie
» ou toute autre liqueur forte : ils y mettent en-

» suite chacun une balle et une pierre à fusil,
» puis y trempent la pointe de leur épée ou de
» leur lance; après quoi ils se présentent récipro-
» quement sept cuillerées de cette liqueur, qu'ils
» avalent. Alors ils se donnent la main, et se la
» serrent affectueusement. Les habitans de Ma-
» dagascar observent très-religieusement tout ce
» qu'ils promettent en pareil cas; ils l'observent
» même au péril de leur vie : ils se regardent
» comme frères. »

Le 12 septembre faillit être un jour funeste à M. Lesueur. Tandis qu'au milieu des roches qui obstruent le cours de la rivière de Coupang, il poursuivait une troupe de singes, un reptile venimeux le mordit au talon. Bientôt il éprouva dans toute la jambe une légère stupeur, qui ne lui fit que trop soupçonner tout ce qu'il avait à craindre de cette morsure. Il se hâta de reprendre le chemin de la ville : mais déjà toute sa jambe étoit dure et tendue; le genou se plioit à peine. Pour ralentir l'action du virus, il se serra fortement la cuisse au-dessus du genou; vaine ligature ! la cuisse elle-même se gonfloit à vue d'œil ; et tout ce que mon malheureux ami put faire, fut de gagner la maison. En y arrivant, il s'étendit sur son lit, épuisé de fatigue et de douleur,

éprouvant déjà les premiers indices d'une fièvre violente. J'étois absent pour lors de la ville; mais notre médecin, M. Lharidon, s'y trouvoit : il accourut, et, sans balancer, il cautérisa profondément la morsure du reptile; puis appliquant sur la blessure une compresse imbibée d'ammoniaque, il en fit avaler une forte dose au malade, et lui recommanda de garder le plus parfait repos. Une sueur abondante ne tarda pas à s'établir : les douleurs se calmèrent, et peu de jours après M. Lesueur n'eut d'autre ressentiment de sa blessure que la difficulté de plier le genou, qu'il conserva long-temps, et dont il se ressent même quelquefois encore, lors des grandes variations de la température. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans cet accident, ce fut l'effet même du poison sur le malade : telle fut la rapidité de son action délétère, que, dans la soirée du jour où M. Lesueur fut mordu, toute l'extrémité inférieure correspondante au talon malade se trouvoit d'une couleur verte de chair corrompue..... Quelle peut donc être la nature de ces atomes de liqueur, susceptibles d'introduire dans l'économie animale des modifications aussi puissantes, une décomposition aussi rapide, aussi complète.....? Cet accident servit à justifier à

nos yeux la terreur excessive des Malais pour les reptiles.

Le 15 septembre, tous nos scorbutiques étoient entièrement rétablis ; mais une maladie bien plus dangereuse avoit commencé ses ravages. Dix-huit hommes étoient déjà sur les cadres, frappés tous d'une dyssenterie cruelle ; de ce nombre étoit mon intéressant ami M. Depuch, mon collègue Maugé, le bon et laborieux Riédle... Ce dernier, déjà très-abattu par la maladie, mais entraîné par son zèle, continuoit encore ses excursions lointaines sous un climat brûlant et meurtrier. Vainement j'employai près de lui tous les moyens dictés par l'intérêt et l'amitié, pour l'engager à prendre quelque repos : toutes mes prières, toutes celles de notre médecin M. le docteur Lharidon, furent inutiles ; chaque matin à la pointe du jour il se mettoit en route pour aller faire de nouvelles collections, s'inquiétant peu de sa maladie, absorbé tout entier par le désir de justifier l'honorable confiance du Gouvernement et de l'Institut.... Homme estimable et malheureux ! il croyoit pouvoir compter sur la force de son tempérament, éprouvé déjà par le climat des Antilles ; combien il s'abusoit !

Cependant nos inquiétudes sur le sort du

Naturaliste devenoient plus vives de jour en jour; nous n'avions encore aucune nouvelle de ce bâtiment, et nous nous rappelions tous avec peine, qu'au moment où nous le perdîmes de vue, il paroissoit tomber sous le vent..... Peut-être avoit-il été affalé sur la côte par la violence de la tempête; peut-être quelque autre malheur du même genre lui étoit-il arrivé depuis notre longue séparation..... Cette incertitude cruelle tourmentoit tout le monde; et déjà nous commençons à perdre l'espérance de rejoindre nos amis, lorsque le 21 septembre au matin, *le Naturaliste* fut signalé par le travers de la baie de Coupang, donnant dans la passe pour y entrer. L'allégresse fut à son comble, et bientôt nous fûmes réunis à nos compagnons, qui, ne nous ayant pas trouvés aux deux rendez-vous, n'étoient pas eux-mêmes sans de vives inquiétudes sur notre compte.

Le Naturaliste, pendant sa séparation d'avec nous, avoit exécuté plusieurs travaux intéressans aux terres d'Edels et d'Endracht; M. L. Freycinet avoit complété la reconnoissance de la prétendue baie des Chiens-Marins, etc. Dans les deux chapitres suivans, tous les détails de ces travaux seront présentés avec d'autant plus d'in-

térêt, que cet officier distingué a bien voulu se charger lui-même du soin de les rédiger.

Le capitaine Hamelin, en arrivant à Timor, n'avoit encore que deux scorbutiques; il devoit plus particulièrement cet avantage aux longs séjours qu'il avoit faits à terre; il le devoit à ses soins personnels pour son équipage; il le devoit surtout à mon estimable ami le docteur Bellefin, médecin de son navire, d'une expérience consommée dans les maladies des gens de mer. M. Bellefin avoit retiré de grands avantages contre le scorbut, des bains de sable chaud, imaginés par M. Roblet, médecin du *Solide*, dans le voyage du capitaine Marchand autour du monde, et dont M. de Fleurieu a consigné le juste éloge dans tant de pages de la belle relation qu'on lui doit de ce voyage.

Peu de jours après leur arrivée, les officiers et les naturalistes de notre conserve s'établirent à terre, dans une troisième maison qui leur fut procurée par M. le gouverneur. Notre collègue M. Levillain préféra venir s'établir avec nous; il jouissoit alors de la santé la plus parfaite, et ne pouvoit guère soupçonner qu'il touchoit au terme de sa jeunesse et de son existence....

Du 25 septembre au 1^{er} octobre, notre com-

mandant, qui se trouvoit atteint depuis quelque temps d'une fièvre pernicieuse ataxique (*Vas algida de Torti*), en éprouva successivement trois attaques d'une violence telle que durant plusieurs heures on le crut mort. On devoit sans doute se hâter de donner le quinquina à forte dose; mais comme celui de nos vaisseaux se trouvoit d'une qualité très-inférieure, je n'hésitai pas à partager avec lui la petite quantité de cette substance que j'avois apportée d'Europe pour mon propre usage. Ce médicament opéra d'une manière qui tient du prodige, arrêta cette fièvre redoutable, et vraisemblablement sauva la vie de notre chef. Durant tout le cours de cette maladie, son médecin, M. Lharidon, lui servit à la fois de consolateur, de garde-malade et d'ami..... Dire quelle fut la récompense de ses soins, ce seroit révolter tous les cœurs généreux.....

Le 7 octobre devint un jour de deuil et d'affliction pour les deux bâtimens; M. Picquet, l'un de nos plus estimables officiers, partit pour Batavia. Arrêté par ordre de notre commandant, dont il avoit eu le malheur d'encourir la disgrâce, il étoit depuis plus de six semaines renfermé dans le fort des Hollandois; et les ordres les

plus cruels étoient donnés pour qu'en arrivant à Batavia il fût plongé dans les cachots meurtriers de la citadelle de cette ville. Dans cette circonstance importante, les états-majors des deux vaisseaux ne cessèrent de donner à M. Picquet les témoignages les plus flatteurs de leur estime et de leur amitié. Tous les jours, un officier et un naturaliste alloient lui tenir compagnie dans sa prison et partager avec lui le modeste dîner que nous lui faisons porter. Au moment de son départ chacun s'empressa de lui remettre des lettres et des attestations propres à repousser les calomnies qui pourroient être dirigées contre lui..... En arrivant à Batavia, M. Picquet fut déclaré libre par la régence, malgré toutes les lettres de notre commandant.... A peine de retour en France, il fut promu du grade d'enseigne, à celui de lieutenant de vaisseau..... C'est dire assez quels étoient ses crimes.

Le 11 octobre, notre compagnon de voyage, le malheureux Riédle, alloit très-mal. Il étoit alité depuis plusieurs jours : l'inflammation avoit passé du rectum au reste du canal intestinal; les douleurs qu'il éprouvoit étoient horribles. M. Lharidon, qui l'avoit placé dans sa propre chambre, pour être à portée de lui prodiguer

des soins plus empressés et plus assidus, ne tarda pas à se convaincre de leur inutilité; et dès ce jour même son pronostic répandit la consternation parmi nous.

Le 12 fut marqué par la mort d'un de nos canonniers, nommé Frantz; il ouvrit le premier cette longue carrière de deuil et de mort qu'on nous verra désormais parcourir.

Le 18, un second homme de notre équipage mourut.

Le 21, le malheureux Riédle trépassa lui-même; le 22, il fut inhumé avec toute la solennité possible dans les circonstances où nous nous trouvions placés. La garnison des deux navires, tous ses amis et ses compagnons assistèrent à son convoi; le cercueil fut porté par quatre soldats hollandais; deux officiers et deux naturalistes tenoient les quatre coins du drap mortuaire. Les Hollandais avoient voulu prendre part à cette cérémonie funèbre: tous les soldats du fort étoient sous les armes; M. le gouverneur et les officiers de la compagnie s'y présentèrent en grand costume de deuil. Pendant ce temps, les navires avoient leurs vergues en pantennes et leur pavillon en berne: le canon se faisoit entendre de quart d'heure

en quart d'heure; on fit plusieurs décharges sur la fosse, et l'on construisit au-dessus d'elle un monument, très-grossier sans doute, mais qui, consacré par la douleur commune, ne doit pas moins honorer la mémoire de notre ami, que ces tombeaux superbes élevés souvent par l'orgueil ou l'adulation.

Cette simple tombe reçoit un nouvel intérêt d'une circonstance assez singulière, et qui mérite d'être indiquée. Tout le monde connoît l'aventure du capitaine Bligh, qui, envoyé pour chercher à Taïti des plants d'arbre à pain, eut le malheur de voir tout son équipage, séduit par les femmes de cette île, se soulever contre lui, et s'emparer de son vaisseau. Déposé dans la chaloupe du navire avec quelques foibles provisions, et dix-huit hommes qui n'avoient pas voulu prendre part à la révolte, Bligh traversa des mers immenses, échappa aux traits des sauvages, et parvint, comme par miracle, à gagner la baie de Coupang, où nous nous trouvions nous-mêmes. Peu de jours après son arrivée, son botaniste, M. Nelson, mourut des suites d'une navigation aussi cruelle, et fut inhumé dans le cimetière des Hollandois. En me rappelant cette circonstance, je pensai qu'il seroit facile de re-

trouver le lieu de la sépulture de M. Nelson ; et j'en allai prévenir le commandant, qui me chargea de faire auprès du gouverneur toutes les démarches nécessaires pour obtenir ces renseignements. Un soldat hollandois qui avoit assisté à l'enterrement de M. Nelson m'y conduisit ; et la fosse de notre infortuné compagnon fut ouverte à côté de celle du botaniste anglois. Le monument dont j'ai parlé fut rendu commun aux deux naturalistes réunis dans la même tombe.

Ainsi périt à la fleur de son âge Anselme Riédllé, jardinier en chef de notre expédition : tous les instans qu'il avoit pu passer à terre avoient été consacrés par des travaux bien dignes d'un autre sort. Ses collections en plantes sèches, en graines, en échantillons de bois, étoient déjà très-nombreuses, et surtout elles étoient tenues avec le plus grand soin. Il avoit déjà fait un voyage aux Antilles, et en avoit rapporté la collection de plantes vivantes la plus belle et la plus riche qui eût été jusqu'alors produite en Europe.... Il est à regretter que la serre où ces plantes se trouvent réunies n'ait pas été consacrée par le nom de cet homme estimable.

Le 23 octobre, les alarmes sur l'apparition

d'une escadre angloise se renouvelèrent, et avec plus de fondement que la première fois. Nous vîmes paroître effectivement, vers le milieu du jour, une frégate angloise, *la Virginie*, qui, donnant dans la passe entre l'île Simao et l'île Kéra, sembloit se diriger vers le mouillage que nous occupions. Le gouverneur hollandois se hâta d'ordonner les dispositions nécessaires pour la défense du fort et de la rade ; de nombreuses troupes de soldats du pays, tirées des environs de Coupang, furent appelées, et descendirent bientôt du sommet des montagnes voisines : mais on n'osa pas tirer le canon d'alarme, au bruit duquel les milices de l'intérieur de l'île doivent accourir à Coupang, parce que ces troupes se composent d'hommes farouches, sanguinaires, et redoutables aux Hollandois eux-mêmes. Tous ces préparatifs furent heureusement aussi inutiles que les premiers. Le capitaine de la frégate angloise, après avoir pris communication de nos passe-ports, qui lui furent portés par M. de Montbazin, l'un de nos officiers, lui déclara qu'ignorant la nature de notre mission, et ayant appris à Dillé que deux navires françois se trouvoient mouillés en rade de Coupang, il avoit supposé que ce devoient être des bâtimens de

commerce, et que dès lors il avoit formé le projet de venir les y enlever, malgré le canon des Hollandois, dont il paroissoit peu s'inquiéter. Cet officier, dont je regrette de ne pas connoître le nom, se conduisit avec la plus grande délicatesse à notre égard. Ayant appris que notre commandant étoit malade, il offrit à M. de Montbazin de le charger de quelques bouteilles d'excellent vin, que celui-ci ne crut pas devoir accepter. D'ailleurs il lui apprit que Ternate, l'une des plus importantes possessions hollandoises dans ces parages, avoit éprouvé le même sort qu'Amboine et Banda; qu'un vaisseau anglois de 74 canons avoit eu récemment le malheur de prendre feu dans la rade d'Amboine, et avoit sauté. Après avoir ainsi conversé quelque temps avec notre officier, le capitaine anglois regagna la passe de la baie, et s'éloigna sans tirer un seul coup de canon, quoiqu'il se fût assez approché du fort et de la ville de Coupang pour pouvoir avec avantage lâcher quelques bordées sur l'un et sur l'autre. En s'abstenant ainsi de toute espèce d'hostilité, le capitaine anglois voulut nous donner un témoignage plus particulier de son estime et de sa considération pour l'objet de notre voyage. Il paroît, au surplus, que le

climat meurtrier de ces régions n'avoit pas épargné son équipage, car M. de Montbazin crut s'apercevoir que les entreponts de la frégate étoient encombrés de malades.

Cependant la dysenterie étendoit ses cruels ravages sur les deux équipages de notre expédition : le nombre des malades étoit considérable; quelques-uns mouroient de jour en jour, et plusieurs autres étoient très-mal..... Dans un mémoire particulier que j'ai soumis à l'école de médecine de Paris, et qui formera le 38^e chapitre de ce voyage, j'ai présenté mes idées sur l'origine de ce fléau, dont on verra successivement tomber tant de victimes; il me suffira de faire observer ici que tous les soins de MM. Lharidon, Bellefin et Taillefer échouèrent constamment contre cette redoutable épidémie. Ils eurent la bonté de m'inviter à leurs consultations : nous fîmes plusieurs ouvertures de cadavres; nous tentâmes les divers moyens qui nous parurent les plus efficaces : tout fut inutile, et *quiconque fut grièvement atteint de cette terrible maladie, périt*. Elle nous poursuivit, comme on le verra bientôt, jusqu'à l'extrémité du globe, et nous força partout à semer les mers de nos cadavres.

Tous nos meilleurs amis étoient frappés; mon

laborieux collègue, M. Maugé, depuis long-temps étoit sur les cadres. Cet homme respectable s'étoit indiscrètement abandonné à l'excès de son zèle dans les premiers jours de notre relâche; il en fut bientôt la victime....

J'ai déjà dit qu'aussitôt après sa descente à terre, notre collègue M. Levillain étoit venu se loger avec nous : le climat redoutable de Timor ne tarda pas à lui faire éprouver son action destructive; il fut frappé de la même maladie que nos autres compagnons, et contraint à se mettre au lit pour ne s'en relever jamais.

Dans le même temps, notre premier garçon jardinier, Sautier, qui logeoit aussi dans notre maison, fut atteint mortellement; et pour comble de malheurs et de désastres, mon précieux ami, M. Depuch, reçut à mes côtés le trait fatal qui devoit le précipiter dans la tombe. M. Boulanger, notre ingénieur-géographe, et M. Lesueur, étoient également retenus sur les cadres, l'un pour une fièvre violente et des coliques inflammatoires extrêmement vives, l'autre par la maladie commune, la redoutable dyssenterie. Il n'étoit pas jusqu'à nos domestiques qui ne fussent tous au lit et malades.... La consternation régnoit à bord de nos vaisseaux....

Au milieu de tant de désastres, ma santé se soutenoit parfaitement bonne, et seul, des nombreux individus qui logeoient avec moi, j'étois debout. Cet avantage précieux, certes je ne le devois pas au repos; personne plus que moi, je ne crains pas d'en appeler au témoignage de tous les individus des deux navires, ne s'étoit condamné dès le premier jour à plus de travaux et de fatigues, n'avoit réuni de plus belles et de plus nombreuses collections en tout genre : à plus forte raison je ne le devois pas à mon tempérament, naturellement foible et délicat. En exposant ailleurs mes idées sur la cause de la dysenterie dans les pays chauds, je dirai par quelles précautions aussi simples qu'efficaces je parvins à me soustraire à ce fléau; et j'ai la triste certitude que la plupart de mes amis, en s'assujétissant aux mêmes attentions que moi sur leur régime, auroient évité la mort.

Dans ces circonstances malheureuses, notre médecin, M. Lharidon, s'honora non-seulement par son assiduité à soigner nos malades, mais encore par son dévouement généreux à leur égard. Fatigué des refus multipliés qu'il éprouvoit chaque jour pour les demandes les plus simples, il employa tout ce qu'il avoit d'argent, il

vendit tout ce qu'il possédoit d'objets d'échange, et même une partie de ses habillemens, pour acheter ce dont il avoit besoin pour son hôpital, donnant ainsi le double exemple du dévouement et de la générosité qui doivent distinguer le véritable médecin. Ce n'est pas le seul trait de ce genre que nous aurons à citer de M. Lharidon, et nous les indiquerons avec d'autant plus de plaisir que l'estime publique peut seule en être le prix flatteur, et que les honorer c'est aussi les multiplier.

Le 6 novembre, grâce aux soins assidus de M. Ronsard, notre chaloupe fut enfin terminée et mise à l'eau. Ce fut un véritable jour de fête que celui qui nous rendit une embarcation dont nous avions tant besoin : nous étions loin de soupçonner qu'elle dût éprouver un sort analogue à celui de la première.

La perte de M. Picquet ne fut pas la seule que nous fîmes parmi nos officiers; M. Sainte-Croix-Lebas, notre capitaine de frégate, fut débarqué comme malade peu de jours avant notre départ, et s'établit au fort des Hollandois, pour y attendre le rétablissement de sa santé et l'occasion de retourner en Europe.

Enfin, le 12 novembre au soir nous allâmes

faire nos adieux à M. le gouverneur; et le lendemain au matin nous appareillâmes de la baie de Coupang, en sortant par la passe qui se trouve entre l'île Kéra et Simao. La durée de notre relâche avoit été de quatre-vingt-quatre jours, et sous tous les rapports elle nous avoit été bien funeste: une longue perte de temps, la mort de beaucoup d'individus, l'encombrement d'un grand nombre de malades à bord des deux vaisseaux, tels furent les inconvéniens déplorables de cette longue relâche: il paroît même tout-à-fait probable qu'un séjour plus long-temps prolongé dans cette île auroit détruit le reste de nos équipages.... Qui de nous n'auroit pas cru dès lors quitter pour toujours ces rivages meurtriers?....

CHAPITRE IX¹.

OPÉRATIONS DU NATURALISTE A LA TERRE D'ÉDELS.

Du 8 juin au 16 juillet 1801.

LE coup de vent qui nous força d'appareiller avec précipitation de la baie du Géographe dans la nuit du 8 au 9 juin, faillit être funeste au *Naturaliste*. Ce bâtiment, moins bon voilier que le *Géographe*, et doué de qualités bien inférieures, pouvoit à peine s'élever de la côte, où l'entraînoient avec violence les vents et les courans. Le roulis considérable que nous éprouvions, et la nécessité de forcer de voiles, nous faisoient craindre à chaque instant de voir se briser notre mâture; et la moindre avarie dans cette partie de nos agrès eût infailliblement entraîné la perte du navire. Toutes les deux heures nous étions contraints de virer de bord; et pendant trois jours entiers l'équipage fut forcé de répéter cette

¹ Ce chapitre et le suivant ont été rédigés par M. L. Freycinet.

manœuvre, sans pouvoir prendre un instant de repos. Malgré tant d'efforts, il fut un moment où nous perdîmes tout espoir de nous sauver; et chacun de nous s'attendoit à une mort prochaine, lorsqu'une légère variation dans le vent nous permit de nous élever de la côte, et de doubler la pointe sud de la baie.

Dans la nuit du 9 au 10, nous perdîmes entièrement de vue notre conserve : le vent souffloit toujours avec la plus grande force; et ce ne fut que le 13 qu'il nous fut possible d'augmenter de voiles sans danger. Nous profitâmes de cette *embellie* pour porter sur l'île Rottnest, premier point de rendez-vous fixé par le commandant, et nous y arrivâmes le 14. *Le Géographe*, contre toute espérance, ne s'y étant pas trouvé, nous résolûmes de l'y attendre; et le capitaine Hamelin, pour utiliser sa relâche, envoya diverses embarcations chercher un débarcadere commode sur l'île Rottnest, et prendre connoissance des productions du pays. En même temps il expédia un de ses canots, sous la conduite de M. Heirisson, pour aller reconnoître l'entrée de la rivière des Cygnes, et s'y avancer aussi loin qu'il seroit possible. Six jours de vivres lui furent accordés pour cette expédition intéressante.

Le 17 juin, MM. Milius et Levillain partirent pour aller visiter les îles qui se trouvent dans le sud-sud-est de l'île Rottnest; et le même jour, à cinq heures du matin, je fus envoyé moi-même dans le petit canot avec M. Faure, pour aller reconnoître plus particulièrement l'île Rottnest, et compléter sa géographie.

Au moment du départ le temps étoit assez beau; mais une brise violente du nord-ouest s'étant élevée tout-à-coup, la mer devint bientôt horriblement grosse; les vagues qui déferloient avec fureur contre mon foible esquif menaçoient à tout moment de l'engloutir. Dans cette extrémité, je ne pouvois plus retourner à bord, à cause des vents qui m'étoient contraires: je voulus passer sous le vent de l'île Rottnest; une longue chaîne de brisans qui s'étendoit fort au large ne me permit pas d'exécuter cette manœuvre; il ne nous restoit plus qu'un moyen de salut, c'étoit de nous jeter nous-mêmes à la côte, pour prévenir un naufrage inévitable et funeste. Une petite plage de sable se présentoit par notre travers; nous en profitâmes pour nous *mettre au plein*: le ressac nous y porta rapidement. Nous nous jetâmes tous à l'eau; et, réunissant nos efforts, nous essayâmes de sauver notre canot, en le tirant sur

la grève : vaine tentative ! il fut bientôt couvert par les vagues, et nous pûmes à peine en retirer quelques livres de biscuit ; tout le reste de nos provisions disparut avec notre embarcation.

Ainsi réduits, M. Faure et moi, à l'impossibilité de faire en canot le travail dont nous étions chargés, nous voulûmes tenter du moins de l'exécuter par terre, en faisant le tour de l'île à pied ; mais les roches qui bordent le rivage dans le nord étoient trop escarpées pour que nous pussions les gravir. Nous fûmes obligés de pénétrer dans les bois, qui, se trouvant très-touffus sur ce point, ne nous permettoient d'avancer qu'avec beaucoup de lenteur et de difficulté.

Le hasard nous conduisit dans un vallon agréable, au fond duquel étoient plusieurs étangs : nous descendîmes sur les bords de l'un d'eux : une quantité prodigieuse de coquilles bivalves, d'une seule espèce, formoit à l'entour une plage d'environ 15 pieds de largeur. L'eau de ces étangs est salée.

Après avoir donné quelques momens à l'observation de ces étangs, que nous nommâmes, du nom de l'aspirant qui nous accompagnoit, *étangs Duvaldailly*, nous fîmes route pour nous rapprocher du rivage, espérant avoir dépassé les

roches qui nous avoient arrêtés d'abord ; mais nous ne tardâmes pas à nous convaincre qu'elles se prolongeoient presque sans interruption jusqu'au cap Nord.

En parcourant ces rochers, nous aperçûmes une pièce de bois qui fixa péniblement nos regards et nos réflexions : c'étoit le *traversin des bittes* d'un bâtiment de 300 à 350 tonneaux, contre lequel on distinguoit parfaitement encore l'effet du frottement des câbles ; plusieurs chavilles en fer ne pouvoient nous laisser de doute sur la réalité d'un naufrage assez récent.

Cette rencontre imprévue rendit beaucoup plus vives les inquiétudes que nous avions déjà sur le sort de notre corvette, la sachant mouillée à portée de récifs dangereux ; nous sentîmes plus vivement alors toute l'horreur de notre position, qui d'un instant à l'autre pouvoit devenir plus alarmante. En effet, des nuages noirs et sinistres étoient accumulés sur tous les points de l'horizon ; les rafales étoient impétueuses ; le tonnerre retentissoit avec fracas dans les vallées voisines ; une pluie abondante tomboit par torrens, et les vagues brisoient avec fureur contre les rochers du rivage ; enfin, nous n'ignorions pas que le capitaine Hamelin, sans chaloupe, sans canots,

se trouvoit dans l'impossibilité de nous envoyer aucun secours pendant toute la durée du mauvais temps.

Après nous être abandonnés pendant quelques instans à ces tristes réflexions, nous reprîmes la route de notre canot; et l'obscurité la plus grande nous enveloppoit déjà lorsque nous y arrivâmes. Nous craignions de le trouver en pièces, la lame ayant battu constamment dans le lieu où il se trouvoit échoué : mais nous vîmes avec plaisir qu'il avoit pu résister à son choc, et qu'il n'avoit eu qu'un bordage d'enfoncé. Pour comble de bonheur, la mer étoit haute; nous nous mîmes à l'eau pour essayer de le traîner sur la grève, et nous y réussîmes enfin, à notre grande satisfaction.

Notre canot ainsi mis à l'abri, nous songeâmes à nous procurer de l'eau, dont nous manquions; l'île ne paroissant pas en fournir, il nous fallut avoir recours à d'autres moyens. Nous étendîmes les voiles de notre canot pour recueillir celle de la pluie qui tomboit; cet expédient nous réussit, et toute la nuit fut consacrée à ce travail. Nous tuâmes aussi, ce jour et le lendemain, plusieurs phoques, dont la chair nous parut d'assez bon goût.

Le 19 juin nous aperçûmes le *Naturaliste* sous voiles; je l'observai long-temps avec ma lunette, et je jugeai, par sa manœuvre, qu'il cherchoit à se rapprocher de l'île. Nous allumâmes aussitôt un grand feu, pour lui faire connoître le point de la côte où nous nous trouvions. Cependant aucun secours ne parut durant cette journée; notre position était extrêmement critique, et l'eût été bien davantage encore si la pluie nous eût manqué. Je révois au moyen de raccommoder notre canot pour tâcher ensuite de nous rendre à bord : le besoin de clous me fit penser à déclouer dans l'intérieur du canot quelques objets de peu d'importance, pour m'en procurer; ils me servirent à replacer le bordage enlevé. Il ne me restoit plus qu'à m'occuper du calfatage : je renvoyai ce travail au lendemain; et le reste du jour fut employé à défilier quelques morceaux de cordage dont l'étaupe devoit nous servir à étancher le canot. J'avois le projet d'enduire ensuite les coutures avec un mastic composé de graisse de phoque et de cendres; et je ne doutois pas que notre embarcation ainsi préparée ne pût nous transporter à bord. Heureusement tous nos travaux devinrent inutiles : le vent ayant beaucoup diminué du-

rant la nuit du 19 au 20, notre capitaine s'empressa de nous expédier une yole avec les vivres qui nous étoient nécessaires; et prévoyant bien aussi que notre canot auroit éprouvé des avaries très-graves, il nous envoyoit un calfat chargé de les réparer. Cette opération faite, nous repartîmes pour le bord, où nous arrivâmes sur les trois heures du soir.

J'appris alors que la chaloupe expédiée le 17 pour reconnoître les îles situées au sud-sud-est de notre mouillage, avoit fait naufrage sur le continent; que le grand canot expédié pour la rivière des Cygnes n'étoit point encore de retour, et qu'on avoit les plus vives inquiétudes sur son sort; que le 18, à deux heures du soir, on avoit aperçu du haut des mâts, à la distance de huit lieues environ, la corvette *le Géographe*, faisant route au nord sous les huniers. Tout le monde se demandoit encore avec surprise pourquoi le commandant, après nous avoir lui-même fixé ce rendez-vous, n'étoit pas venu nous y joindre..... A l'égard du capitaine Hamelin, privé de sa chaloupe, de ses deux canots et de la plus grande partie de son équipage, il n'avoit pu mettre sous voiles pour rejoindre notre conserve.

Le 22 juin notre canot revint, après avoir rempli sa mission dans la rivière des Cygnes : les détails suivans de cette reconnoissance ont été fournis par M. Bailly, qui accompagnoit M. Heirisson dans son voyage.

« La rivière des Cygnes, dit M. Bailly, décou-
» verte en 1697 par Vlaming, fut ainsi nommée
» par lui, des cygnes noirs qu'il y vit en grand
» nombre, et dont il transporta deux individus
» vivans à Batavia. Le 17 juin, à huit heures du
» matin, nous en reconnûmes l'embouchure; elle
» étoit obstruée par une barre de roches, qui
» faillit nous en interdire le passage; cependant
» après avoir échoué dessus trois fois nous par-
» vinmes à la franchir, et dès lors le fond aug-
» menta rapidement. Une multitude prodigieuse
» de pélicans a fixé son séjour vers cette partie
» de la rivière : nous ne pûmes nous en procurer
» qu'un seul. La grève étoit couverte d'une très-
» grande quantité de mollusques blancs, géla-
» tineux et transparens, abandonnés par la ma-
» rée, et qui sans doute sont la pâture des
» oiseaux qui fréquentent ces bords. Le sol est
» ici composé de dunes de sable plus ou moins
» élevées; la roche qui les termine du côté de
» la mer est toute de nature calcaire, mêlée

» de sable, remplie d'excavations et de fentes
» qui semblent être l'effet des eaux : sur ces
» dunes croissent différentes espèces d'arbris-
» seaux, dont plusieurs étoient alors en fleurs.
» *L'Eucalyptus resinifera* s'y trouvoit abondam-
» ment; et de grandes troupes d'oiseaux de
» terre, de perruches élégantes surtout, volti-
» geant dans les arbres, animoient par leur pré-
» sence ces bords ignorés, sauvages et déserts.

» A peu de distance de la mer, la rive gau-
» che de la rivière devient à pic, et présente
» une couche de roches sablonneuses et cal-
» caires, disposées par bandes horizontales;
» bientôt après l'escarpement passe à l'autre
» rive, et se montre sous la forme d'un grand
» mur circulaire couronné de verdure. Partout
» on retrouve sur ces bords des traces évidentes
» du séjour ancien de la mer; la roche est pres-
» que exclusivement composée d'incrustations
» de coquilles, de racines, et même de troncs
» d'arbres pétrifiés; phénomène qui se re-
» produit en différens endroits de la Nouvelle-
» Hollande. Du reste, le pays est plat sur ce
» point, et n'offre de hauteurs un peu grandes
» qu'à une distance considérable. Au-delà du
» mur circulaire dont je viens de parler, la forme

» escarpée repasse tout-à-coup sur la rive gauche, et présente le même aspect de ruines, la même constitution géologique que je viens de décrire.

» Bientôt nous arrivâmes à un grand bassin formé par un terrain bas, sur lequel la rivière s'étoit plus librement développée; un haut-fond occupe presque toute la largeur de ce bassin : sur la rive gauche, on observe une espèce de branche ou d'enfoncement, qui m'a paru devoir ouvrir une nouvelle communication avec la mer, et que nous nommâmes *entrée Moreau*, de l'aspirant de ce nom qui nous accompagnoit dans cette reconnoissance.

» Après avoir doublé une pointe très-basse qui se détache de la rive gauche et se porte assez avant dans le bassin dont je viens de parler, nous allâmes nous placer, pour passer la nuit, au pied d'une côte élevée qui se trouve sur la rive droite; cette côte très à pic laisse à sa base une petite plage de sable, où nous dressâmes notre camp : nous y étions en toute sûreté; le canot, à flot, amarré à un arbre et la proue dans les herbes qui croissent sur le rivage, il n'étoit pas possible de venir à nous sans traverser la rivière, ou sans descendre

» avec de grandes difficultés la colline escarpée
» au pied de laquelle nous nous trouvions.

» Du sommet de cette élévation, on jouit
» d'un spectacle très-beau : on y découvre la
» rivière, qui d'une part s'étend vers un plateau
» de montagnes lointaines, et de l'autre pour-
» suit son cours jusqu'aux rivages de l'océan.
» Les deux rives paroissent presque partout
» couvertes de belles forêts, qui se prolongent
» très-avant dans l'intérieur du pays. La roche,
» qui se montre quelquefois à nu, est de même
» nature que toutes celles dont j'ai parlé précé-
» demment; elle est, comme elles, calcaire,
» sablonneuse et coquillière, recouverte d'une
» couche de sable mêlée de débris de végétaux,
» qui fournit à l'entretien des forêts.

» Le 18 juin, au point du jour, nous nous
» rembarquâmes pour continuer notre voyage.
» En quittant le lieu de la dernière couchée, nous
» rencontrâmes de nouvelles troupes de pélicans
» qui venoient voltiger autour de nous; nous en
» tuâmes deux; après quoi, poursuivant notre
» route pendant une demi-heure environ, nous
» nous trouvâmes échoués sur un fond de vase
» molle, extrêmement grasse et tenace : nous ne
» pûmes nous en tirer qu'après de longs efforts,

» et en traînant assez long-temps notre canot.
» Le cours de la rivière est pour ainsi dire fermé
» sur ce point par une ligne de petites îles basses et noyées, que nous avons désignées dans
» notre carte de la rivière des Cygnes sous le nom
» d'*îles Heirisson*, de l'officier qui nous commandoit.

» Ce fut auprès des îles Heirisson que, pour la
» première fois, nous aperçûmes des cygnes
» noirs; ils nageoient majestueusement sur la
» rivière: nous en tuâmes plusieurs; ils avoient
» le plumage entièrement noir, excepté les pennes,
» qui étoient blanches, le bec rouge et les pattes
» noires. Nous observâmes que, peu d'instans
» après la mort, leur bec, qui étoit rouge, perdoit sa belle couleur et devenoit noir.

» Tout le pays que nous vîmes dans cette
» journée est très-bas et presque noyé; une couche de sable à gros grains, et qui paroît provenir d'une roche d'ancienne formation, recouvre un banc d'argile très-épais, tenace et rougeâtre. A ce changement de constitution du sol correspondent d'autres phénomènes importants. Contenues par la couche argileuse, les eaux des pluies et des rosées restent à la surface de la terre, s'infiltrant dans le sable

» quartzeux dont nous avons parlé, forment de
» petites mares bourbeuses, des espèces de petits
» lacs, ou bien coulent en petits filets, en petits
» ruisseaux vers la rivière, dont les eaux dès ce
» moment commencent à perdre quelque chose
» de leur salure : jusqu'alors elles s'étoient sou-
» tenues presque aussi salées que celles de la
» mer. Le même soir nous établîmes notre petit
» camp près de la rivière, dans un angle de terre
» formé par elle et un petit bras, que MM. Hei-
» risson et Moreau remontèrent à pied environ
» une demi-lieue, et qui se terminoit à ce point.
» Une trace de pied humain les étonna par sa
» grandeur.

» Le 19 juin, après avoir rempli nos barils à
» une espèce de petit puits que j'avois découvert
» la veille, et qui ne me parut pas être l'ouvrage
» de la nature, nous continuâmes à remonter le
» cours de la rivière : du point où nous l'obser-
» vions alors, elle nous sembloit se diriger vers
» une chaîne de montagnes qui nous parurent
» peu éloignées; et cette circonstance nous fit
» espérer de pouvoir arriver jusqu'à sa source :
» malheureusement nous nous étions mépris sur
» la distance de ces montagnes, car, après avoir
» navigué durant tout le jour, nous reconnûmes

» qu'elles étoient encore très-loin. Toutefois, le
» lit de la rivière se resserroit très-rapidement à
» cette époque; mais sa profondeur se soutenoit
» de 7 à 8 pieds, sans différence sensible.

» Cependant, il y avoit trois jours que nous
» nous avançons ainsi dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande : nos provisions tiroient à leur
» fin; il nous en restoit à peine pour le retour :
» cette dernière considération nous força de renoncer au projet que nous avions eu d'abord,
» de prolonger cette navigation jusqu'au pied des
» montagnes; et le lendemain 20 juin nous commençâmes à redescendre la rivière.

» Le 21 au matin, nous nous trouvions au-dessus des hauts-fonds qui nous avoient arrêtés
» en montant : nous crûmes pouvoir les éviter
» en côtoyant la rive droite de la rivière; mais
» nous nous trompions, car nous n'avions pas
» fait un demi-quart de lieue que nous nous trouvâmes échoués. Vainement nous essayâmes de
» traîner notre canot à la cordelle : ce moyen fut
» impuissant; il nous fallut construire une espèce
» de radeau, décharger notre embarcation de
» tout ce qu'elle contenoit de plus pesant, du
» grappin, des pièces à eau, etc.; puis nous met-
» tant tous dans la rivière et poussant de toutes

» nos forces, nous parvînmes enfin, sur les deux
» heures de l'après-midi, à nous remettre à flot.
» Notre joie fut aussi courte qu'elle avoit été
» vive : échoués de nouveau sur un banc de sable
» qui n'étoit pas à plus d'un demi-pied sous l'eau,
» il nous fallut travailler pendant plusieurs heures
» pour franchir ce dernier obstacle ; et jamais
» nous n'y serions parvenus, sans une brise vio-
» lente qui survint fort à propos pour nous tirer
» de la position la plus critique. En effet, à cette
» époque nous tombions de fatigue et d'épuise-
» ment ; depuis plus de treize heures nous étions
» dans la vase et dans l'eau jusqu'à la ceinture,
» renouvelant sans cesse nos efforts impuissans
» pour sauver notre canot : à peine nous avions
» des provisions pour un repas, et comme il nous
» étoit impossible de regagner le navire avant
» vingt-quatre heures, nous ne pouvions réparer
» nos forces par les alimens..... Au milieu de
» tous ces embarras et de ces dangers sans cesse
» renaissans, la nuit survint : nous nous dispo-
» sions à mettre pied à terre pour nous sécher
» et réparer notre vigueur éteinte, lorsque tout-
» à-coup un hurlement terrible vint nous glacer
» de terreur ; il étoit semblable au mugissement
» d'un bœuf, mais beaucoup plus fort, et pa-

» roissoit sortir des roseaux voisins. A ce cri re-
» doutable, nous perdîmes toute envie de des-
» cendre à terre, et nous préférâmes passer la
» nuit sur l'eau, sans souper : mais dans cette
» cruelle conjoncture la pluie et le froid ne
» purent nous permettre de prendre un instant
» de repos.

» Le 22, à la pointe du jour, tout le monde
» se remit à l'eau pour traîner l'embarcation qui
» se trouvoit encore échouée; la marée montante
» favorisa nos efforts, et nous y parvînmes après
» beaucoup de peines et de fatigues nouvelles.
» Peu de temps après nous nous arrêtâmes pour
» allumer un grand feu, réchauffer nos membres
» glacés, et prendre quelques alimens. Conti-
» nuant ensuite à descendre la rivière, nous par-
» vînmes enfin à son embouchure; nous en sor-
» tîmes en rangeant de près la rive gauche, et
» dans la soirée nous arrivâmes à notre bord,
» cruellement harassés de fatigues et de besoins.»

L'importance du rapport de M. Bailly a dû
m'imposer l'obligation d'en conserver tous les
détails; ils sont d'ailleurs d'autant plus précieux
pour l'histoire physique de la Nouvelle-Hollande,
que tout ce qui peut servir à nous éclairer sur
l'intérieur de ce continent ne sauroit manquer

d'être accueilli avec intérêt par les physiciens et les géographes.

Cependant la chaloupe naufragée sur la côte voisine avoit éprouvé de très-grandes avaries; il fallut envoyer des ouvriers pour y faire les réparations indispensables. Quatre jours entiers furent employés à ce travail; et ce ne fut que dans la nuit du 22 au 23 qu'elle revint à bord. Nous apprîmes alors les détails suivans des travaux et des malheurs de nos compagnons.

Partis le 18 juin pour aller reconnoître les îles qui se trouvent dans le sud-sud-est de notre mouillage, ils prolongèrent d'abord un banc de roches très-étendu; puis ils se rapprochèrent d'une petite île stérile, que nous nommâmes *île Berthollet*. Dans le sud de cette dernière, ils en découvrirent une troisième, presque aussi grande que l'île Rottnest, et à laquelle nous avons donné le nom d'*île Buache*. Cette dernière étoit couverte d'un grand nombre de phoques, qui se tenoient à peu de distance du rivage, et sembloient vouloir disputer le passage à nos matelots. Cette audace leur coûta cher; on en fit un grand carnage.

Forcés de se rembarquer précipitamment à cause des vents de nord-nord-ouest qui souff-

floient par rafales, nos compagnons louvoyèrent toute la nuit au milieu des brisans; les lames déferloient avec tant de violence contre la chaloupe, que trois hommes suffisoient à peine pour vider l'eau. A trois heures du matin, épuisés de fatigues, et ne sachant plus de quel côté se diriger pour éviter les brisans qui les cernoient de toutes parts, ils prirent le parti de jeter leur grappin. Dès la pointe du jour, ils appareillèrent pour courir des bordées au nord, et tâcher de s'élever vers le navire; mais bientôt le grand mât de la chaloupe fut cassé par les rafales, et renversé dans la mer avec sa voile : vainement on voulut réparer cette avarie; tout fut inutile contre la fureur des vents. Entraînés dès lors par les vagues contre les brisans, nos malheureux camarades prirent le parti de se jeter eux-mêmes à la côte. Dans ce naufrage, leur chaloupe fut fracassée contre les roches : mais heureusement personne ne périt; on parvint même à haler l'embarcation sur le rivage et à prévenir sa perte totale.

Ainsi relégués sur cette côte sauvage, nos compagnons, en attendant les secours du vaisseau, tentèrent plusieurs incursions vers l'intérieur du pays. Dans l'une de ces courses, ayant découvert une espèce d'amande de la grosseur

d'une noix, ils s'empressèrent d'en recueillir. Cuites sous la cendre, ces amandes avoient un assez bon goût de châtaigne grillée; mais tous ceux qui eurent le malheur d'en manger ne tardèrent pas à sentir les funestes effets de ce perfide aliment. Ils se trouvèrent atteints de vertiges pénibles et de vomissemens déchirans; tous se croyoient mortellement empoisonnés. Ces symptômes cruels se dissipèrent toutefois, et personne n'en mourut. « Pour moi, » dit M. Levillain, qui lui-même avoit mangé deux ou trois de ces amandes, « j'en fus très-malade. Après avoir rendu le » peu de nourriture que j'avois prise je continuai » à faire des efforts de vomissement si cruels et » si soutenus, que je rendis deux grands verres » de sang au milieu des douleurs les plus déchirantes. Depuis cette époque, ajoute-t-il, je n'ai » cessé de ressentir de vives douleurs dans l'estomac.... » Déplorable alternative des navigateurs placés dans les circonstances malheureuses dont je viens de parler, ou de souffrir toutes les angoisses de la faim, ou de s'exposer à dévorer des alimens vénéneux et perfides!....

Le plaisir de voir enfin les embarcations réunies à bord du vaisseau fit oublier aisément toutes les fatigues et les désastres que nous ve-

nions d'éprouver; mais nos inquiétudes sur l'absence du *Géographe* devenoient chaque jour plus vives. Le capitaine Hamelin, ne pouvant se persuader que le commandant négligeât de se rendre au mouillage fixé par lui-même, résolut de prolonger son séjour sur cette côte dange-reuse. Nos messieurs en profitèrent pour faire de nouvelles incursions dans les îles voisines, et M. Bailly pour multiplier ses observations sur leur constitution géologique.

« Le 23 juin au matin, dit ce naturaliste, je
» partis avec le grand canot pour aller visiter
» l'île Buache; nous n'y arrivâmes que vers le
» soir. Sur la route, nous reconnûmes le *récif*
» *Giraud*, qui se distingue par la forme d'une
» des roches qui le composent, et qui ressemble
» assez bien à un soulier. Cette roche sert plus
» particulièrement de refuge à un grand nombre
» d'oiseaux de mer. Plus loin est l'île *Berthollet*,
» petite, bordée de falaises et stérile. Toutes ces
» îles, tous ces rochers, disséminés à peu de dis-
» tance de la côte du continent, sont réunis par
» un banc de roches qui s'étend à près de trois
» lieues de la grande terre. L'île Rottneest elle-
» même se rattache à cette ligne de récifs : la mer
» brise sur plusieurs points de ce banc; et la plus

» foible embarcation ne sauroit en quelques endroits y trouver un passage.

» L'île *Buache* est composée de roches calcaires, plus ou moins mélangées de sable, et contenant quelques empreintes de coquilles; elles sont disposées par couches horizontales de peu d'épaisseur, qui paroissent se prolonger dans l'intérieur de l'île pour en former la charpente. Au lieu de former des monticules isolés, ces roches présentent de longues arêtes continues, qui présentent de chaque côté une pente uniforme assez rapide; le sol, quoique entièrement composé d'un sable calcaire, fournit cependant à l'entretien d'une végétation forte et vigoureuse. Nulle part nous n'avons pu trouver d'eau douce sur cette île; et cela ne surprendra pas si l'on considère que la couche sablonneuse du sol repose sur une roche calcaire dont le tissu lâche et poreux ne sauroit opposer aucun obstacle à l'infiltration des eaux. »

Le 27 juin, M. Bailly descendit sur l'île Rottneest, et y fit les observations suivantes : « On trouve sur le rivage une grande quantité de roches calcaires et sablonneuses d'un blanc grisâtre, exclusivement composées de débris de coquilles pétrifiées. Les collines les plus

» voisines du rivage sont de même nature , mais
» recouvertes par des dunes de sable presque en-
» tièrement calcaire. Au-delà de ces collines sa-
» blonneuses se trouvent des pièces d'eau sépa-
» rées par de petites élévations de sable ; l'eau
» qu'elles contiennent est aussi fortement salée
» que celle de la mer. La marée y est sensible ; le
» sable qui forme le terrain des environs est
» si mou , qu'il n'est pas invraisemblable que
» l'infiltration seule suffise pour déterminer le
» phénomène dont je viens de parler. Il se-
» roit d'ailleurs impossible de le concevoir au-
» trement , nulle communication directe n'exis-
» tant entre la mer et ces pièces d'eau. Nous y
» avons trouvé deux espèces de petites coquilles ,
» l'une bivalve , l'autre univalve , assez semblable
» à une *mélanie* , et couleur de rose. Les bords
» de la plupart de ces étangs étoient , dans toute
» la force de l'expression , couverts de ces co-
» quilles : ce sont les seuls débris d'êtres vivans
» que nous ayons pu y découvrir. La plupart de
» ces étangs ont leurs bords taillés à pic , et paroî-
» troient devoir leur origine à de larges effondre-
» mens du sol. Au milieu du plus grand d'entre
» eux existe un énorme rocher solitaire qui , par
» sa forme , sa situation et la disposition horizon-

» tale de ses couches, annonce évidemment
» avoir appartenu jadis à une colline qui occu-
» poit la place de cet étang et se continuoit avec
» les autres collines qui traversent l'île Rottne-
» dans toute sa longueur. Cette dernière assertion
» se trouve appuyée sur la correspondance exacte
» des couches de ce rocher solitaire avec celles
» des collines qui subsistent encore. La pierre
» qui le compose est entièrement calcaire, blan-
» che, grenue, remplie de coquillages bien con-
» servés, qui s'y trouvent disposés comme par
» familles; ici les vénus, là les vis, etc.... »

Cependant les jours fixés par le capitaine Hamelin pour attendre *le Géographe*, étoient écoulés sans que nous eussions eu aucune nouvelle de ce bâtiment; il n'étoit pas présumable que nous dussions en recevoir en prolongeant plus long-temps notre séjour sur cette côte. Nous nous décidâmes donc à faire voile pour la terre d'Endracht, après avoir laissé sur l'île Rottne-
un pavillon, et une bouteille contenant une lettre pour le commandant, dans le cas où il viendrait y relâcher. Le 28 juin, nous appareillâmes pour le second rendez-vous qui nous avoit été fixé: mais avant de poursuivre l'histoire de notre navigation, il me paroît nécessaire de jeter un

coup d'œil général sur la partie de la terre d'Édels que nous allons quitter.

L'île Rottneest est d'une hauteur médiocre; le rivage en est généralement écore, et composé de roches d'un grès calcaire et sablonneux, qui laissent toutefois entre elles quelques anses d'un sable très-blanc. Cette île est en général bien boisée; le terrain, quoique partout très-léger, m'a paru fournir une végétation abondante et vigoureuse. Le pays, coupé par une multitude de collines, est souvent d'un aspect très-gracieux. Malheureusement nous n'avons pu y trouver aucune source d'eau douce, et tout nous porte à croire que l'île n'en fournit pas : on pourroit cependant peut-être, en ouvrant des puits de deux ou trois pieds de profondeur, à peu de distance des étangs Duvaldailly, se procurer une eau saumâtre, qui seroit potable dans un besoin pressant.

Nous y avons vu une petite espèce de kangourou de deux pieds de hauteur environ, qui s'y trouvoit très-nombreuse. Nous y avons également rencontré une seconde espèce de quadrupède de la grosseur d'un rat très-fort, que les anciens navigateurs hollandais ont effectivement pris pour un rat, mais qui, d'après les obser-

vations de notre naturaliste M. Péron, appartient à un genre nouveau très-remarquable, et dont la description se trouve dans les journaux de cet estimable et laborieux naturaliste. Les phoques se montrent en très-grand nombre sur les diverses plages de sable de la côte; ils s'avancent quelquefois dans l'intérieur des forêts à d'assez fortes distances. Nous en avons vu de très-gros : la plupart étoient gris, d'autres rougeâtres, quelques-uns enfin noirs. Ces derniers étoient les plus petits, et peut-être aussi les plus jeunes; car nous avons vu une femelle d'un gris cendré allaitant un de ses petits, qui lui-même étoit noir. La graisse de ces animaux, lorsqu'elle est fraîche, est très-bonne à manger; nous l'avons employée souvent en friture, sans y trouver le moindre goût ni la moindre odeur désagréables. Les fourrures de la plupart de ces animaux sont fines, bien fournies, et sous ce rapport pourroient être d'un grand intérêt; il seroit facile en effet de s'en procurer une riche cargaison.

Les reptiles sont assez communs sur l'île Rott-nest; nous en avons trouvé plusieurs qui n'avoient pas moins de quatre à cinq pieds de longueur, sur une épaisseur d'un à deux pouces;

leur couleur étoit celle de l'acier dépoli. C'est aussi de la même île que provient une espèce singulière de lézard, dans laquelle mon ami M. Péroh a trouvé une combinaison de doigts jusqu'alors inconnue dans cette famille. L'animal dont il s'agit ne présente que deux doigts aux pieds de devant et trois aux pieds de derrière.

L'île Rottneet n'est pas habitée, et il ne nous a pas paru que les naturels de la terre-ferme y soient jamais descendus.

Les vents pendant notre séjour sur la rade ont soufflé successivement de tous les points de l'horizon. En général ceux de l'est ont été faibles et nous ont toujours procuré du beau temps; ceux de l'ouest, du sud-ouest et du nord-ouest, au contraire, nous ont toujours amené des grains et de la pluie.

La pêche nous a fourni d'excellent poisson en abondance : il y avoit cependant des jours où nous ne pouvions en prendre un seul; j'ai cru remarquer que ces jours correspondoient à ceux du plus grand calme des vents et des flots. Peut-être alors les poissons s'avançoient davantage au large, et ne revenoient auprès de nous que lorsque, la mer étant trop agitée, ils avoient besoin de venir chercher, par un

plus petit brassiage, des flots moins tumultueux.

Ce qui parmi les poissons nous frappa surtout, ce fut la multiplicité des squales ou requins; ils ne quittèrent pas un seul instant le navire, et la plupart d'entre eux étoient véritablement énormes. Nous en primes un qui avoit le museau beaucoup plus pointu que les autres; sa longueur étoit de treize pieds, sa circonférence de dix pieds, et son poids total environ de 1300 livres. Nous en avons vu quelques-uns de dimensions doubles de celle-ci. L'on peut donc raisonnablement douter qu'aucune autre partie des mers présente en ce genre des animaux plus puissans et plus redoutables. Nous avons aussi aperçu beaucoup de serpens marins aux environs du navire, principalement lorsque la mer étoit tranquille.

L'île Berthollet est absolument stérile, entourée de roches et de brisans, surtout dans la partie du sud : il y a dans le nord-est une petite plage de sable sur laquelle on peut débarquer.

L'île Buache, d'un aspect à peu près semblable à celui de l'île Rottneest, est elle-même environnée de bancs qui en rendent l'abord difficile, bien qu'elle offre des plages de sable assez multipliées. L'intérieur est parfaitement boisé; les arbres y

sont généralement élevés, et l'on y trouve des arbustes d'un port très-agréable; la végétation est fort active, quoique les terres soient généralement couvertes de sable. J'y ai vu des perdrix et des corbeaux plus petits que ceux d'Europe, mais d'un goût délicieux; les phoques s'y présentent en beaucoup plus grand nombre que sur l'île Rottnest.

A l'égard de la rivière des Cygnes, elle ne sauroit être considérée comme propre à fournir l'eau nécessaire à un bâtiment : d'abord son entrée est très-difficile, et son cours obstrué par trop de bancs de sable et de hauts-fonds; ensuite il faudroit remonter la rivière à une trop grande distance de son embouchure pour y rencontrer l'eau douce dont on auroit besoin, si en effet cette rivière est autre chose qu'un bras de mer prolongé dans les terres.

En quittant l'île Rottnest nous nous portâmes vers le nord dans le dessein de suivre la côte à une petite distance, si les vents continuoient à nous être favorables; mais la brise ayant halé le nord, nous fûmes contraints de pousser au large plusieurs bordées qui nous éloignèrent de terre. A diverses reprises cependant nous pûmes la ranger d'assez près pour en distinguer la

constitution générale; et sur toute cette partie de la terre d'Édels nous vîmes se reproduire le triste tableau des côtes de la terre de Leuwina.

Ainsi contrariés par les vents, et pressés par le désir de rejoindre *le Géographe*, nous ne pûmes pas donner à cette partie de nos travaux géographiques tout le temps qu'ils auroient exigé; nous nous contentâmes de faire les relèvemens nécessaires pour la correction de la carte manuscrite hollandaise qui nous avoit été confiée lors de notre départ d'Europe, et qui nous parut contenir des erreurs assez graves.

Le 8 et le 9 juillet nous étions en vue des îles de *Turtel-Duyf* et des *Abrolhos*, sur lesquelles Pelsart fit naufrage en 1629. Nous crûmes reconnaître que les îles des Abrolhos avoient été placées trop au large de la terre-ferme sur les cartes qui nous avoient été remises; elles n'en paroissent pas éloignées de plus de 8 lieues. Nous eussions désiré passer entre elles et le continent, pour déterminer avec exactitude l'espace qui les sépare; mais les vents étant contraires à la route qu'il nous eût fallu faire pour cela, nous fixâmes seulement la position de ce groupe d'îles redoutables. A 10 ou 12 lieues de la grande terre, les Abrolhos paroissent se confondre avec elle : ces

îles ont un aspect stérile : elles sont peu élevées, et bordées de falaises rouges contre lesquelles la mer brise avec force ; mais ces brisans ne s'étendent pas autant au large que l'indiquent les cartes hollandaises. Cependant, comme la mer étoit belle lorsque nous nous trouvâmes en vue des Abrolhos, il est possible que les brisans qui sont dans l'ouest de ces îles ne nous aient pas paru aussi prolongés qu'ils le sont en effet.

Le 16 juillet, nous étions par le travers du passage *Épineux*, qui est au sud de l'île Dirck-Hatichs : nous prolongeâmes la côte de cette île à la distance de 2 milles environ ; elle est terminée par une suite de falaises rouges coupées à pic, et bordée par une chaîne de brisans qui ne s'étendent pas beaucoup au large. A huit heures du matin, nous nous trouvions dans le passage formé par l'île de Dirck-Hatichs et celle de Doore : la sonde nous indiquoit un joli fond de sable ; nous y laissâmes tomber l'ancre.

CHAPITRE X.

OPÉRATIONS DU NATURALISTE A LA TERRE D'EN-
DRACHT.

Du 16 juillet au 21 septembre 1861.

A peine nous eûmes jeté l'ancre dans la baie des Chiens-Marins (pl. 14), que notre premier soin fut d'examiner si le *Géographe* s'y trouvait mouillé, ou s'il avoit laissé sur les îles voisines quelques indices de son passage. Le rapport des canots expédiés pour faire cette recherche ne nous apprit rien sur le compte de ce bâtiment, et nous restâmes persuadés qu'il n'avoit pas encore paru sur ces rivages. Dans une circonstance aussi délicate, le capitaine Hamelin crut devoir prendre l'avis de ses officiers; en conséquence il nous réunit tous chez lui. Là nous fîmes une récapitulation exacte de toutes les circonstances de notre navigation depuis la baie du *Géographe*; et nous en conclûmes qu'il n'étoit pas probable qu'il fût arrivé aucun accident à notre conserve;

qu'il étoit moins vraisemblable encore que *le Géographe* eût retourné vers le sud : d'où nous pensâmes qu'il falloit l'attendre ici pendant huit ou dix jours, au bout desquels nous continuerions le voyage, dans le cas où ce bâtiment n'auroit pas paru. Le capitaine Hamelin nous donna communication alors des instructions particulières qu'il avoit reçues du commandant ; elles portoient l'ordre le plus formel de l'attendre à la baie des Chiens-Marins, jusqu'à ce qu'il fût venu nous y rejoindre. D'après ces ordres, il n'y avoit plus à délibérer : mais ce ne fut pas sans peine que nous nous vîmes condamnés à perdre tout le temps de la campagne sur ces tristes bords, dans le cas où *le Géographe* ne viendrait pas nous y chercher ; ce que le caractère du commandant nous faisoit craindre.

Cette détermination étant prise, le capitaine Hamelin, pour se mettre plus à l'abri, résolut de se porter vers le fond de la baie des Chiens-Marins ; mais auparavant il détacha trois hommes sur l'île Dirck-Hatichs, avec la mission de faire des signaux de reconnoissance au *Géographe*, dans le cas où il viendrait à paroître à l'entrée de la baie.

A son retour de l'île Dirck-Hatichs, le chef de

timonnerie nous rapporta une assiette d'étain de 6 pouces environ de diamètre, sur laquelle étoient grossièrement gravées deux inscriptions hollandoises; la première datée du 25 octobre 1616, et la seconde du 4 février 1697. Cette plaque avoit été trouvée sur la pointe nord de l'île, que pour cette raison nous nommâmes *cap de l'Inscription*; elle étoit alors à moitié couverte de sable, auprès des restes d'un poteau en bois de chêne, sur lequel il paroît qu'elle avoit été clouée dans le principe. Voici la traduction de ces deux inscriptions ¹ :

1616.

« Le 25 octobre est arrivé ici le navire *l'Eendracht*, d'Amsterdam : premier marchand, Gilles Miebais, de Luck; capitaine, Dirck-Hatichs, d'Amsterdam. Le 27 du même mois il remit à la voile pour Bantam : sous - marchand, Jan-

¹ Ces inscriptions étoient écrites incorrectement dans la première édition du Voyage aux terres Australes, circonstance due à l'inexactitude de la copie qui avoit été prise; ayant eu occasion plus tard de me convaincre de ces erreurs, j'ai cru devoir les rectifier ici. L. F.

» stins; premier pilote, Pieter E. Doores, de Bil.

» Année 1616. »

1697.

« Le 4 février 1697 est arrivé ici le vaisseau
 » *le Geelwinck*, d'Amsterdam : capitaine comman-
 » dant, Willem de Vlamingh, de Vlielandt; assis-
 » tant, Joannes Bremer, de Copenhague; premier
 » pilote, Michel Bloem, de Bremen. La *hourque le*
 » *Nyptangh* : capitaine, Gerrit Colaart, d'Amster-
 » dam; assistant, Theodoris Hiermans, du même
 » lieu; premier pilote, Gerrit Geritsen, de Bre-
 » men. La galiote *la Weeseltie* : commandant,
 » Cornelis de Vlamingh, de Vlielandt; pilote,
 » Coert Gerritzen, de Bremen. Partis d'ici, avec
 » notre flotte, pour continuer à explorer les ter-
 » res Australes, et en destination pour Batavia. »



Après avoir fait copier ces deux inscriptions, M. Hamelin fit faire un nouveau poteau, et envoya replacer la plaque d'étain sur le même point de l'île où elle avoit été prise : il eût pensé commettre *un sacrilège*, en gardant à son bord

cette plaque respectée, pendant près de deux siècles, par la nature et par les hommes qui pouvoient avant nous l'avoir observée; lui-même fit placer, dans la partie nord-est de cette île, une seconde plaque, sur laquelle étoient inscrits le nom de notre corvette et la date de notre arrivée sur ces bords.

Le 2 août nous partîmes de Dirck-Hatichs pour venir mouiller auprès de *l'île du Milieu*, de Dampier: le même jour je reçus l'ordre d'aller faire la géographie d'une portion de la baie, c'est-à-dire, d'aller visiter la côte orientale de l'île Dirck-Hatichs depuis sa pointe nord-est jusques et compris sa partie sud; d'examiner ensuite les terres méridionales et orientales de la baie; après quoi je devois me rendre au nord de l'île du Milieu, où *le Naturaliste* devoit m'attendre au mouillage. Ayant exposé tous les détails de cette navigation dans la partie nautique et géographique du voyage, je vais seulement en présenter ici les principaux résultats.

Durant toute la journée du 3 le calme ne me permit pas de faire beaucoup de chemin: je prolongai la côte orientale de l'île Dirck-Hatichs, et doublai une petite pointe assez remarquable que je nommai, d'après sa forme, *le Coin-de-mire*; je

découvris ensuite une petite baie et un îlot, que je nommai *baie et îlot des Tétrodons*, à cause du grand nombre de poissons de ce genre que nous y trouvâmes, et dont nos matelots firent une pêche abondante. Ici les baleines se trouvoient en si grand nombre que je fus souvent obligé de me détourner de ma route pour ne pas être abordé par ces énormes cétacées; je vis aussi quelques tortues et beaucoup de petits squales ou chiens de mer. Je passai la nuit sur la pointe sud de la baie des Tétrodons, que je nommai *pointe du Refuge* : on en verra bientôt la raison.

Dans la journée du 4 je doublai le cap *Ransonnet*, qui forme l'extrémité sud de l'île Dirck-Hatichs, et complétois la géographie du *passage Epineux*, ainsi nommé par Dampier, des brisants dangereux qui se détachent de la côte sud-ouest de l'île. A la nuit tombante je descendis dans une petite baie voisine du cap Ransonnet, où j'observai plusieurs trous de la grosseur d'un homme, et qui sembloient être autant de terriers : il seroit difficile de soupçonner par quel animal ils ont été creusés, la plus grande espèce de quadrupède que nous ayons observée sur cette île étant à peine de la grosseur d'un lapin.

Toute la journée du 5 fut perdue à louveroy

avec des vents contraires; et je fus réduit à venir chercher un asile pour la nuit à la pointe du Refuge.

Le 6, durant tout le jour, le mauvais temps continua, et me fit courir les plus grands dangers au milieu des hauts-fonds qui se trouvent à l'ouverture du havre dont je parlerai bientôt.

Le 7, après avoir navigué tout le jour sur un banc de sable où j'avois à peine assez d'eau pour faire flotter mon embarcation, je descendis le soir à terre, et débarquai vis-à-vis un petit îlot qui n'est éloigné du rivage que d'une portée de fusil. J'aperçus sur le sable un grand nombre de pas de sauvages, sans pouvoir cependant découvrir aucun de ces hommes. Autour de divers feux éteints nous vîmes beaucoup de débris de coquillages et de poissons, mais point d'ossemens de quadrupède; ce qui me porte à croire que les habitans de cette partie de la côte tirent de la mer leur nourriture principale.

Non loin de l'îlot dont je viens de parler nous rencontrâmes une grande quantité d'huîtres perlières; nos matelots en recueillirent beaucoup, et y trouvèrent quelques perles, dont la plus grande n'avoit pas une demi-ligne de diamètre.

Le 8, nous venions d'appareiller, et nous nous

trouvions à deux portées de fusil du rivage , lorsque nous y vîmes descendre un des naturels que nous avions si vainement cherchés la veille ; il nous examina quelques instans , puis s'en retourna tranquillement vers l'intérieur des terres. Je ne tardai pas à découvrir une ouverture qui me parut devoir être l'entrée d'une rivière : je fis plusieurs tentatives pour y pénétrer , mais ce fut en vain : un banc de sable continu en fermoit l'entrée , et m'empêcha de résoudre mes doutes. Cette rivière , réelle ou supposée , seroit toujours très-peu considérable , et sans aucun intérêt pour les navigateurs , à cause de l'impossibilité d'y aborder. Elle se trouve indiquée dans ma carte sous le nom de *rivière Supposée*.

Après avoir doublé un cap que , du nom d'un de mes camarades , j'appelai *cap Heirisson* , je reconnus une coupure assez large , dont la direction étoit à peu près du nord au sud. En pénétrant dans cet enfoncement , je ne tardai pas à m'apercevoir que je me trouvois dans un petit havre fort beau , mais qui malheureusement étant fermé par un banc de sable sur lequel il n'y a parfois que 3 pieds d'eau , sera toujours inutile pour les bâtimens. C'est dans la vue de le faire connoître sous ce rapport que je l'ai nommé

havre Inutile. La pointe ouest de l'entrée de ce havre est formée par un gros cap que j'ai désigné sous le nom de *cap Bellefin*, de celui du médecin estimable de notre corvette.

Le 10, après avoir terminé la reconnaissance du havre Inutile, je me portai dans le sud pour reprendre mon travail au point où je l'avois commencé le 7 : j'abordai vers le soir sur un petit îlot stérile, solitaire, où nous passâmes la nuit. Nous y trouvâmes un nombre prodigieux d'oiseaux de mer, qui, aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, s'envolèrent en poussant de grands cris; ils restèrent long-temps à planer au-dessus de notre tête, faisant toujours beaucoup de bruit. Le spectacle que nous offroit cette nuée d'oiseaux, étoit assez singulier; leur blancheur permettoit de les distinguer sur le fond du ciel, malgré l'obscurité de la nuit. Nous en tuâmes plusieurs, et recueillîmes de leurs œufs en grand nombre : mais ni les uns ni les autres ne nous parurent bons; les œufs surtout, bien qu'ils fussent frais, étoient à peine mangeables. A la pointe du jour, je partis de ce lieu, que j'appelai *îlot Lefebvre*, de mon patron de canot, excellent timonnier.

Le 11 je découvris une nouvelle ouverture,

vers laquelle je fis de vains efforts pour me diriger, les vents m'étant absolument contraires; j'aperçus en outre dix ou douze îlots qui se projetèrent en avant d'une pointe de sable, basse et très-aride, qui forme la pointe sud de la grande ouverture dont je viens de parler, et que, du nom de l'aspirant plein de zèle et de dévouement qui m'accompagnoit, j'appelai *pointe Giraud*. En parcourant les environs du lieu de notre débarquement, j'aperçus plusieurs foyers et diverses traces des pieds des naturels : quelques-unes de ces empreintes avoient été faites par un pied très-grand; je mesurai l'une d'elles, et je trouvai qu'elle n'avoit pas moins de 12 pouces de longueur.

Dans la journée du 11, je me dirigeai vers l'ouverture aperçue la veille; je la nommai *entrée Depuch*, du nom de l'un de nos plus estimables et plus malheureux compagnons. Je découvris encore quelques petits îlots semblables en tout à ceux des jours précédens : je crus de nouveau reconnoître l'embouchure d'une rivière; mais, ainsi que cela m'étoit arrivé le 8, je trouvai un grand banc de sable qui me ferma tout passage. Doublant ensuite la pointe Giraud pour m'avancer vers le sud, je reconnus plusieurs pe-

tites îles, dont deux, plus étendues que les autres, étoient aussi d'un aspect moins stérile. Je débarquai vers le soir sur la plus grande de ces dernières, que je nommai *île aux Trois-Baies*, à cause de sa forme triangulaire, sur chacun des côtés de laquelle se dessine une anse de sable bien fermée, et où de petites embarcations pourroient trouver en tout temps un excellent abri. Cette petite île est médiocrement boisée : on peut se procurer sur ses bords des huîtres et du poisson ; sa plus grande dimension est d'environ un mille.

Le 13 août, après avoir contourné tout le fond du grand enfoncement dans lequel je naviguois depuis plusieurs jours, je commençai à remonter vers le nord ; bientôt après je découvris de nouveaux îlots, et une petite île à laquelle je donnai le nom d'*île Leschenault*, de l'un des botanistes de notre expédition. Elle avoit à peu près une lieue de longueur, et paroissoit stérile sur tous ses points.

Dans la matinée du 14, après avoir dépassé une assez jolie baie, je doublai une pointe remarquable par deux petits îlots qui se projettent en avant ; je la nommai *pointe Moreau*. Tout le reste du jour fut employé à la reconnoissance de

la côte que j'avois en vue; je me convainquis parfaitement que ce que jusqu'alors nous avions nommé, d'après Dampier, *île du Milieu*, devoit être une longue presqu'île. Parvenu bientôt au *cap Lesneur*, je vis la terre tourner brusquement au nord-est, et j'aperçus la corvette *le Naturaliste* mouillée sur une rade, que nous nommâmes *rade de Dampier*, du célèbre navigateur qui l'a connue le premier. La rencontre du bâtiment servit à me confirmer que la terre qui se trouvoit vis-à-vis de nous étoit bien celle que jusqu'à ce jour on avoit prise pour une île. J'arrivai le soir à bord, après une absence de quinze jours, durant lesquels j'avois contourné plus des deux tiers de ce vaste enfoncement, si improprement nommé *baie des Chiens-Marins*. Le havre que je venois de reconnoître, à 30 lieues de profondeur environ, je le nommai *havre Henri-Freycinet*, en l'honneur de mon frère, lieutenant en pied à bord du *Géographe*; et la grande presqu'île qui en forme la limite orientale reçut le nom de mon ami M. Péron.

Pendant mon absence du vaisseau plusieurs événemens s'y étoient passés; je vais en rendre un compte succinct. Le 3 août, le capitaine Hamelin étoit venu mouiller au nord, et à 7 ou 8

milles de la presqu'île Pêron; le lendemain une grande fumée s'étant élevée tout-à-coup de dessus les terres voisines, notre capitaine envoya pour en reconnoître la cause MM. Saint-Cricq et Bailly, qui se trouvèrent attaqués à leur débarquement par une trentaine de sauvages. Armés de longues sagaies et de casse-têtes, ces hommes pousoient de grandes clameurs, et se dispoient à porter leurs premiers coups contre M. Saint-Cricq, lorsque cet officier se décida; quoiqu'à regret, à tirer un coup de fusil par-dessus leur tête. Le bruit, si nouveau pour eux, d'une explosion de ce genre, fit éprouver à ces sauvages une surprise et une terreur si vives, que tous ensemble se précipitèrent vers le rivage, gravirent les dunes et s'enfuirent au milieu des broussailles. A l'égard de la fumée qu'on avoit aperçue du navire, elle provenoit d'un très-grand feu allumé par les hommes qui venoient de s'enfuir.

Le 6 août, on établit l'observatoire sur la côte voisine, et M. Saint-Cricq fut chargé de vérifier la marche des chronomètres; mais les variations de la température étoient si fortes à terre, que peu de jours après cet officier fut contraint de rapporter les montres à bord.

Le même jour 6 août, notre chaloupe, qui

n'avoit été réparée que provisoirement depuis son échouage sur la côte dans l'est de l'île Rott-nest, fut halée sur le sable pour y recevoir un radoub complet. Tous nos charpentiers et calfats furent employés à ces réparations : l'on expédia aussi un certain nombre de matelots pour couper le bois nécessaire à notre provision. Par ce moyen, nous eûmes un petit camp d'une trentaine de personnes. La nécessité de les approvisionner d'eau, et l'embarras continuel de leur en envoyer du bord, firent naître l'idée de placer à terre notre alambic, et de distiller de l'eau de mer. « Je fus chargé de son établissement, dit » M. Bailly; et malgré quelques difficultés résultant d'un vice dans la construction de l'appareil, » je parvins à en obtenir environ quatre-vingts » pintes par jour; ce qui étoit plus que suffisant » pour l'usage des trente personnes qui se trou- » voient à terre. L'eau de mer, ainsi distillée, » n'est pas désagréable; elle a seulement un » petit goût de fumée, qu'il seroit facile de lui » ôter en l'aérant : elle nous a d'ailleurs paru » bien préférable à l'eau si souvent corrompue » dont on fait usage à bord des vaisseaux. » L'avantage que nous avons retiré de l'emploi des alambics doit prouver suffisamment com-

bien un appareil de ce genre peut être utile à bord des navires¹ ; et l'on devra le regarder surtout comme indispensable, lorsqu'il s'agira d'explorer des côtes arides et entièrement dépourvues d'eau douce, comme celles d'une grande partie de la Nouvelle-Hollande. En cas de naufrage sur ces bords, de tels instrumens pourroient seuls arracher les équipages à la mort la plus douloureuse.

Le 22 août, MM. Faure et Moreau furent expédiés dans le grand canot pour continuer l'exploration des côtes voisines de notre mouillage : ils devoient commencer leur travail à l'endroit où j'avois moi-même terminé mes relevemens, c'est-à-dire à la pointe nommée par M. de Saint-Allouarn *pointe des Hauts-Fonds*, et, prolongeant ensuite la côte orientale de la presqu'île Péron, revenir à bord, après avoir remonté la côte continentale jusque par le travers

¹ Thévenard, dans ses *Mémoires relatifs à la marine*, t. 3, donne d'intéressans détails sur la distillation de l'eau de mer; Cook et Bougainville se sont servis de l'alambic avec succès; voyez encore sur cette matière Rochon, *Voyage à Madagascar*, t. 2; Pingeron, *Manuel des gens de mer*; et l'article *Eau de mer* de M. le docteur Kéraudren, dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*, etc.

de cette même pointe dont je viens de parler. Cette embarcation fut de retour le 31. Nous apprîmes alors de nos amis, qu'au sud de la pointe des Hauts-Fonds ils avoient découvert une petite baie, nommée depuis *baie de l'Attaque* : une grosse pointe qui la termine vers le sud fut appelée *pointe Guichenot*, du nom de l'un des deux compagnons de M. Péron dans la course pénible dont la suite de cette histoire offrira les détails. Plus loin, et toujours en s'avancant vers le sud, ils reconnurent une seconde baie, que nous avons nommée *baie Lharidon*. La pointe méridionale de cette baie reçut le nom de M. Petit, l'un de nos infortunés camarades. Dans l'est du cap Petit, MM. Faure et Moreau découvrirent une île, dont ils ne visitèrent alors que la côte occidentale, et que nous avons depuis nommée *île Faure*, du géographe qui la reconnut le premier et en dressa le plan. De là, continuant à se porter dans le sud, ces messieurs contournèrent tout le fond d'un grand havre, qui n'est séparé de celui que j'avois précédemment reconnu que par un isthme, qui reçut le nom d'*isthme Taillefer*, du second médecin de la corvette le *Géographe*. Remontant ensuite vers le nord, ils tombèrent sur de vastes

bancs de sable, qui se trouvoient à cette époque de l'année couverts de *tortues marines*, et que pour cette raison j'ai désignées dans ma carte de la baie des Chiens - Marins sous le nom de *bancs de Tortues*. Invités par la facilité de la pêche, nos compagnons se rapprochèrent de l'île Faure, mirent pied à terre, et se procurèrent en moins de trois heures quinze tortues, dont quelques-unes pesoient 250. à 300 livres. Ainsi chargés de ces animaux précieux, ils effectuèrent leur retour à bord. Le havre qu'ils venoient de reconnoître fut consacré par le nom du capitaine Hamelin; il est un peu moins profond, mais plus large que celui de l'ouest.

Cependant toutes nos provisions tiroient à leur fin, et nous n'avions encore aucune nouvelle du *Géographe*. Le capitaine Hamelin avoit fait tout ce qui étoit possible pour opérer sa jonction avec ce bâtiment; il n'avoit rien négligé de ce que la rigueur de la discipline militaire, les ordres du gouvernement et ceux du commandant, pouvoient lui prescrire. Il ne lui restoit plus d'espoir de rencontrer le *Géographe* qu'à l'île Timor, où il pensoit que ce bâtiment se seroit rendu; il prit le parti d'y aller sans différer. D'après cette résolution, nous appa-

reillâmes le 4 septembre, après avoir passé quarante-neuf jours dans cette vaste baie des Chiens-Marins, sur laquelle il nous reste maintenant à jeter un coup d'œil général.

Après Dirck-Hatichs et Vlaming, le premier Européen qui visita la baie des Chiens-Marins fut le capitaine Dampier, navigateur admirable, si l'on observe à quelle époque il a vécu. C'est à lui que sont dues les premières et les seules notions exactes que nous eussions sur ces contrées jusqu'à l'époque de notre expédition. Il mouilla dans le nord de l'île Dirck-Hatichs, reconnut la baie du nord de la presqu'île Péron, qu'il prit pour une île, et donna le nom de *Shark's bay* (ou baie des Chiens-Marins) à tout l'espace compris entre les îles de l'ouest et la terre continentale, sans en avoir reconnu la configuration et l'étendue. Faut-il s'étonner d'après cela que Dampier, en général si exact dans tous ses travaux, ait imposé le nom de *baie* à une suite de golfes, de havres et de baies, qui n'ont nullement la forme de ce qu'on désigne généralement et de ce qu'il faut entendre par cette dernière dénomination? Nous la lui conserverons cependant, quelque impropre qu'elle puisse être, afin d'éviter les inconvénients, tou-

jours très-graves, qu'entraînent après eux les changemens de nomenclature.

Saint-Allouarn, avec la flûte *le Gros-Ventre*, parut en 1772 sur ces mêmes rivages, prit connoissance des terres du nord de la presqu'île, nomma *pointe des Hauts-Fonds* le cap le plus nord de cette presqu'île, et repartit sans avoir rien fait pour la géographie de cette intéressante portion de la terre d'Endracht.

Il résulte de nos travaux, qu'on peut regarder à peu de chose près comme complets, que la prétendue baie des Chiens-Marins forme un grand enfoncement de 50 lieues environ de profondeur, à le prendre du cap Cuvier vers le nord jusqu'à l'extrémité sud du golfe Henri-Freycinet; que toute la côte orientale est exclusivement formée par le continent; que celle de l'ouest se compose de l'îlot de Koks, de l'île Bernier, de l'île de Doore, de l'île Dirck-Hatichs et d'une partie des terres continentales. Le milieu de ce vaste enfoncement est occupé par la presqu'île Péron, à l'est et à l'ouest de laquelle se trouvent les havres Hamelin et Henri-Freycinet.

Je ne chercherai pas à retracer ici le tableau misérable de la stérilité de ces rivages; tous ces détails ont été présentés avec autant

d'exactitude que d'intérêt dans le sixième chapitre de cette relation. Il me suffira de faire observer que tout ce que M. Péron a pu dire de la constitution physique et des productions diverses de l'île Bernier est applicable à toutes les parties voisines du continent et des îles. Partout des roches calcaires et coquillères supportant des dunes de sable plus ou moins élevées; partout la même disette d'eau douce, la même aridité, la même faiblesse de la végétation, la même inutilité dans ses produits. Les productions animales de la mer sont les mêmes, et celles de la terre ne paroissent offrir de différence que dans l'espèce de kangaroo, qui, plus grande sur le continent que dans ces îles, y est aussi plus rare : enfin, ce dernier seul possède des chiens; et l'homme se trouve aussi exclusivement : mais la population, faible et peu nombreuse, s'y montre avec les mêmes caractères physiques et sociaux que nous avons eu constamment occasion d'observer chez les peuples sauvages de la Nouvelle-Hollande.

Considérée sous le rapport de la navigation, cette partie de la terre d'Endracht offre un bon mouillage dans la baie de Dampier; elle peut fournir aussi du bois et des rafraîchisse-

mens précieux en tortues. A l'égard des spéculations commerciales qui pourroient avoir lieu sur ce point, le nombre prodigieux de baleines que nous y avons vues semble prouver que ces spéculations seroient heureuses, si elles avoient pour objet la pêche de ces animaux; les perles pourroient peut-être aussi récompenser avantageusement les recherches et les soins des pêcheurs. L'emploi des alambics fourniroit utilement aux besoins de ces derniers : les poissons et les tortues leur offriroient de plus une nourriture abondante et salubre.

J'ai dit plus haut que le 4 septembre nous avions appareillé de la baie des Chiens-Marins pour nous rendre à Timor. Le même jour, à deux heures, nous nous trouvions au milieu de la passe du *Naturaliste*; et dans la soirée nous perdîmes de vue les îles de Doore et de Bernier.

Le 15 septembre, nous aperçûmes à une grande distance l'île de la Nouvelle-Savu; à midi, elle nous restoit au nord-nord-est, à 3 milles et demi de distance : le 16, à la pointe du jour, nous eûmes connoissance de la Grande-Savu; nous fîmes route pour passer entre elle et la petite île de Benjoar. A neuf heures du matin, nous donnâmes dans le détroit qui les sépare. La partie

méridionale de la Grande-Savu est très-haute; ses montagnes, qui s'abaissent insensiblement jusqu'au bord de la mer, sont couvertes d'habitations et de belles forêts, du milieu desquelles on voit s'élancer une quantité prodigieuse de cocotiers et d'autres palmiers. Un grand nombre de ces arbres s'avancent jusque sur le rivage, où leur pied se trouve baigné par les flots. Nous rangions cette île d'assez près pour distinguer plusieurs naturels qui marchaient sur le rivage. Elle a dix lieues de longueur environ. La côte du nord-ouest est moins haute, et nous a paru aussi moins riante.

L'île de Benjoar, opposée à la Grande-Savu, n'a pas plus de cinq lieues de longueur dans sa plus grande dimension; elle est haute, bien boisée et habitée.

Le 20 septembre, à la pointe du jour, nous eûmes la vue de l'île Simao, qui nous restoit à l'est; et au-delà de cette île nous découvrîmes sur un plan très-reculé les hautes montagnes de l'île de Timor. Le soir, au soleil couchant, nous apercevions, outre ces deux îles, celles de Cambi et de Rottie.

Les terres de Simao, quoique très-hautes, le sont cependant moins que celles de la Grande-

Savu. Cette île est bien boisée, et coupée par des montagnes qui forment différens plans. Le sol de sa partie méridionale présente une teinte rougeâtre assez forte.

Rottie est une île assez élevée : la petite île de Cambi est basse, mais bien boisée; elle paroît entourée d'une belle plage de sable.

En général, la forme de ces terres, la vigueur de la végétation qui les couvre, offre le contraste le plus frappant avec le sol abaissé, stérile et désert de la Nouvelle-Hollande.

Le 21 septembre, nous fîmes route au nord de Rottie pour donner dans la rade de Coupang. A six heures et un quart, nous étions assez près du mouillage pour y apercevoir un navire à trois mâts; à sept heures et demie je fus expédié dans le grand canot pour prévenir le gouverneur du but de notre relâche. J'étois déjà à quelque distance du bâtiment, lorsque je vis venir de terre un canot portant flamme et pavillon français; il étoit commandé par mon frère.... J'appris alors que *le Géographe* se trouvoit depuis un mois à Coupang; que dès l'instant de notre séparation, à la baie du *Géographe*, on avoit eu les inquiétudes les plus vives sur notre sort; enfin, que chacun à bord avoit été étonné du peu de tenta-

398 DE L'ILE-DE-FRANCE A TIMOR.

tives qui avoient été faites pour nous rejoindre.

A une heure de l'après-midi, nous mouillâmes à peu de distance de notre conserve.... C'est ainsi que furent réunis, et pour ainsi dire par hasard, deux bâtimens qui, destinés à opérer toujours de concert, ne durent leur longue et nuisible séparation qu'aux faux calculs du chef chargé de diriger leurs mouvemens communs.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.

	<i>Pages.</i>
P RÉFACE.	v
Nom des officiers, aspirans, savans et artistes qui faisoient partie de l'expédition de découvertes aux terres Australes.	xix
Rapport de l'Institut de France.	i
Éloge historique de François Péron.	19

LIVRE PREMIER.

DE FRANCE A L'ÎLE-DE-FRANCE, INCLUSIVEMENT.

CHAPITRE PREMIER. Plan, objet et composition du Voyage.	63
CHAP. II. Traversée du Havre aux îles Canaries : séjour à Ténériffe; du 19 octobre au 13 novembre 1800.	76
CHAP. III. Traversée des Canaries à l'Île-de-France; du 13 novembre 1800 au 15 mars 1801.	98
CHAP. IV. Séjour à l'Île-de-France; du 15 mars au 25 avril 1801.	136

LIVRE II.

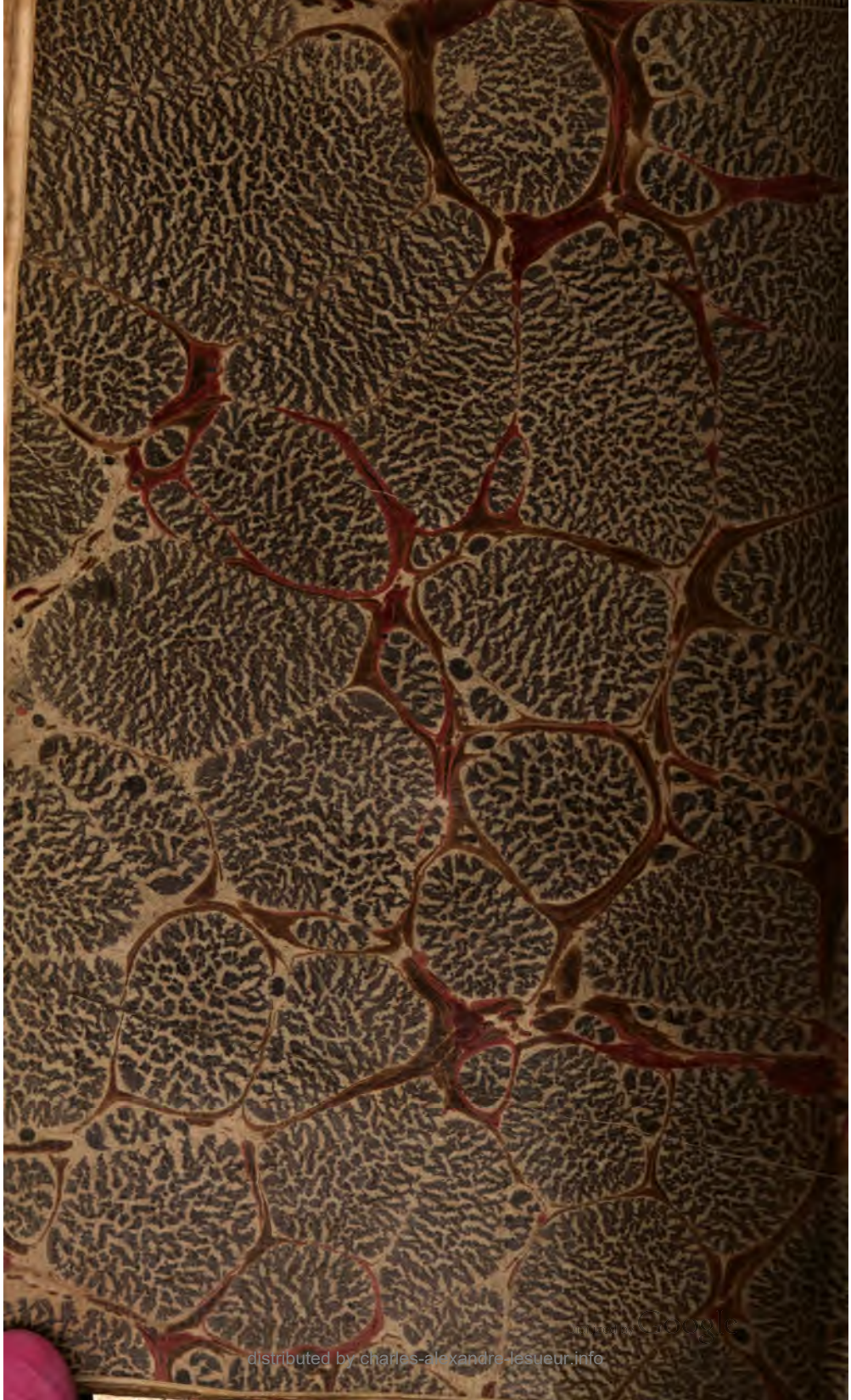
DE L'ÎLE-DE-FRANCE A TIMOR, INCLUSIVEMENT.

	<i>Pages</i>
CHAP. V. Traversée de l'Île-de-France à la Nouvelle-Hollande : terre de Leuwin ; du 25 avril au 19 juin 1801.	163
CHAP. VI. Terre d'Endracht ; du 19 juin au 33 juillet 1801.	231
CHAP. VII. Terre de Witt ; du 23 juillet au 18 août 1801.	271
CHAP. VIII. Séjour à Timor ; du 18 août au 13 novembre 1801.	292
CHAP. IX. Opérations du <i>Naturaliste</i> à la terre d'Édels ; du 8 juin au 16 juillet 1801.	344
CHAP. X. Opérations du <i>Naturaliste</i> à la terre d'Endracht ; du 16 juillet au 21 septembre 1801. . . .	375

FIN DE LA TABLE.

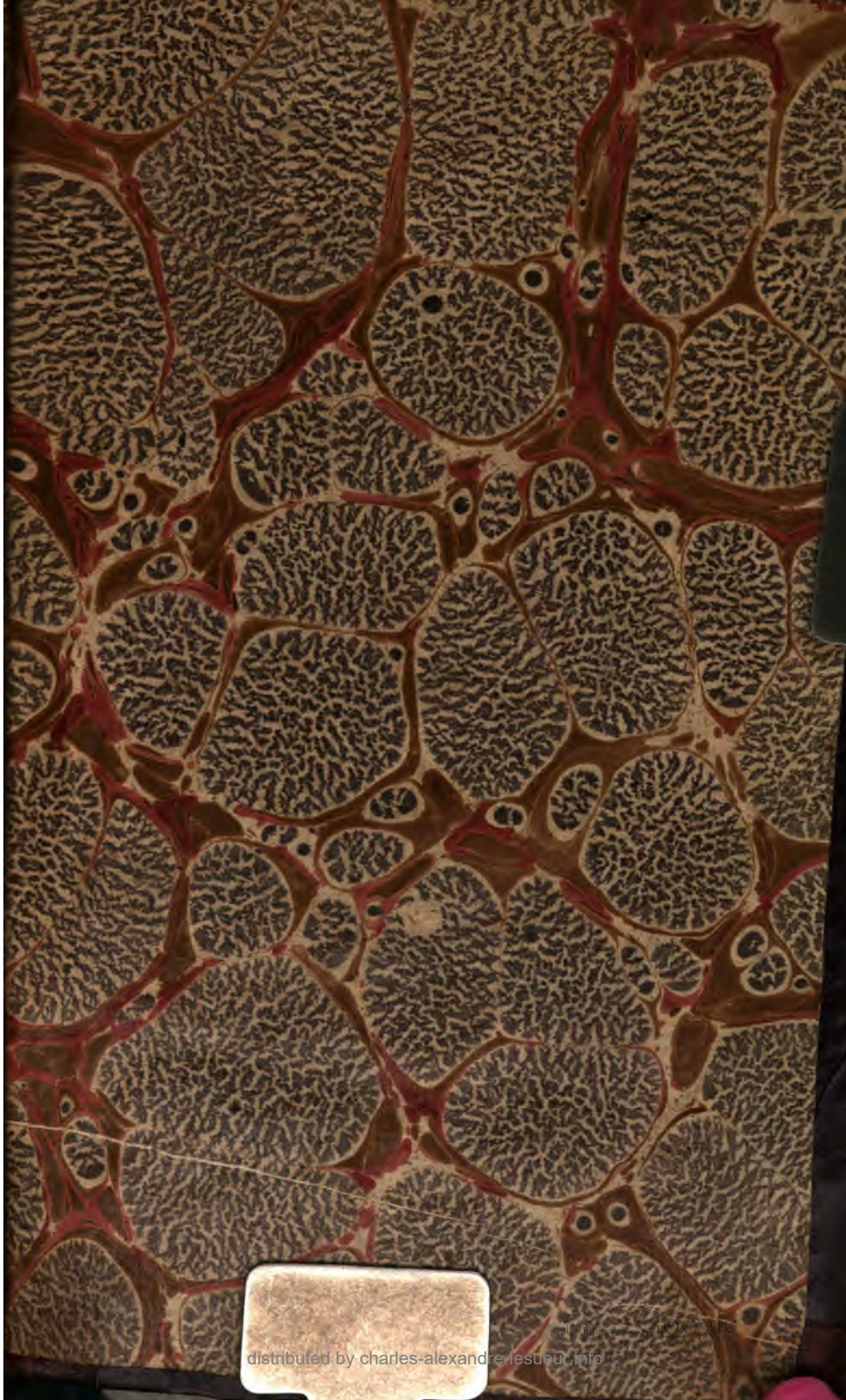


2



Digitized by Google

distributed by charles-alexandre.lesueur.info



Digitized by Google

distributed by charles-alexandre-lesueur.info

